L'Avant-Scène

femina-théâtre
177

Sommaire




Thérèse
le Prat

QUELQUES SCÈNES DE "LADY GODIVA"

LÉOFRIC. — Pourquoi refusez-vous de vous mettre toute nue devant moi ?



Le dépouillement des messages



LES BOURGEOIS. — Madame, voyez nos têtes !



SILVIA MONTFORT, dans le rôle de *Lady Godiva* : « J'ai eu la révélation de 100 choses à la fois, 100, que dis-je ? 103, 104, peut-être même 107... »
(Portrait de Thérèse Le Prat)

Photos BERNAND



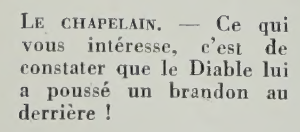
Godiva. — Qu'avez-vous fait de moi ?
Tom. — Une femme.

Photos Bernand



Godiva. — Léo, Léo, qu'allez-vous faire ?
Léofric. — Je l'ignore, mais la terre en tremblera jusqu'à Copenhague.





Le chapelain. — Ce qui vous intéresse, c'est de constater que le Diable lui a poussé un brandon au derrière !

Nouveau Théâtre

Direction : Elvire Popesco
et Hubert de Malet

3 actes de Jean Canolle

Mise en scène de
Michel de Ré

Décor de Daniel Louradour

Musique de Pauline Campiche

LADY GODIVA

Distribution

par ordre d'entrée en scène

Comte Léofric	**Robert Murzeau**
Le 2e bourgeois	**Paul Demange**
Le 1er bourgeois	**Lucien Guervil**
Gwendoline	**Mireille Perrey**
Lady Godiva	**Silvia Montfort**
Le chapelain	**Hubert Deschamps**
Peeping Tom	**Christian Alers**

Cette pièce a été créée
le 21 mai 1958
au Nouveau Théâtre
par le Club des Quat' Jeudis
(Président : Christian Alers)

Jean Canolle

LA LADY ET L'INDISCRET

Toutes les héroïnes de l'Histoire — même les mieux intentionnées — de Judith à Charlotte Corday, en passant par Jeanne d'Arc et la Grande Mademoiselle — ont les mains tachées de sang.

Il existe une exception, et nous la devons à la vieille Angleterre, qui s'est payé l'aimable luxe de mettre au monde Lady Godiva. Un manuscrit du XIIe *siècle consigne que cette jeune dame, afin de relever un défi blessant pour son honneur, accepta de traverser toute nue, à cheval, la cité de Coventry, certain jour de mai de l'an* 1047. *Tous les huis de la ville étaient clos, certes : nul donc n'a jeté les yeux sur les charmes de Lady Godiva, et l'Histoire s'en est tenue là jusqu'au* XIIIe *siècle où, les auteurs de légende trouvant le fait divers un peu sec, ont rajouté le personnage de Peeping Tom dont ils ont fait le témoin oculaire-type. L'Angleterre étant pudibonde, son nom est devenu péjoratif. Traitez un gentleman de* Peeping Tom *entre Hastings et Inverness, et il rougira. Par contre, parlez de* Lady Godiva *à qui que ce soit entre Glasgow et Cardiff, et l'on sourira avec attendrissement.*

L'un et l'autre — la lady et l'indiscret — ont leur statue à Coventry — séparément. Bronze pour Godiva, bois peint pour Peeping Tom. Place publique pour Godiva, recoin de rue pour Peeping Tom.

J'ai eu l'idée de les joindre.

Qu'a pu éprouver une pieuse lady, toute nue sur un cheval dans une ville aveugle ? Qu'a pu ressentir un bourgeois anglais en commettant le crime de lèse-beauté ? C'est autour de ces deux questions qu'est brodé le présent divertissement.

Et honni soit...

J'ai vu naître le Club des Quat'Jeudis (1)

A l'origine, il n'y avait rien, le chaos, comme dans la Bible. Puis il y eut Dieu : je veux dire Christian Alers (2). Un être qui, acteur, peut jouer Don Diègue le vendredi, Raskolnikov le samedi et Moumou le dimanche. Un être qui, animateur, peut faire répéter trois spectacles sans prendre les auteurs l'un pour l'autre (3). C'est une force de la nature, un phénomène éruptif et bouillonnant, comme l'Etna, par exemple (4). C'est Protée. C'est tout ce qu'on veut, sauf un homme normal. Il est en même temps à deux rendez-vous (5), s'occupe des décors, des costumes, de la mise en scène (6), des invitations, bat des records de vitesse d'un théâtre à l'autre, embrasse beaucoup de choses (7) et en étreint autant (8).

Bref, il a le théâtre au corps comme d'autres ont le diable (9).

Il a assemblé autour de lui des passionnés qui acceptent de jouer pour rien (10) parce qu'ils sentent que cet être est tout bonnement en train de créer, avec son club, une grande famille de théâtre où les spectateurs et les acteurs se tendent la main par-dessus la rampe (11) où le public vient voir une pièce avec le sentiment qu'il l'a un peu écrite (12).

Souhaitons que l'autre Dieu — le vrai, celui qui préside à nos destinées — accompagne son compère sur la route du succès.

J. C.

(1) *Dont les représentations ont lieu n'importe quel jour de la semaine. Mais le théâtre n'est pas à un paradoxe près.*

(2) *Il ne s'enorgueillira pas de la comparaison. C'est la modestie en personne (il me l'a dit).*

(3) *Exception : il m'a appelé une fois « mon cher Audiberti », j'étais ravi, bien entendu.*

(4) *Il dit souvent : « L'Etna, c'est moi », car il adore les mauvais calembours. Et nous sommes obligés de trouver ça drôle.*

(5) *Il peut aussi (et beaucoup plus souvent) manquer les deux rendez-vous à la fois.*

(6) *Hélas ! (Note du metteur en scène.)*

(7) *Sauf son épouse ; il n'a plus le temps...*

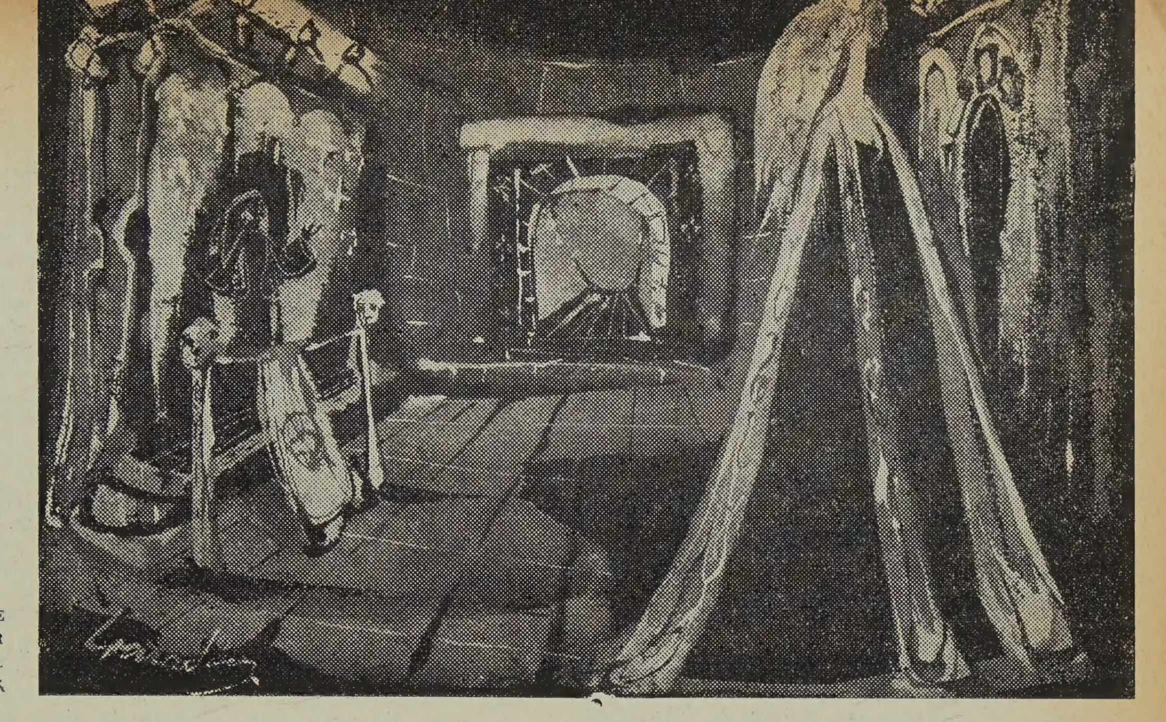
(8) *Et avec quelle fougue ! (Note d'une de ses partenaires.)*

(9) *Il a* aussi *le diable.*

(10) *Il ne fallait pas le dire. (Note de Christian Alers.)*

(11) *C'est une image, pas une obligation (Note du directeur.)*

(12) *Un peu seulement. J'insiste. Sachons partager les responsabilités. (Note de l'auteur.)*



[M]AQUETTE [D]U DÉCOR [D]E DANIEL [L]OURADOUR

A Coventry, dans la demeure de Léofric et de Lady Godiva. Nous sommes en l'an 1047

acte 1

Le comte Léofric est assis dans la vaste salle à manger de sa demeure seigneuriale, devant une table surchargée de vins, de jambons et de gibier. Il mange un poulet, dont il vient de défoncer la carcasse avec le poing sous les yeux atterrés de deux bourgeois de Coventry, qui attendent.

LÉOFRIC, *il mord dans le poulet.* — Les bonnes manières se perdent ! (*Il boit et rote.*) On ne respecte plus la noblesse ! L'Angleterre est devenue un paillasson où toutes les races du monde s'essuient les pieds : Normands, Danois, Irlandais, Juifs ! (*Il porte un toast.*) Vivent les Saxons ! (*A l'un des bourgeois.*) Combien y a-t-il de vaches à Coventry ?

LE PREMIER BOURGEOIS. — De vaches ?

LÉOFRIC. — De vaches, de cochons, de bœufs, combien de charrues et de vilains, combien d'acres de terre, combien de moulins, d'églises, de prairies, de bois, de pierres, de nids de faucons ? Tout cela, c'est un capital monnayable en shillings. Quel capital représente Coventry ? Vous l'ignorez ? Moi, je le sais. Dix mille livres. Je veux donc dix mille livres.

LE PREMIER BOURGEOIS. — Noble thane, cette somme dépasse nos possibilités. Le roi Edouard...

LÉOFRIC. — Le roi Edouard est un eunuque.

LE PREMIER BOURGEOIS. — Le roi Edouard ne peut décemment réclamer dix mille livres à la ville de Coventry.

LÉOFRIC. — Le roi Edouard demande à Coventry dix mille livres pour l'armée saxonne. Voyons, voyons, vous n'allez pas me dire que vous êtes partisans des Normands, c'est-à-dire des Français ?

LE DEUXIÈME BOURGEOIS. — Beuh... nous, vous savez... Le roi Ethelred, qui était anglais, nous demandait des impôts. Le roi Knut, qui était danois, nous a demandé des impôts. Le roi Edouard, qui est à moitié normand, nous demande des impôts pour commanditer une armée saxonne. Nous voulons bien crier : « Vivent les Saxons. » Mais pourquoi tous ces gens-là ont-ils besoin de notre argent ?

LÉOFRIC. — Pour l'armée.

LE DEUXIÈME BOURGEOIS. — Quel besoin d'armée ? Nous sommes en paix.

LÉOFRIC. — Pour sauvegarder la paix.

LE DEUXIÈME BOURGEOIS. — Monsieur, soyons logiques. Si nous formons une armée, les Danois dresseront l'oreille et nous sauteront dessus.

LÉOFRIC. — Monsieur, soyons logiques. Si nous ne formons pas d'armée, les Danois dresseront l'oreille et nous sauteront dessus bien avant. Suivez bien mon raisonnement : sans armée, pas de sécurité ; sans sécurité, pas de travail ; sans travail, pas d'argent ; sans argent, pas d'armée. Le cercle est bouclé : c'est lumineux. Il faut une armée. En chiffre, dix mille livres.

LE PREMIER BOURGEOIS. — Noble thane, nous ne les avons pas.

LÉOFRIC. — Moi non plus. C'est pourquoi je vous les réclame.

LE DEUXIÈME BOURGEOIS. — C'est une situation sans issue.

LÉOFRIC. — J'en vois une.

LE PREMIER BOURGEOIS. — Laquelle ?

LÉOFRIC. — Je vais vous faire pendre sur la place de Coventry.

LE DEUXIÈME BOURGEOIS. — Ah ! non, Monsieur, non.

LÉOFRIC. — Comment, non ?

LE DEUXIÈME BOURGEOIS. — Vous ne ferez pas cela.

LÉOFRIC. — Mais si, mais si !

LE DEUXIÈME BOURGEOIS. — Mais non, mais non, nous ne sommes pas du tout d'accord.

LÉOFRIC. — Le temps de vous convaincre et vous serez d'accord. Ou alors c'est que vous manquez de sens civique.

LE PREMIER BOURGEOIS. — Nous manquons de...

LÉOFRIC, *l'interrompant.* — Suivez bien mon raisonnement : les deux plus gros bourgeois de Coventry sont pendus sur la place de Coventry. Conséquence : peur panique chez tous les bourgeois de Coventry. Versement immédiat de tout ce dont peut disposer la bourgeoisie de Coventry. Je suis certain que cela peut rapporter douze mille livres au moins !

LE PREMIER BOURGEOIS. — Monsieur, la récolte a été mauvaise. Quant aux procès, ils furent peu nombreux ; cela semble fait exprès, mais les femmes sont fidèles, les voleurs se repentent, les criminels réfléchissent, les faussaires se retiennent, l'Angleterre s'améliore, Monsieur. Il semble que le pays se soit civilisé. De ce fait, l'argent a moins de valeur.

LÉOFRIC. — C'est la mort de l'Etat.

LE PREMIER BOURGEOIS. — Oui. C'est possible. Mais enfin, l'Etat... L'Etat, qui est-ce, Monsieur ? Est-ce vous ? Est-ce le roi Edouard ? Nous ne voyons pas la nécessité d'un Etat. L'Etat, c'est loin, c'est abstrait... Nous sommes de Coventry. Ce qui est réel pour nous, Monsieur, c'est Coventry. Et Coventry n'a pas dix mille livres. Et si Coventry avait dix mille livres, Monsieur, ce serait pour intensifier l'élevage des cochons, non pour commanditer une armée.

LÉOFRIC. — Les cochons ne prendront pas les armes en cas d'invasion normande, Monsieur. Un soldat vaut cinq cochons.

LE PREMIER BOURGEOIS. — Sans doute, Monsieur, sans doute.

LÉOFRIC. — Mathématique : Un cochon vaut quatre shillings. Un soldat vaut vingt shillings.

LE PREMIER BOURGEOIS. — Monsieur, un cochon nous profite. Nous le découpons en tranches, nous utilisons sa chair, ses boyaux, et même ses poils. Tandis que nous ne profitons guère d'un soldat en temps de paix, Monsieur. Nous le nourrissons, c'est tout. Nous ne le mangeons pas.

LÉOFRIC. — Si je comprends bien, vous regrettez que le soldat anglais ne soit point comestible.

LE DEUXIÈME BOURGEOIS. — Nous n'avons jamais dit...

LÉOFRIC. — Vous l'avez dit.

LE PREMIER BOURGEOIS. — Que Dieu nous garde, nous...

LÉOFRIC. — Mais Dieu ne vous gardera pas ! Dieu s'en fout, Messieurs ! Dieu est pour l'armée, non pour les cochons ! Nous n'avons plus rien à nous dire. Je vais vous faire pendre. Il serait tout de même un peu roide que je laisse insulter l'armée, moi qui ai combattu pour l'Angleterre sous le règne du roi Knut, pendant que vous vous engraissiez cyniquement dans vos villes.

LE DEUXIÈME BOURGEOIS. — J'avais huit ans, Monsieur...

LÉOFRIC. — A huit ans, on peut engraisser, Monsieur.

LE DEUXIÈME BOURGEOIS. — Je n'engraissais pas, Monsieur, je crevais de faim. Le roi Knut avait pillé la ville.

LÉOFRIC. — Forcément. Vous n'aviez pas d'armée pour la défendre. Allez, allez.., pendus. Vous avez une heure pour réfléchir.

LE PREMIER BOURGEOIS. — Monsieur..., vous tenez vraiment à nous voir pendus ?

LÉOFRIC. — Moi ? Pas du tout. Je vous propose cette solution parce que c'est la seule. Je suis choqué de voir que vous ne l'acceptez pas, voilà tout. Je ne vous veux aucun mal, Messieurs. Je crois seulement qu'à un moment donné le sacrifice a une valeur absolue. Suivez bien mon raisonnement. En mourant pendus pour Coventry, vous détenez une certitude monumentale et glorieuse : vous savez que verts de peur les habitants de cette ville se précipiteront au Palais de justice et remettront tous leurs impôts à une vitesse accélérée. Quelle belle mort, Messieurs ! Songez-y !

LE DEUXIÈME BOURGEOIS. — Nous songions surtout à une belle vie, Monsieur !

LÉOFRIC. — Alors, payez. Le bonheur de vivre n'est pas gratuit. Revenez dans une heure. (*Il congédie les deux bourgeois d'un geste et agite une petite clochette. Pour lui-même.*) Le sens civique, voilà ce qui leur manque à tous. Anarchistes ! (*Il sonne. Entre Gwendolyne.*) Otez-moi donc cette tripaille de là. Que font les domestiques ?

GWENDOLYNE. — C'est le jour du sabbat, Monsieur.

LÉOFRIC. — Et personne ne travaille... (*Il pousse lui-même la table hors de scène.*) Quelles mœurs ! Cet imbécile de roi Alfred a christianisé tout le territoire. Coventry refuse de payer la dîme. Lady Godiva construit des cathédrales avec son argent de poche. Et le samedi, c'est le Seigneur qui fait le ménage ! Les barbares avaient du bon ! (*Il revient.*) Un homme n'obéissait pas ? Hop ! les tripes au soleil !... Une femme résistait ? On lui fendait la jupe et on la violait sans débrider. A propos... donnez-moi des nouvelles de Lady Godiva.

GWENDOLYNE. — Elle s'habille.

LÉOFRIC. — Encore !

GWENDOLYNE. — Plaît-il ?

LÉOFRIC. — Elle s'habillait déjà tout à l'heure.

GWENDOLYNE. — Eh bien, elle continue, Monsieur.

LÉOFRIC. — Si au moins elle mettait autant d'ardeur à se dévêtir ! Mais non ! J'ai épousé la statue de la Pudeur ! Je ne peux même pas me vanter d'avoir une seule fois vu ma femme toute nue.

GWENDOLYNE. — Pour quel usage ?

LÉOFRIC. — Pardieu ! Pour la regarder. Pour la mignotter ! Bernique ! Depuis des années Lady Godiva m'a refusé la simple vue d'un téton. Pas les deux — je ne demandais pas les deux pour ne pas l'offusquer mais un seul ! — Elle s'est chaque fois retranchée derrière le voile de la pudeur. Que dis-je, un voile ! La pudeur de Lady Godiva, c'est une palissade, un mur, une forteresse ! J'ai conquis le Danemark plus facilement que mon épouse. Et je me demande en définitive si je suis ou non le maître ici ! On se fout de moi, ma parole ! Oui, malgré ma grande gueule, on se fout de moi ! Y compris ma femme, confite en dévotion ! Hé bien, ça va cesser ! Primo, j'aurai mes 10.000 livres d'ici une heure ! Secundo, la journée ne passera pas sans que cette terrible et chaste femelle se soit mise toute nue devant moi ! A présent, je m'en fais un point d'honneur.

GODIVA, *entrant avec son chapelain.* — Me voici. Bonjour, Léo. Gwendolyne, faites atteler les chevaux. Je pousserai jusqu'à l'abbaye de Dugdale.
(*Gwendolyne sort.*)

LÉOFRIC. — Voilà sept fois que vous y allez en sept jours. Il paraît que vous l'avez payée de vos deniers, cette abbaye de Dugdale.

GODIVA. — De mes deniers, non, Léo. Il s'agit de quêtes.

LÉOFRIC. — Et tout l'argent de vos quêtes passe aux moines ?

GODIVA. — Oui, Léo. Je paie ainsi ma place au Paradis.

Léofric. — Jamais l'idée ne vous est venue de commanditer une armée ?

Godiva. — J'ai horreur de vos soudards. La compagnie que vous dirigez pue le buffle et les liqueurs fortes.

Léofric. — Elle est plus utile que votre armée de moines.

Godiva. — Léo, on ne me donne pas pour des soldats. On me donne pour des moines.

Léofric. — Puis-je une fois par hasard vous demander le détail de vos activités chrétiennes ?

Godiva. — Mais oui, Léo. Je commandite l'abbaye de Dugdale. Je fais construire l'église de Chester et la chapelle de Worcester, j'entretiens les Saints Pères de Wenlock, l'église de la Trinité de Coventry, le cloître d'Evesham de moitié avec Lady Lincoln, et les bénédictins de Spalding de moitié avec mon frère Thurold. J'ai l'intention de m'intéresser aux petits lépreux du Comté, aux filles-mères de la vieille ville et au pain des orphelins du vendredi saint. De plus, avec quelques jeunes dames de la bourgeoisie, nous allons créer une chorale d'aveugles, et...

Léofric, *qui va éclater*. — C'est tout ?

Godiva. — ... et un ouvroir pour les pauvres sous le signe de saint Patrick.

Léofric. — Un Irlandais !

Godiva. — Un grand chrétien.

Léofric. — Je refuse de voir quoi que ce soit à Coventry qui porte bannière irlandaise.

Godiva. — Préférez-vous saint Colomban ?

Léofric. — Un Ecossais ! C'est pire.

Godiva. — Il n'y a donc que les Anglais sur cette planète ?

Léofric. — Nous nous écartons de la question. Pourquoi cette activité débordante, Lady Godiva ?

Godiva. — Je m'ennuie.

Léofric. — Merci.

Godiva. — Vous mangez toute la journée alors qu'une pomme et un dé à coudre d'eau pure me suffisent. Je m'ennuie, que voulez-vous ?

Léofric. — L'amour de moi ne vous occupe point ?

Godiva. — Je vous aimerais bien plus si vous ne passiez pas vos journées à jurer, à vous empiffrer de viande saignante et à parler du roi Knut.

Léofric. — Le roi Knut est le seul Danois pour lequel j'ai eu de l'admiration.

Godiva. — J'en suis ravie, mais je déplore que ce soit aussi votre seul sujet de conversation, Léo. Pour être franche, le roi Knut me sort par tous les pores de la peau.

Léofric. — Ainsi, vous ne m'aimez pas ?

Godiva. — Mais si, Léo, mais si.

Léofric. — Alors pourquoi refusez-vous de vous mettre nue devant moi ?

Godiva. — Vous ne me l'avez jamais demandé, Léo.

Léofric. — Et si je vous le demandais, le feriez-vous ?

Godiva. — Et pour quelle raison me le demanderiez-vous ?

Léofric. — Pour rien, pour le plaisir.

Godiva. — Pour *quel* plaisir ?

Léofric. — Pour mon plaisir.

Godiva. — Et *mon* plaisir ?

Léofric. — Votre plaisir viendrait immédiatement après.

Godiva. — Il me semble que vous venez de dire quelque chose de très choquant, comte Léofric.

Léofric. — J'en ai l'impression.

Godiva. — Et cela ne vous fait pas rougir de honte ?

Léofric. — La dernière fois que j'ai rougi, c'était de plaisir et en l'an 1021, à l'abbaye de Westminster, quand le roi Knut m'a dit : « Noble Léofric, l'Angleterre est une île, et ce sont des hommes comme vous qui m'en font souvenir. » Quelle phrase étonnante !

Godiva. — Etonnante ? Elle ne veut rien dire.

Léofric. — Elle veut tout dire. C'est grâce à des hommes de ma trempe que l'Angleterre est une île, Godiva. Et vous vous mettrez nue devant moi ce soir même si je le veux.

Godiva. — Il n'y a que les créatures qui se dénudent, comte Léofric. Il faut n'avoir aucun atome de respect de soi pour dévoiler ce que Dieu nous ordonne de cacher.

Gwendolyne. — Le cheval est sellé, Madame.

Godiva. — Adieu, Léo. Chapelain, je pense à votre cloche.

Léofric. — Qu'est-ce que ça veut dire, ça ? On ne me met au courant de rien !

Le chapelain. — Madame doit faire cadeau d'une cloche à l'abbaye de Dugdale...

Léofric. — Encore ?

Le chapelain. — « Encore » est un mot de trop, comte Léofric.

Léofric. — Parce que...?

Le chapelain. — Parce que l'abbaye de Dugdale est la maison de Dieu.

Léofric. — Alors ?

Le chapelain. — Alors Dieu n'aura jamais assez de cloches pour appeler ses fidèles, ni ses serviteurs pour chanter ses louanges. La cloche, c'est la voix du peuple.

Léofric. — Hé bien, il y en a un des deux qui est sourd, ou Dieu, ou le peuple. Vous en avez déjà quinze, des cloches.

Godiva. — Il manque l'ut.

Léofric. — « Lutt ? »

Le chapelain. — L'ut. La seizième cloche du deuxième octave. L'ut. (*Comme Léofric ne comprend pas, il chante, furieux.*) Sol, la, si, *ut*, *ut*.

Léofric. — Elle coûte cher, cette cloche ?

Godiva. — Non. C'est la plus aiguë.

Léofric. — Hé bien ?

Godiva. — Etant la plus aiguë, c'est la plus petite. Grande comme cela.

Le chapelain, *la montrant plus petite encore*. — Comme ça.

Léofric. — Puisque c'est la plus petite, ils n'ont qu'à l'acheter leur cloche...

Le chapelain. — Qui, eux ? Les moines de l'abbaye ?

Léofric. — Oui.

Godiva. — C'est un ordre mendiant. Ils n'ont pas le droit d'avoir un shilling.

Léofric. — Voilà. En France, les rois fainéants. En Angleterre, les ordres mendiants. A quand la chevalerie couchée, la magistrature déficiente, la police enrhumée, la bourgeoisie manchote, l'armée faible-des-pattes ! Ça va mal ! Ça va mal en Angleterre ! Que faites-vous, chapelain, de toute la journée, à part mendier ?

Le chapelain. — Des prières.

Léofric. — Pour moi aussi ?

Le chapelain. — Quand il me reste un peu de temps, oui, Monsieur.

Léofric. — C'est ça. Parce que moi, je suis l'Antéchrist, n'est-ce pas ? Je suis l'empêcheur de prier en rond ; l'ennemi-des-cloches ! Hé bien, c'est fini, chapelain, de mendier. Maintenant il va falloir travailler de vos blanches mains trop grasses, et renoncer à puiser de l'argent dans l'escarcelle des citoyens de Coventry. J'ai besoin de dix mille livres. Je vais demander à vos fidèles de ne plus vous allouer un penny. Sinon, gare ! Vous resterez avec vos quinze cloches.

GODIVA. — Seize.

LÉOFRIC. — Quinze.

GODIVA. — Seize. Vous aurez votre ut, monsieur le Chapelain. Il est urgent que Dieu relève le gant, dans un pays où l'on ne cesse de le souffleter par (*Elle désigne Léo.*) seigneur interposé.

LÉOFRIC. — Je n'ai jamais souffleté la personne que vous dites ! Mais je vais certainement botter le derrière de... de ce John-foutre !

LE CHAPELAIN. — On insulte le Créateur, ici !

LÉOFRIC. — Le Créateur n'a pas besoin de vous. S'il est ici, il se défendra de lui-même !

LE CHAPELAIN. — Il est partout.

LÉOFRIC. — Et moi, allez voir dehors si j'y suis !

GODIVA. — Léo !

LE CHAPELAIN. — Vous n'y êtes certainement pas, Monsieur ! Vous n'êtes nulle part ; vous n'existez pas, car vous n'êtes pas un homme !

LÉOFRIC. — Pas un homme ? Demandez à Lady Godiva !

GODIVA, *choquée.* — Oh !

LE CHAPELAIN. — Je parle sur le plan spirituel. Vous êtes un animal lubrique et abject. Dieu vous punira. (*Il sort avec dignité. Godiva également.*)

LÉOFRIC, *à la coulisse.* — Lady Godiva, il faut n'avoir aucun atome de sens civique pour donner à l'Eglise ce qui revient à l'Etat. (*A Gwendolyne, essayant sa phrase.*) « L'Angleterre est une île, Gwendolyne : ce sont des femmes comme vous qui m'en font souvenir. »

GWENDOLYNE. — L'Angleterre a toujours été une île. Nous n'y pouvons rien. (*Elle sort.*)

LÉOFRIC, *seul.* — Pas un homme ! Pas un homme ! Il n'y a vraiment que d'un moine qu'on peut supporter ce genre de diatribe ! Et on ne peut rien faire contre eux ; le temps d'éternuer, ils vous excommunient ; vous avez les pieds sur la route de l'enfer, un certificat de mauvaise vie et mœurs dans la main gauche, et dans la main droite, une bulle. Chaque fois qu'on heurte l'Eglise, pan ! Une bulle. Le pape passe son temps à faire des bulles ! A quand la séparation de l'Eglise et de l'Etat ? Il faudra des siècles !

GWENDOLYNE, *revenant.* — Crétin ! Buveur de bière ! Attends un peu que le duc de Normandie abatte les forêts du continent pour construire ses huit cents vaisseaux et embarquer quinze mille hommes à destination de Londres, et tu verras si l'Angleterre est une île ! Il y aura ici tant de Normand et si peu de Saxons qu'on respirera l'air de Bayeux comme si la mer n'existait plus ! Et si Léofric n'obéit pas ? Hop ! les tripes au soleil ! Je le hais. Cette petite Godiva, au corps long et souple ; aux épaules rondes, aux jambes sveltes, au buste dur et velouté comme un pétale de rose, aux cheveux de lin et de soie, comme il la traite ! Je ferais n'importe quoi pour la venger de lui !

(*Entrée de Godiva reculant devant les trois bourgeois. Les deux premiers que nous connaissons déjà parlent ensemble.*)

LE PREMIER BOURGEOIS. — Madame, justice ! Il n'y a que vous qui puissiez nous tirer de ce mauvais pas. Non, nous parlerons à deux, nous avons tous les deux à défendre notre cause. J'y tiens, à ma carcasse ! Au diable si je laisserai à quelqu'un d'autre le soin de plaider ma cause !

LE DEUXIÈME BOURGEOIS. — Madame, justice ! Laissez-moi parler, messire, j'ai l'élocution plus facile ! Comment ? Je vous vois venir, fourbe que vous êtes ! Vous vous dites : « Chacun pour soi ! » Madame, vous avez le devoir de nous entendre, comme dame du shériff de Coventry ! Nous sommes des bourgeois de Coventry ?

GODIVA. — Mais cessez donc ! Je n'y comprends goutte ! Vous êtes des bourgeois de Coventry ? Bon. Alors ? Mon mari est shériff de Coventry. Que viens-je faire là-dedans ? Vous retardez mon départ pour l'abbaye de Dugdale.

LE PREMIER BOURGEOIS. — Madame, voyez ma tête.

LE DEUXIÈME BOURGEOIS. — Et la mienne.

LE PREMIER BOURGEOIS. — Ces deux têtes vous sont sympathiques ?

GODIVA. — Bien sûr, mais...

LE PREMIER BOURGEOIS. — Ce sont des têtes d'honnêtes bourgeois, n'est-ce pas, Madame, des têtes de pères de famille.

GODIVA, *montrant le troisième bourgeois.* — Et celle-ci ?

LE DEUXIÈME BOURGEOIS. — Celle-ci également, Madame.

GODIVA. — Et pourquoi ne parle-t-il pas de sa tête ?

LE PREMIER BOURGEOIS. — C'est qu'elle n'est pas en cause.

GODIVA. — Et la vôtre est en cause ?

LE PREMIER BOURGEOIS. — Ces deux-là, oui, Madame. Nous risquons d'être pendus si nous ne réunissons pas à Coventry la somme de dix mille livres pour le comte Léofric.

GODIVA. — Hé bien, réunissez-la, mes pauvres enfants.

LE DEUXIÈME BOURGEOIS. — Nous sommes loin d'y arriver.

GODIVA. — Mais il ne faut pas qu'on vous pende.

LE PREMIER BOURGEOIS. — Non, il ne faudrait pas.

GODIVA. — C'est extrêmement barbare. Ce sont des choses qui ne se font plus depuis le roi Knut. Et puis, c'est vrai, vous avez des têtes sympathiques. (*Désignant le troisième.*) Celui-ci aussi. Mais puisque sa tête n'est pas en cause, pourquoi est-il là ?

LE TROISIÈME BOURGEOIS. — Pour faire nombre, Madame.

GODIVA. — Pour faire nombre, c'est toute la ville qui devrait venir protester.

LE DEUXIÈME BOURGEOIS. — Le noble thane n'aurait pas cédé à une ville.

GODIVA. — Et vous comptez sur moi ?

LE PREMIER BOURGEOIS. — Oui, Madame.

GODIVA. — Pour supprimer l'impôt ?

LE PREMIER BOURGEOIS. — Pour le remettre, Madame.

LE DEUXIÈME BOURGEOIS. — A l'an prochain.

GODIVA. — Je dois pouvoir obtenir cela. (*Au troisième.*) Vous ne dites mot ?

LE TROISIÈME BOURGEOIS. — C'est que je consens, Madame.

GODIVA. — Puisque vous ne risquez pas d'être pendu, je m'étonne que vous ne plaidiez pas la cause de vos confrères.

LE TROISIÈME BOURGEOIS. — Ma timidité naturelle m'empêcherait de trouver tout argument.

GODIVA. — Et si moi j'étais timide ?

LE DEUXIÈME BOURGEOIS. — Une certaine timidité ne messied pas aux dames...

LE PREMIER BOURGEOIS. — Et même exprimés timidement il y a des arguments...

LE DEUXIÈME BOURGEOIS. — ... spécifiquement féminins...

LE PREMIER BOURGEOIS. — ... auxquels les hommes comme le comte Léofric...

GODIVA. — Halte-là, Messieurs ! La peur de la mort vous fait perdre toute convenance !

LE TROISIÈME BOURGEOIS, *aux autres, agressif.* — Voyons !

GODIVA. — Ce sursaut vous honore. (*Aux autres.*) Je sais jusqu'où je dois aller. Tranquillisez-vous !...

LE PREMIER BOURGEOIS. — Hé non, sauf votre respect, Madame, nous ne serons pas tranquilles si vous n'allez guère plus loin que ça ! Le comte Léofric est trop content d'avoir deux hommes à pendre. Il regrette le temps où l'on suppliciait pour un oui, pour un non. Il n'obéira pas à vos supplications. Nous gigoterons ce soir au gibet. Et demain, fort du précédent, il pendra n'importe qui, à tort et à travers, pour le plaisir !

GODIVA, *cabrée.* — Vous êtes sûr qu'il ne cédera pas !

LE PREMIER BOURGEOIS. — Pourquoi céderait-il ?

GODIVA. — Par crainte de Dieu.

LE DEUXIÈME BOURGEOIS. — Il n'y croit point.

GODIVA. — Par crainte du roi Edouard.

LE DEUXIÈME BOURGEOIS. — Il a traité le roi Edouard d'eunuque.

GODIVA. — Par crainte de moi.

LE TROISIÈME BOURGEOIS. — Fleur fragile !

GODIVA. — Comment ?

LE TROISIÈME BOURGEOIS. — Je dis : « Fleur Fragile ! », il s'agit de vous. Le grossier éléphant, il s'agit du comte Léofric, ne craint pas la fleur fragile. Il va son chemin, énorme, inexorable.

GODIVA, *piquée.* — Fleur fragile ? Moi ? Je vous démentirai ! Je serai votre bouclier ! Je deviendrai votre sauvegarde, par saint Georges et saint Crispin réunis ! Et vilaine qui s'en dédit !

LE DEUXIÈME BOURGEOIS. — Vous êtes sur la voie !

LÉOFRIC, *entrant.* — Voici mes pendus. Qui est le troisième larron ?

LE TROISIÈME BOURGEOIS. — Je fais le nombre, Monsieur.

LÉOFRIC. — Vous avez réfléchi ? Je vous croyais à Dugdale, Godiva.

GODIVA. — J'ai rencontré ces messieurs au bas de l'escalier. Ils m'ont priée d'intercéder pour eux auprès de vous.

LÉOFRIC. — C'est-à-dire ?

GODIVA. — C'est-à-dire que, n'ayant pas la possibilité de vous verser l'impôt cette année, ils vous demandent par ma voix de reporter la dîme à l'an prochain.

LÉOFRIC. — Vous serez pendus, Messieurs.

GODIVA. — Léo, je crois vous avoir dit que j'intercédais pour eux.

LÉOFRIC. — Et moi, je suis sûr d'avoir dit qu'ils seront pendus.

GODIVA. — En d'autres termes, je n'existe pas.

LÉOFRIC. — Ma mie, si je m'occupais des filles-mères du comté ou du pain des orphelins de la Trinité...

GODIVA. — Du vendredi saint.

LÉOFRIC. — Du vendredi saint, si vous voulez.

GODIVA. — Ce n'est pas si je veux. C'est du vendredi saint et je n'y peux rien.

LÉOFRIC. — Où en sommes-nous ? J'ai perdu le fil.

GODIVA. — Le voici. Vous prétendez vous occuper des filles-mères.

LÉOFRIC. — Absolument pas.

GODIVA. — Je l'espère bien.

LÉOFRIC. — Allez-vous me laisser parler ?

GODIVA. — Je vous aidais, vous aviez perdu le fil.

LÉOFRIC. — Bref : je ne m'occupe pas de vos affaires et d'ailleurs vous ne le supporteriez pas. Je vous demande donc de ne pas vous occuper des miennes.

GODIVA. — Il s'agit de la tête d'un homme. De deux hommes, Léo. De deux honnêtes bourgeois qui ont de bonnes têtes de bourgeois...

LÉOFRIC, *désignant le troisième.* — Et celui-ci ?

GODIVA. — Il fait le nombre, il vous l'a dit.

LE TROISIÈME BOURGEOIS. — Je vous l'ai dit, je fais le nombre.

GODIVA. — Mes œuvres sont des œuvres de vie, non des entreprises de pendaison. Je vous vois mal intervenant dans mon travail de dame patronnesse alors que j'assure la paix des âmes de Coventry et d'un bon nombre d'autres bourgades. Le cas est différent. Pour de basses questions d'argent, vous voulez pendre des pères de famille. Il est naturel que ma sensibilité s'émeuve.

LÉOFRIC. — Il nous faut de l'argent.

GODIVA. — Patientez jusqu'à l'an prochain.

LÉOFRIC. — Avancez-moi pour ces lâches dix mille livres sur votre coffret personnel, et je leur fais grâce.

GODIVA. — Léo, je ne sers pas Dieu et vos spadassins à la fois. Mon argent est sacré. Hors cet argent, je suis prête à tout donner pour que vous ne plongiez pas Coventry dans la misère. (*Elle s'exalte, jouant un peu « théâtre ». Elle ne trouve pas ses mots.*) Je prierai, je me dévouerai jour et nuit. Il ne sera pas dit qu'une dame de haut lignage, et chrétienne par surcroît, aura laissé peser le... le glaive de l'injustice sur eux... Ne vous y trompez pas, Léo. Je suis fragile et blonde, mais j'ai l'esprit de sacrifice. Il ne s'agit plus d'un problème à régler entre Coventry et son seigneur, mais envers vous et moi, Léo. Vous me feriez injure en croyant que j'ai intercédé pour ces bourgeois par pure forme.

LÉOFRIC. — Vous êtes prête à tout ?

GODIVA. — A tout.

LÉOFRIC. — Car vous avez le sens du sacrifice ?

GODIVA. — Je le crois.

LÉOFRIC. — Bien. Je fais remise à la ville de Coventry de sa dîme, jusqu'à l'an prochain...

GODIVA. — Ah !

LÉOFRIC. — Mais à une condition, Madame... et cela vous regarde.

GODIVA. — J'accepte d'avance.

LÉOFRIC. — Vous en êtes sûre ?

GODIVA. — Sûre.

LÉOFRIC. — Vous le jureriez ?

GODIVA. — Je le jure.

LÉOFRIC. — J'exige donc que vous traversiez notre bonne cité de Coventry, en plein jour, seule sur un cheval, toute nue !
(*Et devant le silence des personnages il éclate d'un rire énorme qui se prolonge. Lady Godiva, figée, un peu pâle tout d'abord, esquisse lentement un sourire et attend avec patience que son époux ait fini de rire.*)

LE PREMIER BOURGEOIS, *bas*. — Jamais je n'ouïs de ma vie chose plus insultante.

LE DEUXIÈME BOURGEOIS. — Seules les femmes adultères et les prostituées sont promenées nues sur un cheval à travers la ville.

LE PREMIER BOURGEOIS. — Confrère, je sens la corde autour de ma glotte.

LE DEUXIÈME BOURGEOIS. — Bonsoir. Pensez-vous aller au ciel ?

LE PREMIER BOURGEOIS. — Non. Je n'ai pas fait mes pâques.

LE DEUXIÈME BOURGEOIS. — Moi si.

LE PREMIER BOURGEOIS. — Priez pour moi.

(*Ils tombent dans les bras l'un de l'autre.*)

LE TROISIÈME BOURGEOIS. — Fleur fragile !

LÉOFRIC. — Alors ?

GODIVA. — J'accepte, évidemment. J'ai juré. Me parjurer serait un péché.

LÉOFRIC. — Tonnerre ! Ne plaisantez pas.

GODIVA. — La chose est trop grave pour que j'en aie la moindre envie...

LÉOFRIC. — Allons, allons, euh... soyons sérieux ! Vous vous imaginez, Godiva, traversant Coventry toute nue sur un cheval...

GODIVA. — Ma foi, je n'imaginais rien avant que vous l'ayez proposé. A présent, je l'imagine avec la plus grande précision.

LE PREMIER BOURGEOIS. — Nous aussi.

LÉOFRIC. — Assez, bandes de porcs ! Godiva, c'était un jeu. Laissez donc crever ces imbéciles. Je suis allé trop loin.

GODIVA. — Non, Léo. Vous m'avez lancé un défi grossier. Je le relève.

LÉOFRIC. — Votre sacrifice sera inutile. Je les ferai pendre de toute façon.

GODIVA. — J'ai juré, Léo.

LÉOFRIC. — Vous déjurerez.

GODIVA. — Vous avez promis.

LÉOFRIC. — Je dépromettrai.

GODIVA. — Un seigneur digne de ce nom ne dépromet pas ! Vous êtes prisonnier de votre propre exigence. Déshabillez-moi, Gwendolyne.

LÉOFRIC. — Gwendolyne, restez où vous êtes ! Par le nombril du pape ! Ah çà !..., ma parole, on dirait que cela vous fait plaisir.

GODIVA. — Non, mais je crois que cette chevauchée ne manquera pas de grandeur.

LÉOFRIC. — Il n'y a que les créatures qui se dénudent, comtesse Godiva.

GODIVA. — Et les héroïnes, comte Léofric.

LÉOFRIC. — Il faut n'avoir aucun atome de respect de soi pour dévoiler ce que Dieu nous ordonne de cacher.

GODIVA. — Trop tard, Léo, trop tard. Je me vois déjà, j'entends déjà le martèlement des sabots du cheval qui me porte. Une de mes mains tient la bride, l'autre est pudiquement posée sur mes seins nus. Ma chevelure ondoie au soleil de mai. Le peuple m'entoure et crie : « Vivat ! »

LÉOFRIC. — Le peuple ? Le peuple sera là ?

GODIVA. — Ben...

LÉOFRIC. — Sur mes chausses, Madame ! Sur mes bottes, vous entendez ? Vous chevaucherez en pleine nuit pour que personne ne vous voie...

GODIVA. — Je chevaucherai en plein jour pour que même les myopes, les presbytes, les chassieux et les borgnes voient la tache claire de mon corps !...

LÉOFRIC. — Inouï ! Stupéfiant ! Alors, vous, le représentant de l'Eglise, c'est tout ce que vous dites !

LE CHAPELAIN. — L'Eglise a toute l'éternité devant elle pour juger les folies des humains !

LÉOFRIC. — L'éternité ! Imbécile ! On a cinq minutes ! Vous ne comprenez pas que dans cinq minutes elle va jeter sa jupe par-dessus bord ! Pour l'honneur ! Pour rien !

LE CHAPELAIN. — Elle ne jettera pas sa jupe. L'Eglise va parler.

LE TROISIÈME BOURGEOIS. — Madame, le comte a raison. Connaissez-vous beaucoup de grandes dames qui se soient dévêtues à ce point... et dont la postérité n'ait pas flétri le nom ?

GWENDOLYNE. — Des tas. Elles sont devenues des œuvres d'art : tableaux ou statues.

LÉOFRIC. — Lady Godiva n'est pas une œuvre d'art.

GWENDOLYNE. — Moi, je la tiens pour une œuvre d'art, moi qui connais tous ses creux et ses bosses.

LE CHAPELAIN. — Pas de détails, sorcière !

GWENDOLYNE. — Milady, allez de l'avant. L'heure n'est plus à la délicatesse. Dans ce royaume où le crime est en vedette, il est bon de donner la vedette à un acte gratuit.

LE CHAPELAIN. — Et que dira le roi Edouard, qui est si pieux, quand il saura qu'une comtesse a laissé sa pudeur dans la gadoue ?

GODIVA. — Qui parle de laisser sa pudeur ? C'est elle qui m'habille.

GWENDOLYNE. — Il y a des précédents dans l'Ancien Testament.

LE CHAPELAIN. — Des dames nues ?

GWENDOLYNE. — Oui. Des tas.

LE CHAPELAIN. — Je vous défie d'en citer une.

GWENDOLYNE. — Euh... Judith !

GODIVA, *répète*. — Judith...

GWENDOLYNE. — Qui s'est déshabillée devant Holopherne.

LE CHAPELAIN. — Cela se passait en privé, non en public.

GWENDOLYNE. — Eve.

GODIVA. — Eve...

LÉOFRIC. — Cela se passait encore plus en privé.

GWENDOLYNE. — Oui. Suis-je sotte !

GODIVA, *murmure*. — Est-elle sotte !

LE CHAPELAIN. — Ah !

GODIVA. — Bethsabée.

GWENDOLYNE, *répète*. — Bethsabée...

LE CHAPELAIN. — Elle prenait un bain sur sa terrasse, en toute innocence.

GWENDOLYNE. — Suzanne. Suzanne et les vieillards.

LE CHAPELAIN. — Elle ignorait que les vieillards la regardaient.

GODIVA. — Salomé !

LE CHAPELAIN. — C'était une ribaude.

GWENDOLYNE. — Dalilah !

LE CHAPELAIN. — Une créature démoniaque.

GODIVA. — Et dans le Nouveau Testament ?

LE CHAPELAIN. — Aucun exemple. Non, Madame. On ne rencontre pas une seule dame nue, dans l'histoire, pas une lady, en tout cas, qui ait affronté le grand public... C'est vous qui inaugureriez la série. Cela est inconcevable sur le plan chrétien.

LÉOFRIC. — Et sur le simple plan britannique, c'est choquant.

LE CHAPELAIN. — Nous sommes créés et mis au monde pour être habillés, Madame... Nul ne sait le genre d'instincts mauvais qui peut se déchaîner chez une créature qui va nue, sur un cheval ou même à pied.

GODIVA. — Le cheval confère à la chose une certaine noblesse, ce me semble. Non ?

LÉOFRIC. — Certes, le cheval est une bête noble et digne.

LE CHAPELAIN. — Mais les animaux n'ont pas d'âme. Il y a le contact entre la peau du cheval et votre propre épiderme qui peut réveiller en vous, exciter en vous je ne sais quoi d'animal !

GWENDOLYNE. — Si le poil du cheval est un peu rude, elle aura envie de se gratter, voilà tout...

LÉOFRIC. — Une dame noble ne se gratte pas, même à cheval.

LE CHAPELAIN. — Une dame noble ne se sépare pas de sa robe comme un petit pois de sa cosse... Croyez-vous que je pourrai vous parler encore avec respect de ma seizième cloche quand je vous aurai vue nue ?

LÉOFRIC. — Je ne vois pas le rapport entre ma femme et la cloche.

GODIVA. — Calmez vos appréhensions, chapelain. Votre cloche ne sera éclaboussée par aucune impureté. Je suis chrétienne habillée, je le reste, quoique nue. Tenez, je vais me mettre nue, nous bavarderons quelques minutes, vous verrez qu'il n'y a aucune différence !

LE TROISIÈME BOURGEOIS. — Madame, nous nous y opposons.

GODIVA. — Comment ?

LE TROISIÈME BOURGEOIS. — Mes camarades et moi préférons la pendaison à votre humiliation. N'est-ce pas ?

LE PREMIER ET LE DEUXIÈME BOURGEOIS. — Mais non ! mais non !...

LE TROISIÈME BOURGEOIS. — Oh !!!

GODIVA, *en même temps*. — Ce n'est pas une humiliation..., c'est un honneur.

LÉOFRIC, *au troisième bourgeois*. — Je vous le dis, ça l'amuse. Ahurissant !

LE TROISIÈME BOURGEOIS. — Nous devons empêcher ce scandale, Monsieur.

LÉOFRIC. — Merci, Monsieur. (*Il lui serre la main et la tapote.*)

LE TROISIÈME BOURGEOIS. — Madame, *vous ne pouvez pas vouloir* cette chose horrible. Oui, le respect de toute la ville vous entourerait, c'est certain, mais aussi la concupiscence des quinquagénaires ; regardez ces yeux de braise, Madame. C'est la bave du crapaud sur la rose trémière. C'est la fornication à distance !

LÉOFRIC. — Bravo !

LE TROISIÈME BOURGEOIS. — Je vous prie d'excuser cette expression hardie.

LÉOFRIC. — Nous n'y arriverons qu'à coups d'expressions hardies, au contraire.

LE TROISIÈME BOURGEOIS. — Il ne convient pas, Madame, que la pureté soit effleurée même de loin, que la beauté soit salie même au sens figuré. Vous manquez singulièrement d'imagination si vous croyez que votre geste paraîtra héroïque. Toutes les matrones grinceront en enviant votre jeune poitrine. Toutes les jeunes filles chercheront des points de comparaison pour se désoler. Tous les jouvenceaux seront infidèles à leurs fiancées pendant que vous passerez. C'est ce qu'on appelle sur le plan...

GODIVA. — C'est ce qu'on appelle une révolution, sur tous les plans. Gwendolyne, déshabillez-moi.

LE TROISIÈME BOURGEOIS, *à Léofric*. — Léo !

LÉOFRIC. — Je vous sais gré de votre aide, mon garçon, mais ne devenez pas familier.

LE TROISIÈME BOURGEOIS. — Je prends vos intérêts.

LÉOFRIC. — Trop. Je ne dis pas que cela m'est suspect, mais votre plaidoirie me fait réfléchir et vous trouverez bon que ce soit moi, maintenant, qui prenne la décision suprême.

LE TROISIÈME BOURGEOIS. — Je veux bien.

LÉOFRIC. — J'en suis heureux.

LE TROISIÈME BOURGEOIS. — Si cela sauvegarde l'honneur de Madame.

LÉOFRIC. — Ma parole de Saxon.

LE TROISIÈME BOURGEOIS. — Merci, Léo.

LÉOFRIC. — Gwendolyne, préparez Lady Godiva. Qu'elle soit belle, parfumée, peignée cheveu par cheveu, brillante comme un rayon de lune...

GODIVA. — Vous acceptez, Léo ?

LÉOFRIC, *après avoir souri longuement*. — Oui...

GODIVA, *murmure*. — Mon Dieu !

(*Godiva et Gwendolyne sortent.*)

LE CHAPELAIN. — Belzébuth est entré dans cette maison ! Je n'aurai pas ma seizième cloche, ho ! je le sais ; ho ! je le sens ; ho ! si je l'ai, ce sera une cloche maudite, qui sonnera faux ! Je vais prier, je vais prier ! Sursum Corda ! Excelsior ! Quo Vadis ? Veni, vidi, vici ! (*Il sort, absolument égaré, se heurtant à tous les meubles.*) Fluctuat nec mergitus ! Aléa jacta est !

LÉOFRIC, *aux deux bourgeois*. — Chenapans, vous aurez la vie sauve. (*Féroce.*) Mais si vous croyez assister au spectacle appétissant d'une dame nue comme notre grand-mère commune aux premiers jours du Paradis, vous vous trompez. J'ai pu exiger qu'elle traverse Coventry. Je n'ai pas dit que Coventry serait présent. Messieurs, écoutez bien : quand retentira sur le pavé les pas du cheval qui porte Lady Godiva, toutes les fenêtres de la ville seront closes, toutes, sans exception ; les échoppes fermées, les tavernes désertes, tout ce qui est ouverture, échauguette, œil-de-bœuf, balcon, perron, soupirail, poterne, dé-peu-plé !... Personne dans les rues, personne tant que sonnera la cloche du château. Si j'apprends qu'un chat de gouttière a traversé une place et osé lever les yeux sur votre suzeraine, je fais passer tous les habitants au fil de l'épée. Compris ? Une population d'aveugles ! Allez, Messieurs. Donnez les ordres nécessaires.

LE PREMIER BOURGEOIS. — Bien, Seigneur.

LE DEUXIÈME BOURGEOIS. — Lady Godiva n'entrera que dans une ville morte. Nous vous le jurons.

(*Ils sortent.*)

LÉOFRIC. — Une objection ?

LE TROISIÈME BOURGEOIS. — Non, non, bien entendu. Mais votre gracieuse épouse ignorera ce détail ?

LÉOFRIC. — Elle s'imaginera jusqu'aux premières maisons que la foule l'attend. Je ne sais quelle sera sa réaction quand elle se heurtera au vide, mais je pousse quant à moi un soupir de soulagement... Ç'aurait été insoutenable...

LE TROISIÈME BOURGEOIS. — Pour ?...

LÉOFRIC. — Pour moi.

LE TROISIÈME BOURGEOIS. — Oui.

LÉOFRIC. — Pour elle aussi...

LE TROISIÈME BOURGEOIS, *dubitatif*. — Beuh...

LÉOFRIC. — Quoi ?

LE TROISIÈME BOURGEOIS. — C'est à discuter...

LÉOFRIC. — C'est tout discuté, mon ami.

LE TROISIÈME BOURGEOIS. — Oui, oui, il n'est pas question de revenir là-dessus, je le comprends. Je veux seulement dire que Lady Godiva éprouvera une immense déception. Comme elle le disait, cette chevauchée à travers la populace avait une certaine allure. Mais sans populace, convenez que cela devient tout petit, tout petit.

LÉOFRIC. — Vous étiez le premier à déplorer son exhibition.

LE TROISIÈME BOURGEOIS. — Oui. Je ne me comprends pas.

LÉOFRIC. — Vous n'avez pas à vous comprendre.

LE TROISIÈME BOURGEOIS. — Sous mon apparence grossière j'ai un tempérament complexe, Monsieur, et j'en souffre souvent.

LÉOFRIC. — N'attendez pas que je pleure sur vous. Allez-vous-en sur l'heure et bouclez-vous dans votre logis.

LE TROISIÈME BOURGEOIS. — Adieu, Seigneur.

LÉOFRIC. — Allez, ouste !

(*Le troisième bourgeois s'en va.*)

Et je verrai de cette hauteur si l'on fait place nette. (*Il regarde au dehors.*) Bien. La rue principale se vide peu à peu de la racaille qui grouillait. Les volets claquent, les panneaux bouchent les gueules noires des boutiques. La police matraque les étudiants qui s'enfournent par grappes dans l'Université. Par les boyaux de ma mère, la trouille est un moteur puissant ! On encastre pucelles et vieillards ensemble dans le moindre trou béant, comme du mastic. (*Il rit.*) Ah ! Ah ! je n'ai jamais tant ri !... (*Il descend à l'avant-scène.*)

GODIVA, *entrant, sous une sombre houppelande et accompagnée de Gwendolyne.* — Si je saisis bien, mon aventure vous rend follement joyeux.

LÉOFRIC, *qui rit toujours.* — Non, ma mie, non...

GODIVA. — Il me semblait.

LÉOFRIC. — Non, je suis dans une affreuse tristesse, croyez-le... c'est le contre-coup. Une réaction nerveuse. Pardonnez-moi. Il est encore temps de reculer, Godiva.

GODIVA. — J'ai promis.

LÉOFRIC. — Tous ces regards braqués sur vos charmes... non ? Pas une seule petite appréhension ?

GODIVA. — J'ai ma conscience pour moi. Toutefois je fermerai les yeux.

LÉOFRIC, *il rit.* — C'est cela. Fermez les yeux. Pour ne voir personne. Les dés sont jetés. Je vais vous bailler mon cheval blanc, ma belle... (*Il s'en va, éclatant d'un rire homérique.*)

GODIVA. — Est-il vrai que je ne raisonnerai plus de la même façon quand j'aurai quitté cette houppelande ? Ai-je peur ? Ce frisson vertigineux, est-ce la peur ? Dénouez mes cheveux !

GWENDOLYNE. — Comment ! De quelle valeur sera votre geste si votre chevelure vous couvre ?

GODIVA. — Ce n'est pas par pudicité que je m'en couvrirai. Mais je suis fort délicate et un rhume est bien vite attrapé.

GWENDOLYNE. — Prétexte.

GODIVA. — L'ombre des rues est froide.

GWENDOLYNE. — Nous sommes au mois de mai, Milady. Et même si vous contractez un malin refroidissement..., le peuple sera tellement attendri que le pape est fichu de vous sanctifier de votre vivant.

GODIVA. — Le pape... le pape... Je me demande justement quelle va être la position du pape quand il apprendra cela... Que va-t-il dire ? Théoriquement, dans mon premier élan de passion, cette histoire m'apparaissait héroïque. Pratiquement (*Elle hoche la tête.*) Gwendolyne, j'ai un scrupule.

GWENDOLYNE. — Je sais, je sais.

GODIVA. — Etes-vous sûre de penser au même scrupule que moi ?

GWENDOLYNE. — Vous vous demandez si votre sacrifice ne sera pas mal jugé.

GODIVA. — Voilà. Est-ce que, sans voile, sur ce cheval, mon attitude ne paraîtra pas équivoque ?

GWENDOLYNE. — Ce qui est équivoque, Madame, c'est la robe qui épouse les formes et les révèle. Le nu n'est jamais équivoque. Mais, équivoque ou non, vous êtes prise au piège de votre orgueil. Têtue ! Petite mule !... Il est encore temps de renoncer.

GODIVA, *dans un souffle.* — J'ai juré !

LÉOFRIC. — Le cheval est prêt. Le marché de Coventry doit être noir de monde. La postérité a un œil sur vous.

GODIVA, *le regarde, soupire.* — Et quel œil !

LÉOFRIC. — Allons ! C'est l'heure.

GODIVA. — Et quelle heure ! (*Elle va vers la sortie. Crescendo léger.*) Mon petit corps si douillet, que j'ai tant dissimulé, que j'ai tant mignoté, tant soigné, tant préservé des intempéries, voilà qu'il affronte la dureté du soleil et la froideur des sombres ruelles et la caresse ironique des hommes populaciers... Que Coventry me garde son affection et ne se gausse pas de moi !... (*A Léofric.*) Détournez-vous, Seigneur, vous me gênez !

LÉOFRIC, *parlant en direction de la tour du château.* — Sonnez la cloche !

(*La cloche commence à sonner. Lady Godiva sort de scène. A la seconde même où elle disparaît, sa houppelande s'affaisse doucement sur le sol. Gwendolyne la prend par un pan et regarde vers la ville. Léofric regarde également vers la ville.*)

LÉOFRIC. — Mais sapré... mais..., mais par le chignon de ma mère ! Godiva est cachée à mes yeux ! Quel est l'imbécile qui m'a bâti si haut le mur d'enceinte ? Quel est l'enfant de Normand qui m'a fichu une rangée d'arbres entre la ville et le château ! (*Entre le chapelain.*)

LE CHAPELAIN, *tonitruant.* — Priez, Monsieur ! Priez ! (*Et il s'agenouille.*)

LÉOFRIC, *sans tenir compte de lui.* — C'est un sort. C'est la destinée ! *Quelque chose fait que je ne peux pas voir ma femme toute nue !!*

RIDEAU

acte 2

Quelque demi-heure après la « chevauchée » de Lady Godiva. Le chapelain prie, toujours dans la même position. Léofric va et bient, mains au dos.

LÉOFRIC. — Et même au retour, même à son retour, je n'ai pu la contempler dans sa nudité intégrale ! J'ai contre moi les murs, les arbres et les accidents du terrain ! Le moindre caillou se gonfle comme une baleine pour me la cacher !... et à présent, que fait-elle ? Mais que fait-elle ?

LE CHAPELAIN. — Elle s'habille ! Que voulez-vous qu'elle fasse ? Montrez un peu de patience et de tact.

LÉOFRIC. — Je n'ai pas à montrer du tact. Je suis le mari. Voilà une dame qui s'en va faire une promenade à cheval dans Coventry, sans autre chemise que celle d'Adam. Elle revient, elle me doit un compte rendu, et j'attends depuis une heure son bon plaisir...

LE CHAPELAIN. — Comte Léofric, tenez-vous pour négligeables l'émotion, la secousse sismique qu'elle a ressentis ? Et le recueillement nécessaire après l'accomplissement d'un acte héroïque.

LÉOFRIC. — Héroïque ? Laissez-moi rire. (*Riant jaune.*) Ha ! Ha !

LE CHAPELAIN. — Je vous laisse rire.

LÉOFRIC. — Héroïque ! En trois minutes d'horloge, alors que je lui fais la proposition la plus baroque, la plus inconcevable, la plus *inacceptable* pour une femme qui a fait de la religion son occupation quotidienne, en trois minutes d'horloge elle va de babord à tribord, de l'infini à zéro, du blanc au noir : de l'alpha... (*Le Chapelain murmure : « au bêta ! »*) elle renie toute dignité ! (*Hurlant.*) Elle expose son nombril au soleil ! Ce nombril que je n'ai jamais vu, *elle-l'expose-au-soleil !*

LE CHAPELAIN. — Oui. Mais elle en fait le centre du monde.

LÉOFRIC. — Taisez-vous ! Je veux savoir ! Je veux comprendre ! (*Après un temps.*) D'ailleurs le roi Knut me disait en l'année 1016...

LE CHAPELAIN. — Je sais à peu près tout ce que le roi Knut vous a dit depuis l'année 1014 jusqu'à l'année 1035. Ce sont des réflexions d'une bêtise pyramidale.

LÉOFRIC. — Le roi Knut me disait en l'année 1016 : « La vie est souvent un enfer. »

LE CHAPELAIN. — La mort aussi, vous verrez. Surtout vous, qui irez tout droit.

LÉOFRIC. — Où çà ?

LE CHAPELAIN. — En enfer. Tout ce qui arrive, vous l'avez voulu. Frétillez donc dans votre braise, je n'irai pas vous relever. De toutes façons, puisque *personne* n'a vu Lady Godiva toute nue, de quoi êtes-vous en train de vous plaindre ?

LÉOFRIC. — Je me tue à vous le dire : de son ac-cep-ta-tion ! *Elle ignorait* que la ville était vide. C'est insensé, c'est... Il n'y a pas d'adjectifs tout simplement ! Pas d'adjectifs ! Ce qui me choque et me fait sortir de ma cotte de mailles, c'est d'avoir une épouse qui la veille construit des cathédrales, et le lendemain foule aux pieds en souriant plusieurs siècles de respectabilité anglaise... Moi, je veux comprendre !

LE CHAPELAIN. — Moi aussi, je veux comprendre !

LÉOFRIC. — Et moi je comprends tout d'un coup. Oh ! mais oui ! C'est vous, espèce de macaque en jupons, c'est vous qui avez fait de Lady Godiva une punaise de sacristie ! C'est votre éducation religieuse qui l'a poussée à manger des prie-Dieu en guise de hors-d'œuvre à chaque repas : à construire vos abbayes, monastères, trous à curés, guêpiers à nonnains, fromages à bon Dieu, moulins à prières ! C'est votre crainte du grand gendarme qui l'a étouffée. Alors, parbleu, on lui donne l'occasion de libérer le petit cochon qui sommeille en chacun de nous, elle en profite !

LE CHAPELAIN. — Vous osez m'accuser ! Si le petit cochon de Lady Godiva s'est réveillé, tapez-vous sur la poitrine, mécréant ! D'ailleurs je ne vois pas où est le cochon dans cette histoire. Je n'y vois qu'orgueil blessé, honneur et dignité.

LÉOFRIC. — La dignité, c'est d'être habillé !

LE CHAPELAIN. — C'est le roi Knut qui disait ces choses profondes ?

LÉOFRIC. — C'est moi. Vous me permettez d'avoir une idée personnelle de temps en temps, non ? Si je n'avais pas fait condamner la totalité des fenêtres de Coventry, je serais à présent l'homme le plus ridicule du royaume.

GWENDOLYNE, *annonçant Godiva.* — Lady Godiva.

LÉOFRIC. — Je vais l'interroger.

LE CHAPELAIN. — Moi d'abord.

LÉOFRIC. — Je suis son mari.

LE CHAPELAIN. — Et moi, je suis sa conscience !

LÉOFRIC ET LE CHAPELAIN. — Comment vous sentez-vous ?

LE CHAPELAIN. — Tout doux, tout doux, par pitié ! Ne la heurtez pas. Laissez-la se débarrasser peu à peu de son trouble. Ce qu'elle vient de vivre est trop inusité. N'entrez pas dans ce petit cœur tourmenté avec vos grosses pattes...

LÉOFRIC. — Comment allez-vous, Godiva ?

GODIVA, *rêveuse, gentille, avec de grands yeux candides.* — Oh ! cher Léo... N'avez-vous pas trop chaud avec vos... ?

LÉOFRIC. — Non, je n'ai pas trop chaud ! Par les boyaux du Dieu Thor, vous n'allez pas vouloir nous mettre tous nus dans ce château ?

GODIVA. — Moi ? Où prenez-vous cela, Léo ? Je voulais dire que ce mois de mai s'annonce très tiède et que des vêtements légers suffisent... Mais vivre nue ! Est-ce qu'on vit nu au paradis ?

LE CHAPELAIN. — Je ne sais pas. Oui !

GODIVA. — Quel délice en perspective !

LÉOFRIC. — Ah bah !

GODIVA. — Tout, tout, vous entendez, tout est à reconsidérer. Il n'y a plus aucun point commun entre moi et moi, le moi d'avant ma chevauchée et le moi de cette minute... J'ai eu la révélation de cent choses à la fois... Cent ! que dis-je ? Cent trois, cent quatre, peut-être même cent sept ! Je veux ouvrir tous les huis de ce château, faire entrer l'air du printemps dans les couloirs... Je veux habiller les valets et le corps de garde de couleurs vives ! Avec des rubans !

LÉOFRIC. — Le corps de garde avec des rubans ! Ça non ! cornes du...

GODIVA. — Mais si, mais si. Je veux modifier l'ameublement, la vêture, les mœurs des œuvres dont je m'occupe. Je veux des roses le long de la porte des couvents ; il faut frisotter les abbesses, il faut décolleter les nonnettes, raccourcir les robes de bure, retrousser les manches, peindre sur les murailles des moutiers des fresques avec des angelots joufflus, des saintes en voiles légers. La religion étouffe et la messe ! La messe, il faut la dire à ciel ouvert, les prières n'en seront que plus joyeuses. De l'air ! De l'air ! Pourquoi cette austérité autour de Dieu ? Dieu n'est-il pas dans le soleil ? Dieu n'est-il pas soleil lui-même, eau limpide, musique, zéphir ? Pourquoi donner de lui l'image d'un monsieur sévère et l'enfermer entre des murs épais ? Dieu est un jeune homme éternel, avec dans sa barbe blonde un tendre sourire, des fleurs, des fleuves, des sources, des prairies, des biches qui courent !... Il ne faut pas murmurer vos oraisons, chapelain, il faut les tonitruer ! Et je vais libérer les filles-mères de l'ouvroir où on les tient honteusement. Le jour où elles ont fauté il devait y avoir un soleil semblable, et elles étaient sans doute nues comme moi !

LE CHAPELAIN. — Et ma cloche ?

GODIVA. — Votre cloche ?

LE CHAPELAIN. — Ma seizième cloche ?

GODIVA. — Votre seizième cloche ?

LE CHAPELAIN. — C'est ce que je craignais. Il n'y a plus aucun point commun entre vous et ma cloche.

LÉOFRIC. — Tant mieux !

LE CHAPELAIN. — Blasphème ! Le contact avec Dieu le père est rompu au profit d'un Dieu de fantaisie ; la nudité, *le poil du cheval*, Satan s'est servi du poil du cheval pour entrer dans votre âme. Je vous regarde avec terreur !

LÉOFRIC. — Et moi je commence à avoir l'œil rigolard !

GODIVA. — Mais vous aurez votre cloche, monsieur le Chapelain ! Soyez rassuré, soyez enthousiasmé, vous aurez une cloche, dix cloches, vingt cloches, mieux que des cloches, des orgues, des orphéons..., des...

LE CHAPELAIN. — Non, milady, je n'accepterai pas tout cet orchestre de vous. Je n'accepterai pas un flutiau, pas un mirliton tant que vous direz que Dieu est un jeune homme. Vous êtes en pleine hérésie. Dieu est une valeur établie, n'y touchez pas. Je reviendrai lorsque vous serez vous-même.

GODIVA. — Je suis moi-même.

LE CHAPELAIN. — Non. Vous êtes damnée !

GODIVA. — Le pape va donc confectionner une bulle ?

LE CHAPELAIN. — N'en doutez pas.

GODIVA. — Une petite bulle, pour excommunier la petite Godiva ?

LE CHAPELAIN. — Oui, Madame. Mais faites un retour en arrière et la bulle n'aura pas lieu.

LÉOFRIC. — Saprédié, non, Godiva, ne revenez pas en arrière ! Allez de l'avant dans le sens que vous dites, ma petite caille, cela m'intéresse !

LE CHAPELAIN. — Je vois ce qui vous intéresse. C'est de constater que le diable lui a poussé un brandon au derrière ! Vous le déploriez tout à l'heure.

LÉOFRIC. — Fini. Je ne le déplore plus.

GODIVA. — Je ne saisis point.

LÉOFRIC. — Aucune importance. Continuez à ne point saisir. Vous vous rapprochez du lit conjugal.

(*Le chapelain a un haut-le-corps et sort en criant :*)

LE CHAPELAIN. — Je vais prier pour que vous retrouviez le droit chemin. Je vais prier pour éviter cette bulle. Sursum corda ! Fluctuat nec mergitus...! (etc).

LÉOFRIC. — Elle est mûre ! Enfin, elle est mûre ! Le seul chemin, Godiva, c'est celui de la chambre à coucher !

GWENDOLYNE, *outrée.* — Monsieur !

LÉOFRIC. — Je vous dis qu'elle est mûre ! Elle est femme ! Enfin !

GWENDOLYNE. — Hé bien, n'avez-vous pas toute la vie pour l'apprécier ?

GODIVA. — Oui, toute la vie pour découvrir le monde. Je suis bourdonnante de symphonies.

LÉOFRIC. — Dix minutes ! Le temps de préparer notre lit. Je veux veiller en personne à l'élasticité du matelas. Adieu, sirène ! A tout à l'heure, mon poupon ! Gwendolyne ! Maintenez-moi cette perdrix toute chaude. Ne changez pas, Godiva ! Ne changez pas, vous êtes à point ! Si vous changez, craignez ma colère !

GODIVA. — Lui n'a pas changé, sauf qu'il est un peu plus grossier qu'à mon départ. Mais moi ? Ai-je vraiment changé au point que mon chapelain me menace d'une bulle ? Que mon mari me traite de caille, de perdrix et de poupon ? Avec dans le regard toutes les orgies romaines ? Gwendolyne, qu'en pensez-vous ?

GWENDOLYNE. — J'avoue que votre retour a des facettes assez inattendues.

GODIVA. — Dans mon comportement ?

GWENDOLYNE. — Oui.

GODIVA. — Que voulez-vous, les couleurs de la vie ne sont plus les mêmes pour moi depuis une heure ?

GWENDOLYNE. — Que voulez-vous dire ?

GODIVA. — Je veux dire qu'après cette...

GWENDOLYNE. — ... promenade...

GODIVA. — ... tout prend un autre sens. Tout ! Ah ! mais tout !... Ah ! mais oui ! Oh là là ! Jusqu'à présent je n'avais rien vu !... rien !

GWENDOLYNE. — Voyons !... Vous n'avez rien vu aujourd'hui non plus puisque toute la ville était morte...

GODIVA. — Ah ! voilà. Justement. Si j'avais été entourée de peuple, je n'aurais pas pu me concentrer, m'isoler, détailler les millions de sensations qui m'assaillaient. Tandis que là... Oh là là ! Oh là là ! C'est bien simple, je ne sais par quoi commencer... (*Elle s'assoit.*)

GWENDOLYNE. — Hé bien ! mettons un peu d'ordre. (*Elle s'assoit.*)

GODIVA. — C'est cela, mettons de l'ordre. Et d'abord, puis-je me décolleter ?

GWENDOLYNE. — N'êtes-vous pas chez vous ?

GODIVA, *qui se décollette plus que largement.* — Là... est-ce correct ?

GWENDOLYNE. — A la limite.

GODIVA. — Tant pis. C'est trop agréable. Vous ne pouvez savoir à quel point c'est agréable. Vous essaierez comme moi.

GWENDOLYNE, *ahurie.* — Merci, Madame. Je ne me vois pas allant au marché dans le simple appareil de...

GODIVA. — Non, non... Dans votre chambre ! Il ne

s'agit pas d'affronter la ville de Coventry, ou même une autre ville. Que dirait le roi Edouard, n'est-ce pas ? Il ne comprendrait pas.

GWENDOLYNE. — En effet.

GODIVA. — Si toutes les dames de la noblesse payaient les impôts du peuple avec cette monnaie, où irait l'Angleterre, mon Dieu ?

GWENDOLYNE. — Nulle part, c'est évident.

GODIVA. — Remarquez bien... c'est une île... Nous sommes entre nous ; si jamais la coutume se généralisait...

GWENDOLYNE. — Ce n'est donc pas terrifiant ?

GODIVA. — Terrifiant ? C'est magnifique !

GWENDOLYNE. — Plus bas, Madame !

GODIVA, *plus bas*. — C'est magnifique ! Tout d'abord, en descendant à cheval vers la ville, j'étais atterrée..., j'avais honte. Je fermais les yeux. J'entendais sonner la cloche et je me disais : « Pourquoi cette cloche ? Et pourquoi, moi, sans voile, cheveux relevés, exposée à la risée d'esprits grossiers... Qu'ai-je fait ? Que me font les dîmes et les taxes ? Allez, je retourne. L'essentiel est d'avoir eu l'élan. » Puis, le sentiment qu'on s'attendait à me voir aller jusqu'au bout de mon...

GWENDOLYNE. — ... Exploit...

GODIVA. — Et quel exploit ! Vous comprenez ?

GWENDOLYNE. — Je me mets à votre place.

GODIVA. — Croyez-vous ? Je sentais un petit œil d'homme sur chaque pouce de ma peau. Des petits yeux d'hommes criblés partout, piquants, brûlants...

GWENDOLYNE. — Pourquoi « petits » ?

GODIVA. — Parce qu'ils étaient encore loin. Mais plus j'avançais vers les maisons, plus ces yeux grossissaient et pesaient, c'était horrible. Et j'imaginais aussi les bouches qui s'ouvraient lentement, les dents découvertes, les langues qui passaient sur les lèvres gourmandes...

GWENDOLYNE. — Oh ! que c'est choquant ! Continuez.

GODIVA. — Je puis me taire.

GWENDOLYNE. — Non, non. Je dois tout ouïr.

GODIVA. — Le pavé de la ville est venu se placer sous les sabots du cheval, et je n'entendais rien, sinon le cliquetis de la marche de mon coursier sur les pierres... Et je ne sentais même pas les regards... Les yeux imaginaires se détachaient de moi comme des écailles... J'ai ouvert les paupières... A la vue de la cité déserte j'ai failli m'évanouir, comme si la vie m'était brutalement arrachée... C'est une impression effroyable... La fin du monde sera ainsi pour le dernier homme qui échappera au dernier cataclysme... Il se promènera dans des villes en apparence vivantes. Il restera encore, comme sur la place de Coventry, les étals des commerçants... Cela sentira la viande, les fruits ; il y aura des bouffées d'odeurs et de parfums... J'ai arrêté mon cheval. Tous les bruits étaient morts. Alors j'ai éprouvé une immense tendresse mélancolique. Je me suis dit : « Par égard pour moi toute la ville est partie, Coventry s'est retiré dans les bois voisins... Et l'on attend que j'aie fait le tour des rues... » Alors, je me suis sentie étrangement... libre et... je veux dire... habitée en entier du sentiment de ma liberté.

GWENDOLYNE. — L'univers vous appartenait.

GODIVA. — L'univers. Le temps. L'espace. Comment dire ? Ma dignité m'avait quittée. La dignité n'est pas dans la nature, au fond. C'est un sentiment social, une attitude fabriquée. Plus de société présente, plus de dignité ! Non ?

GWENDOLYNE, *qui sourit*. — Si. Continuez.

GODIVA. — J'ai dénoué mes cheveux, j'ai chipé un melon que j'ai coupé en tranches avec un couteau de cordonnier. Je l'ai mangé. J'ai sonné aux portes. Je voulais entrer dans une maison pour visiter, mais je n'ai pas osé ; alors j'ai mis mon cheval au trot. Je plaçai mes cheveux ainsi (*Sous le nez.*) comme une moustache, en imitant le veilleur de nuit. (*Voix mâle, roulant les r.*) Tout-est-calme, bonnes gens-de-Coventry - dormez - je-ne-fais-que-passer. Lady Godiva - ma maîtresse - à qui - je ferai-mon-rapport-sera-contente-de-vous. »

GWENDOLYNE, *effrayée*. — Est-ce possible ?

GODIVA. — Quoi ? Qu'est-ce qui est possible ?

GWENDOLYNE. — Vous avez heurté les portes, vous avez chanté, parlé à voix haute ?

GODIVA, *l'évidence même*. — Il n'y avait personne. Et quand cela ne m'a plus amusée, je suis revenue. Un peu triste.

GWENDOLYNE. — Allons bon ! Triste, à présent...

GODIVA. — Oui. Je me faisais la réflexion suivante : « La comtesse Godiva, toute désarmée, toute caressée de l'air du mois de mai, au milieu de ces maisons accueillantes et indulgentes... personne n'aura vu cela ! »

GWENDOLYNE. — Vous eussiez préféré qu'on vous vît ?

GODIVA. — Non ! Si ! C'est très compliqué.

GWENDOLYNE. — Godiva, Godiva, j'ai peur que cette histoire ne prenne une allure trop sensuelle... Vous avez complètement oublié pourquoi vous étiez sur ce cheval...

GODIVA. — Non. Je sais que j'ai reculé d'un an le paiement de l'impôt. Mais est-ce ma faute si j'ai eu la révélation de cent choses à la fois ?

GWENDOLYNE. — Miséricorde ! Où allons-nous ?

GODIVA. — Ça... si je le savais... Mais pourquoi donc toute cette agitation ?

GWENDOLYNE. — Parce que, petite sotte, la ville de Coventry ne s'est pas retirée par égard pour vous, mais sur ordre du comte Léo. Et les habitants n'étaient pas dans les bois, mais chez eux, avec l'obligation de ne pas regarder dans la rue. Et si vous avez galopé, mangé des melons, volé des chapeaux, heurté des portes, parlé à voix haute en imitant le veilleur de nuit, il vous faudra beaucoup de chance pour n'avoir pas éveillé l'attention de la population et vous être rendue grotesque pour le restant de vos jours... !

GODIVA. — Ouïe ouïe ouie ! Houla houla houla houla !

GWENDOLYNE. — Ah oui « Ouie ouïe ouïe ! Houla houla ! » Il est bien temps, vraiment, de se mordre les doigts ! Vous savez bien que les Anglais sont un peuple d'humoristes et de puritains... Il fut peu question de dignité jusqu'à présent. Pensons donc à créer une version anglaise de cette chevauchée un peu trop libertine.

GODIVA. — Ho ! « libertine ».

GWENDOLYNE. — Libertine. Vous êtes revenue ruisselante de sensualité, débordante de curiosités, pétante de désirs nouveaux. Votre mari va vous cueillir comme un fruit !

GODIVA. — Oh non ! Pas mon mari. Je préférerais un jeune homme.

GWENDOLYNE. — Vous n'avez pas le choix.

GODIVA. — Oh non ! Léofric est une brute. Vous avez raison, il faut remettre de l'ordre dans mon frisson nouveau.

GWENDOLYNE. — Il faut surtout virer de bord, et ne plus parler de sensations, et ne plus dire qu'on est bien à l'aise sans chemise, ceci dans deux buts : primo, éviter le lit de l'ogre ; secondo, éviter le ridicule. Comprenez-vous ? Une seule personne qui

vous ait vue ou entendue suffit pour que toute l'Angleterre se gausse de vous.

GODIVA. — Oh ! l'Angleterre ! l'Angleterre me doit beaucoup ! Je me suis sacrifiée.

GWENDOLYNE. — Voilà. Voilà le terrain sur lequel il faut placer votre raisonnement. Mais vous y tiendrez-vous ? Elevons le débat, et vite ! C'est plus que nécessaire.

GODIVA. — C'est cela. Nous y penserons.

GWENDOLYNE. — Madame, c'est *maintenant* que vous devez construire votre personnage.

GODIVA. — Mon personnage ?

GWENDOLYNE. — Le personnage *officiel* de Lady Godiva.

GODIVA. — Que faire ?

GWENDOLYNE. — Un récit *officiel* de la chevauchée : maintien tout d'amertume et d'orgueil. Grandeur et noblesse, que représente un tel exploit, surtout quand on pense que c'est la femme la plus belle, la plus pieuse et la plus renommée du comté de Chester qui l'a accompli.

GODIVA. — Vue sous cet angle...

GWENDOLYNE. — Il ne s'agit pas d'un angle parmi d'autres angles. *Il n'y a que cet angle* qui existe. Vous avez librement bravé la peur, l'opinion publique ; pour le spectateur futur, vous devez être une femme courageuse face à un mari brutal et mécréant.

GODIVA. — Ça, c'est vrai.

GWENDOLYNE. — Et, croyez-le bien, tous les événements historiques sont arrangés de cette façon. Il suffit d'un chroniqueur imaginatif. Ce qui compte, c'est de présenter de façon *épique* et *artistique* le moment où le héros agit. Et vous appartiendrez à la légende.

GODIVA. — Tout cela est d'une très haute philosophie.

GWENDOLYNE. — Pas du tout. C'est ainsi qu'on écrit l'histoire. Etes-vous prête à jouer votre rôle vite, vite ? Répétez.

GODIVA. — Amertume et orgueil.

GWENDOLYNE. — Grandeur et noblesse.

GODIVA. — Grandeur et noblesse de l'exploit.

GWENDOLYNE. — Bien. Q'avez-vous bravé ?

GODIVA. — J'ai bravé euh !...

GWENDOLYNE. — La peur.

GODIVA. — ... La peur et l'opinion publique... Je suis une femme courageuse..., mon mari est brutal..., le chroniqueur est imaginatif...

GWENDOLYNE. — Ne vous occupez pas du chroniqueur. Vous confondez tout.

GODIVA. — Soyez tranquille.

GWENDOLYNE. — Non, je ne suis pas tranquille. Prenez la pose ! Prenez *réellement* la pose ! Ne parlez plus à cette brute que de profil, comme si vous étiez une médaille. Donnez-lui de vous une image qu'on puisse tailler dans le marbre. Faites-lui comprendre que si c'est vous qui étiez nue, c'est lui qui est impudique. Faites-lui comprendre que jamais, dans toute l'histoire de l'Angleterre, ne se répétera la douce image d'une Lady blonde et fragile, bercée par le déhanchement léger d'un coursier à crinière blanche. Le temps s'est arrêté autour d'elle. Le soleil était amoureux de sa beauté. La poésie, vous dis-je ! La poésie pure, flambante ! Faites-lui comprendre que vous êtes une légende vivante, et c'est vrai, Godiva ! A travers notre terrifiante époque de fange et de sang est passé un petit chevalier sans armure, et la Providence a voulu que ce ne fût point un homme de guerre ou un prince de l'Eglise, mais une femme de bonne volonté. Voilà, moi, comme je vous vois ! Voilà comment l'Angleterre va vous voir ! Etes-vous prête ?

GODIVA. — Je suis prête.

LÉOFRIC, *entrant.* — Alors ? Vous êtes prête ?

GODIVA. — Hé bien, euh...

LÉOFRIC. — Une délégation de bourgeois est à la porte et désire vous remercier. Recevez-les, et passons ensuite aux choses sérieuses, ma colombe.

GODIVA, *angoissée.* — Ah ! une délégation de bourgeois désire me...?

LÉOFRIC. — C'est normal... Ils gardent leur tête de veau sur les épaules et leurs écus dans leurs bas de laine. Je les fais entrer.

GODIVA. — Non, non, euh !... Je ressens trop de... d'amertume pour goûter les... les félicitations de... (*Retrouvant le texte inspiré par Gwendolyne.*) Il me suffit d'évaluer mon exploit à son juste prix, au-dessus des... (*Geste vague.*)

LÉOFRIC. — Certes, certes. Mais...

GODIVA. — J'ai bravé librement l'opinion publique, je n'attends aucune récompense.

LÉOFRIC. — Cela vous honore.

GODIVA. — Je ne fus qu'une femme courageuse face à un mari brutal et mécréant.

LÉOFRIC. — A quoi jouez-vous ?

GODIVA. — Je ne joue pas.

LÉOFRIC. — Si. C'est visible. Quand je vous ai vue entrer voici une demi-heure, vous aviez une voix douce et des yeux candides. Vous m'avez parlé de mois de mai, de vêtements légers, tout cela sur le ton le plus naturel.

GODIVA. — Le... chroniqueur rétablira la réalité.

LÉOFRIC. — Comment ?

GODIVA. — Vous ne comprendriez pas.

LÉOFRIC. — Savez-vous, ma mie, que je vais me mettre en colère ?

GODIVA. — Vous n'en serez que plus mesquin et plus ignoble.

LÉOFRIC. — Ignoble ?

GODIVA. — J'appartiens à la légende, sachez-le bien.

LÉOFRIC. — Déjà ?

GODIVA. — Je suis à moi toute seule un événement historique.

LÉOFRIC. — Je n'en doute pas, ce serait peu galant. C'est donc un événement historique, ce soir, qui partagera mon lit.

GODIVA. — Plaît-il ?

LÉOFRIC. — Et qui me fera le grand plaisir de dévoiler ce que Coventry tout entier a contemplé.

GODIVA. — Coventry n'a rien contemplé : la ville était vide.

LÉOFRIC. — Grâce à qui ? C'est moi qui l'avais ordonné.

GODIVA. — Coventry n'a donc rien vu. Ainsi vous ne verrez rien.

LÉOFRIC. — Je verrai tout ce que je voudrai ! J'en ai tous les droits ! Mais, par les cornes d'Odinus, vous devenez proprement insupportable ! Vous serez ce soir dans mon lit nue comme la paume de ma main ou j'y perdrai mon nom !

GODIVA. — C'est ainsi que vous oseriez vous conduire avec une héroïne nationale ?

LÉOFRIC. — Une héro... (*Perdant toute retenue.*) Tripes de Thor ! Vous avez une minute pour trousser vos cottes, que je vous flanque une fessée à faire cuire un œuf sur vos joues de derrière !

GWENDOLYNE. — Maître.

LÉOFRIC. — Au large, vous ! Je vais corriger un événement historique. Notez cela sur vos calepins, on en parlera longtemps !

GWENDOLYNE. — La délégation s'impatiente.

LÉOFRIC, *à Godiva.* — Vous ne perdez rien pour attendre.

GODIVA. — Je n'attends rien. Vous ne m'auriez pas touchée, fût-ce d'un doigt. Car j'en eusse illico appelé à la nation anglaise.
(*Léo va étrangler. Il émet un « O-oh ! » qui s'arrête dès l'entrée des trois bourgeois.*)

LÉOFRIC. — Allez-y de votre palabre, et videz les lieux ! Allez-y ! Le compliment ! Le bouquet de fleurs ! La révérence ! J'attends !

LE PREMIER BOURGEOIS. — Messire Léo, nous entrons chez vous tout nus, moralement nus, comme Lady Godiva est entrée dans notre ville. C'est, je crois, traduire d'une façon un peu littéraire notre émotion, mais nous n'avons préparé aucun discours de remerciements, et... sachant que le geste de notre suzeraine signifie la remise de l'impôt à un an, nous ne... Il n'y a pas de mots pour exprimer cela.

LÉOFRIC. — On ne le dirait guère... voilà quatre minutes que vous jacassez. Or çà, Messieurs, remerciez, puis inclinez-vous devant cette centauresse et montrez-moi vos talons.

LE DEUXIÈME BOURGEOIS. — C'est que Lady Godiva ne semble aucunement goûter nos compliments.

GODIVA. — J'ai fait mon devoir, les compliments sont superflus. Ils ne font que me rappeler de trop pénibles moments.

LE PREMIER BOURGEOIS, *pénétré.* — Certes. (*Il regarde le deuxième bourgeois.*)

LE DEUXIÈME BOURGEOIS. — Nous sommes navrés de vous avoir en quelque sorte imposé ce chemin du calvaire.

LE PREMIER BOURGEOIS. — Avec Coventry comme Golgotha.

LE DEUXIÈME BOURGEOIS. — Nous sommes navrés. Navrés, navrés, navrés.

GODIVA. — Vous espériez que je nagerais dans la joie ?

LE PREMIER ET LE DEUXIÈME BOURGEOIS, *pouffent.* — *Nous sommes certains,* Madame, que vous nagiez dans la joie, sans quoi nous serions bourrelés de remords.

GODIVA. — Comment, comment, comment ?

LE PREMIER BOURGEOIS, *complice.* — Nous nous comprenons, Madame.

GODIVA. — Quoi ?

LE PREMIER BOURGEOIS. — Pourquoi feindre la tristesse ? Monsieur, n'êtes-vous pas heureux de savoir que Lady Godiva a traversé Coventry dans un état de gaieté folle ? Non, la vérité, c'est que le sacrifice fut joyeux...

GODIVA. — Pas du tout ! Ce fut horrible !

LÉOFRIC, *aux bourgeois.* — Joyeux, hein ?

LE DEUXIÈME BOURGEOIS, *affirmatif, sur un ton aigu.* — Ho !

LÉOFRIC, *dont le pied et les doigts s'agitent.* — Comment le savez-vous ? Le Saint-Esprit vous l'a suggéré, sans doute ?

LE PREMIER BOURGEOIS. — Bah ! nous avons entendu.

LÉOFRIC. — Entendu ?

LE DEUXIÈME BOURGEOIS. — Tout, tout.

LÉOFRIC. — Tout, vraiment ?

LE DEUXIÈME BOURGEOIS. — Tout.

LÉOFRIC. — Tout *quoi ?*

LE PREMIER BOURGEOIS. — Mais... les petits cris..., l'imitation du veilleur de nuit..., les coups tapés aux portes... Le galop du cheval..., nous avons trouvé les écorces du petit melon tout le long des ruelles...

LÉOFRIC. — Quel petit melon ? Quel veilleur de nuit ? (*A Godiva.*) Que dit-il ? Est-ce que tout cela est sensé ?

GODIVA. — Je ne comprends goutte...

LE DEUXIÈME BOURGEOIS. — Oh ! Madame... Allons-nous passer pour des menteurs ? Cette démonstration de saine gaieté est tout à votre honneur.

GODIVA. — Jamais je ne me serais permis de... Léo, me voyez-vous en train de manger un melon ou imiter le veilleur de nuit ?... Messieurs les bourgeois, c'est à croire que bientôt nous garderons bras-dessus, bras-dessous, vos troupeaux de chèvres ? Parce que je me suis abaissée jusqu'à vous, peut-être vous croyez-vous haussés jusqu'à moi ?

LE PREMIER BOURGEOIS. — Madame, il ne s'agit pas de...

LE DEUXIÈME BOURGEOIS. — Jamais nous ne...

GODIVA. — Ce chemin fut un supplice et j'étais muette de terreur.

LE TROISIÈME BOURGEOIS. — Bien.

GODIVA. — Que dites-vous ?

LE TROISIÈME BOURGEOIS. — Je dis « bien ».

GODIVA. — Et pourquoi dites-vous « bien » ?

LE TROISIÈME BOURGEOIS. — Parce que c'est bien ainsi que se sont passées les choses.

GODIVA. — Vous avez donc changé d'avis ?

LE TROISIÈME BOURGEOIS. — Je n'ai pas changé d'avis ; je n'ai rien dit jusqu'à présent... (*Il regarde son soulier.*)

LE PREMIER BOURGEOIS. — Enfin, camarade, vous avez bien entendu comme nous.

LE TROISIÈME BOURGEOIS. — J'ai entendu strictement les sabots d'un cheval sur les dalles de la place.
(*Lady Godiva le regarde intensément.*)

LÉOFRIC. — J'aimerais savoir qui de vous quatre raconte des histoires.

LE TROISIÈME BOURGEOIS. — Et quelle importance cela peut-il avoir ? A quoi riment ces chicanes ? Que ces deux pies borgnes aient entendu imiter le veilleur de nuit ou que je n'aie rien entendu de semblable, ce qui compte, n'est-ce pas que Lady Godiva ait tenu sa parole ? Nous devrions nous prosterner de respect. Les impôts sont reportés à l'an prochain, voilà le résultat. Tout le reste est...

GODIVA. — ... littérature !

LE TROISIÈME BOURGEOIS. — Même pas, Madame !... Même pas. Vous n'auriez pas dû, je vous l'avais dit !... La bourgeoisie a tendance à tripatouiller les plus belles choses, à les ravaler ! Le premier geste qu'a fait William Cunnigam, notre propre chef de la police, quand le comte Godwin a rapporté la statue de la Vénus Anadyomène de Dublin, ç'a été de mettre sa main moite et large comme un battoir sur les... sur le... sur ce marbre sacré !... Le bourgeois profane tout ! Madame, je sais, moi, que votre passage fut silencieux, mystérieux, magnifique...! Et même s'il avait été tumultueux, agressif, même si vous aviez chanté des chansons de corps de garde...!

GODIVA. — Là, vous allez trop loin.

LE TROISIÈME BOURGEOIS. — Je vais toujours trop loin. Adieu, Madame et merci.

LE PREMIER ET LE DEUXIÈME BOURGEOIS, *avec réticence.* — Merci Madame, merci, Adieu, Madame.

LE PREMIER BOURGEOIS. — Nous regrettons que (*Montrant le troisième bourgeois.*) Monsieur ne soit pas de no-

tre opinion. Nous avions bien imaginé...

LE DEUXIÈME BOURGEOIS. — Il faut donc croire que ce n'était pas vous. (*Terrorisé par sa propre phrase.*) Je veux dire que...

LE TROISIÈME BOURGEOIS, *poussant les deux autres dehors.* — Au revoir. (*En sortant.*) Merci. Mille fois merci.

LÉOFRIC, *tonnant.* — Ramenez-moi ces andouilles ! Vous, là ! Oui, vous ! N'avez-vous pas insinué que Lady Godiva se serait déchargée de la corvée sur quelqu'un d'autre ?

LE PREMIER BOURGEOIS. — Non, certes non !

LÉOFRIC. — Ah si !

LE DEUXIÈME BOURGEOIS. — Non. Nous croyons mordicus que Lady Godiva, elle-même, en personne, a effectué le tour de la ville, dans les... dans les conditions prescrites, mais...

GODIVA. — Achevez.

LE PREMIER BOURGEOIS. — C'est délicat.

GODIVA. — On dit toujours cela quand on va dire une muflerie. Achevez.

LE PREMIER BOURGEOIS. — Hé bien...

GODIVA. — Elle est en route.

LÉOFRIC. — Qui ?

GODIVA. — La muflerie. Hé bien ?

LE PREMIER BOURGEOIS. — Hé bien, après tout, le comportement de la dame qui est passée n'était pas celui d'une Lady.

GODIVA, *avec éclat.* — Gwendolyne ! Déshabillez-moi !

LÉOFRIC. — Quoi ?!

GODIVA. — Je redescends !

LÉOFRIC. — Où ?

GODIVA. — A Coventry !

LÉOFRIC. — Godiva !

LE TROISIÈME BOURGEOIS. — Madame !

GODIVA. — Je redescends ! Et cette fois-ci, je vous ordonne — et même si j'avais trente maris je passerais outre — je vous ordonne d'ouvrir toutes fenêtres, portes, portails, œils-de-bœuf, soupiraux sur la rue, d'appeler population mâle et femelle à la rescousse, et d'assister à ma venue ! Aucune preuve ? En voici une ! (*Elle commence à se dévêtir.*)

LÉOFRIC. — Je vais vous enfermer !

(*Comme il court vers elle, Godiva esquive lestement les mains de Léofric et continue à se dévêtir. En réalité, elle reste toujours très vêtue, car ses essais ne concernent que quelques agrafes malaisées à traiter.*)

GODIVA. — Non, non, ils veulent une preuve, ils l'auront ! Le voilà bien, le réalisme britannique ! Cette nation périra par excès de réalisme. (*Interjection de rage devant les agrafes qui résistent.*) Haa !...

LE TROISIÈME BOURGEOIS. — Madame, par pitié, arrêtez !

GODIVA. — Et pourquoi donc ? Ma vue vous répugne ?

LE TROISIÈME BOURGEOIS. — Madame, personne, personne à Coventry ne mérite qu'une aussi belle dame que vous se dévoue ainsi ! Je sais, moi, que vous êtes venue dans nos murs et j'empêcherai que des yeux sacrilèges ne...

GODIVA. — Comment le savez-vous si vous n'avez rien entendu ?

LE TROISIÈME BOURGEOIS. — Je vous ai vue.

(*L'action se fige. Godiva est blanche d'émotion. Les deux bourgeois, bouche bée, attendent. Un grand temps.*)

LÉOFRIC, *lentement.* — Ceci me regarde.

GODIVA. — Léo, Léo..., qu'allez-vous faire ?

LÉOFRIC. — Je l'ignore. Mais la terre en tremblera jusqu'à Copenhague !!

LE TROISIÈME BOURGEOIS. — Je tiens à préciser...

LÉOFRIC. — Zéro !

LE TROISIÈME BOURGEOIS. — Plaît-il ?

LÉOFRIC. — Zéro ! Tu ne tiens à rien ! Tu n'es rien ! Voilà l'homme qui défendait ta vertu, Godiva ! Il t'a regardée..., il a osé derrière son carreau risquer un œil injecté du sang du désir !

LE TROISIÈME BOURGEOIS. — Ah non !

LÉOFRIC. — Non ?

LE TROISIÈME BOURGEOIS. — Non. Je tiens à préciser...

LÉOFRIC. — Zéro !

GODIVA. — S'il tient à préciser, Léo...

LÉOFRIC. — Zé...! Qu'il précise tout ce qu'il veut, je le couperai en tranches ensuite. On dispersera le corps de ce luxurieux aux quatre points de la ville... Ses os seront jetés aux chiens et aux chats sur le parvis de l'église. Maintenant, beau jeune homme, précise.

LE TROISIÈME BOURGEOIS. — En tout bien tout honneur, Monsieur, je n'ai rien à me reprocher. J'ai regardé parce que je voulais voir si personne ne regardait.

LÉOFRIC. — Bien. Admettons maintenant, en tout bien tout honneur, que *tous* les habitants aient regardé parce qu'ils voulaient voir si personne ne regardait.

LE TROISIÈME BOURGEOIS. — J'avoue que ma position...

LÉOFRIC. — Tu n'as plus de position. Tu as trahi. Recommande à Dieu ta misérable, ignoble, sale petite âme ! A vous revoir, Messieurs ! (*Aux gardes extérieurs.*) Gardez cette salle ! Venez, Godiva ! Dans une heure, votre honneur sera vengé, car cet homme sera pendu.

LE TROISIÈME BOURGEOIS, *dans un très joli mouvement comique, hélas.* — Avec joie !...

(*Godiva, comme à regret, suit Léofric à droite. Elle tourne deux fois son regard vers le troisième bourgeois.*)

acte 3

Même décor. Une heure plus tard.

LE TROISIÈME BOURGEOIS, *seul.* — Je vais mourir. C'est ici que s'impose un monologue, profond autant que possible, et empli de pensées subtiles.

LE CHAPELAIN, *entrant.* — Jeune homme, vous allez mourir. Bien. « Bien », enfin, je veux dire, « c'est regrettable ». C'est une façon de parler. Or, tout condamné à mort a le droit d'exprimer une dernière volonté.

LE TROISIÈME BOURGEOIS. — N'importe laquelle ?

LE CHAPELAIN. — N'importe laquelle.

LE TROISIÈME BOURGEOIS. — Même la plus... incongrue ?

LE CHAPELAIN. — Même la plus incongrue, à condition que cela n'excède pas quelques heures. On vous refusera, par exemple, d'apprendre le grec ou d'élever des moutons, mais on vous accordera un bon steak saignant.

LE TROISIÈME BOURGEOIS. — Même la plus incongrue, pourvu que cela dure peu.

LE CHAPELAIN. — Voilà.

LE TROISIÈME BOURGEOIS. — Vous feriez-vous le messager de cette dernière volonté ?

LE CHAPELAIN. — Ayant moi-même un service à vous demander, je me ferai un devoir d'accéder à votre dernier désir.

LE TROISIÈME BOURGEOIS. — Quel qu'il soit ?

LE CHAPELAIN. — Quel qu'il soit.

LE TROISIÈME BOURGEOIS. — Même incongru ?

LE CHAPELAIN. — Même incongru.

LE TROISIÈME BOURGEOIS. — Je vous préviens, c'est *très* incongru.

LE CHAPELAIN. — J'ai écouté les confessions les plus atroces, les plus égrillardes, les plus insensées, mon fils.

LE TROISIÈME BOURGEOIS. — Cela dépasse l'égrillard, c'est *très*, TRES incongru.

LE CHAPELAIN. — Ah ?

LE TROISIÈME BOURGEOIS. — Eh !

LE CHAPELAIN. — Vous m'inquiétez.

LE TROISIÈME BOURGEOIS. — Vous subodorez ce dont il s'agit ?

LE CHAPELAIN. — Je ne subodore rien. Je m'inquiète.

LE TROISIÈME BOURGEOIS. — Vous allez rougir jusqu'aux métatarses, jusqu'à la tonsure.

LE CHAPELAIN. — J'ai fait la guerre. Allons droit au but, mon enfant. Quel qu'il soit, votre vœu est sacré.

LE TROISIÈME BOURGEOIS. — Hé bien... je voudrais, une dernière fois, toute dernière...

LE CHAPELAIN. — Oui...

LE TROISIÈME BOURGEOIS. — Oh ! peu de temps ! l'espace d'un éclair...

LE CHAPELAIN. — Oui...

LE TROISIÈME BOURGEOIS. — Voir...

LE CHAPELAIN. — Votre mère ?

LE TROISIÈME BOURGEOIS, *secouant la tête négativement, puis, les yeux fermés.* — Lady Godiva.

LE CHAPELAIN. — Quel empêchement ?

LE TROISIÈME BOURGEOIS, *les yeux toujours fermés.* Lady Godiva, toute nue !

LE CHAPELAIN, *foudroyé pendant quelques secondes, calme.* — Seigneur, de là-haut, tu vois l'Angleterre !!! Tu as bien un œil sur l'Angleterre ?! Tu vois où va ce pays ! Tu vois le vent de folie lubrique qui souffle sur ce pays ! et dans toutes les classes sociales ! Misérable ! Et moi qui me disais : « Cet homme qui a un pied dans la tombe va me servir de guide auprès de Lady Godiva... C'est lui qui, déjà touché par le doigt de la mort, la ramènera à des vues plus saines ! » Et il pense à... Et il pense à... Je vais prier ! Je vais prier ! Sic transit gloria mundi ! Bis repetita placet ! (*Il sort, égaré.*)

LE TROISIÈME BOURGEOIS. — Je ne verrai plus Lady Godiva. Je vais mourir. C'est ici, disais-je, que s'impose un monologue profond autant que possible, et empli de pensées subtiles.

LE CHAPELAIN, *revenant.* — Vous la reverrez. Habillée, certes. Mais vous la reverrez. Seulement, par pitié, que votre dernière volonté soit une volonté sainte. Dites-lui de ne plus considérer Dieu comme un jeune homme et de m'accorder la seizième cloche avec un esprit pacifié.

LE TROISIÈME BOURGEOIS. — Je n'aime pas les cloches. (*Le chapelain s'en va, courbé sous le poids du désespoir.*)

LE TROISIÈME BOURGEOIS, *seul.* — Je vais mourir. Je disais donc : C'est ici que s'impose un monologue, profond, autant que possible, et empli de pensées subtiles.

GWENDOLYNE. — Minute, jeune homme. Je viens vous

LE TROISIÈME BOURGEOIS. — Merci.

GWENDOLYNE. — Vous me remercierez plus tard.

LE TROISIÈME BOURGEOIS. — Non, je veux dire : « Merci. N'en faites rien. Je veux mourir. »

GWENDOLYNE. — Et pourquoi, s'il vous plaît ?

LE TROISIÈME BOURGEOIS. — Parce que, Madame. Parce que je préfère être pendu à trente ans avec le souvenir de Lady Godiva, que crever dans mon lit à septante et quelques avec la dernière image de mes héritiers autour de mon lit. Comprenez-moi. J'ai une occasion irremplaçable d'éviter les horreurs du vieillissement, *de choisir le moment de ma mort,* le jour même où, tout seul dans une ville aveugle, j'ai vu la plus belle dame de la région comme nul ne l'a jamais vue, sauf son époux.

GWENDOLYNE. — Même pas.

LE TROISIÈME BOURGEOIS. — Même pas. Je ne me croyais pas si heureux. Vous me comprenez, à présent ?

GWENDOLYNE. — Admirablement, Monsieur. Mais voyez les choses sous un autre angle. Coventry est en train de parler de votre histoire, qui pourrait être une merveilleuse histoire sans votre obscénité.

LE TROISIÈME BOURGEOIS. — Je pro...

GWENDOLYNE, *couvrant la voix du troisième bourgeois.* — Or moi je ne veux pas que cette histoire soit ridicule. Je veux qu'elle soit très belle, et c'est pourquoi je viens vous sauver. Votre carcasse ne m'intéresse pas. Ce qui m'intéresse, c'est l'opinion publique ; l'opinion publique, ça se forge de toutes pièces. Et je vous dis : Primo vous ne mourrez pas. Secundo Lady Godiva et vous, serez des personnages légendaires avant ce soir ou j'y perds ma langue.

LE TROISIÈME BOURGEOIS. — Madame, je vous répète que je veux mourir. C'est un peu violent. J'ai tout de même le droit de disposer de mon corps.

GWENDOLYNE. — Non, vous l'avez hypothéqué, votre corps.

LE TROISIÈME BOURGEOIS. — Je l'ai...?

GWENDOLYNE. — ... Hypothéqué !

LE TROISIÈME BOURGEOIS. — Mon corps ?

GWENDOLYNE. — Oui, Monsieur. En regardant à travers votre fenêtre vous avez disposé d'un capital qui ne vous appartenait pas, en l'occurrence le corps de Lady Godiva. Cela s'appelle faire un emprunt sans donner de garantie. De plus, vous l'avez clamé sur tous les toits. Il fallait se taire et vous gardiez votre liberté.

LE TROISIÈME BOURGEOIS. — Je n'ai pas pu me taire. Mon sang n'a fait qu'un tour quand elle a proposé de se montrer à nouveau à la populace. Je voulais...

GWENDOLYNE. — L'exclusivité.

LE TROISIÈME BOURGEOIS. — Voilà.

GWENDOLYNE. — Le monopole.

LE TROISIÈME BOURGEOIS. — Le mot est un peu fort.

GWENDOLYNE. — Le mot est un peu fort, mais la pensée y est tout de même, non ? Hypocrite ! Anglais ! C'est écœurant.

LE TROISIÈME BOURGEOIS. — Je vous défends de me trouver écœurant. Vous avez parlé d'obscénité tout à l'heure. C'est une accusation gratuite. Ce qui m'a poussé vers ma fenêtre est un mouvement très pur.

GWENDOLYNE. — Quelles que soient vos raisons...

LE TROISIÈME BOURGEOIS. — Je n'ai aucune raison. J'admire Lady Godiva de façon très platonique, je le jure sur la tête de ma pauvre mère.

GWENDOLYNE. — Laissez la tête de votre pauvre mère en paix. Pensez donc à votre tête à vous, et songez à la sauver.

LE TROISIÈME BOURGEOIS. — Non. J'en fais ce que je veux, de ma tête.

GWENDOLYNE. — Pas quand l'honneur d'une dame est en jeu.

LE TROISIÈME BOURGEOIS. — L'honneur de Lady Godiva sera sauf par ma mort. Je suis coupable ? Je serai puni. Que voulez-vous de plus, puisque l'ordre sera rétabli... ?

GWENDOLYNE. — Je ne veux pas l'ordre, je veux un grand désordre, ardent, épique. Je veux la poésie.

LE TROISIÈME BOURGEOIS. — Et moi je veux la corde autour du cou.

GWENDOLYNE. — Niais que vous êtes ! N'aimeriez-vous pas continuer à voir Lady Godiva ?

LE TROISIÈME BOURGEOIS. — Toute nue ?

GWENDOLYNE. — Et il dit qu'il est pur !!

LE TROISIÈME BOURGEOIS, *très fort.* — Oui, je suis pur !

GWENDOLYNE. — Bon. Peu importe. Consentiriez-vous à vivre si vous saviez rencontrer Lady Godiva tous les jours ?

LE TROISIÈME BOURGEOIS. — Madame, je ne suis pas assez bête pour imaginer ce genre de miracles. Et pourquoi rencontrerais-je Lady Godiva ? Elle doit être malade de honte à cause de moi. Ne vous obstinez pas à me tenter. Mon honneur et ma dignité...

GWENDOLYNE. — N'employez pas des mots dont vous ignorez le sens. Ah ! vous êtes têtu ? Je le suis plus que vous.

LE TROISIÈME BOURGEOIS. — C'est malheureux tout de même de ne pouv...

GWENDOLYNE. — Laissez-moi donc agir, et je vous garantis une vieillesse magnifique. Vos héritiers vous gaveront de pâtisseries car vous vivant, toutes les portes leur seront ouvertes. Vous serez vénéré par toute l'Angleterre jusqu'à la septième génération et au-delà..

LE TROISIÈME BOURGEOIS. — Madame, vous êtes bien intentionnée, mais personne ni rien ne me sauvera du collier de chanvre. Le comte l'a décidé.

GWENDOLYNE. — Il y a quelque chose de plus fort que le comte, c'est l'amour de la populace pour les gestes audacieux. Le comte ne pourra rien contre le déferlement de sympathie que votre sort excite en ce moment sur tous les points de la Grande-Bretagne. De Coventry mille pigeons voyageurs colportent la légende vivante de Godiva et de Peeping Tom jusqu'aux confins de l'île. Je suis en train de transformer votre délit en exploit héroïque. On ne pend pas les gloires nationales ; on les pensionne.

LE TROISIÈME BOURGEOIS. — Moi ? Pensionné pour avoir...

GWENDOLYNE. — Pensionné, statufié, chanté par les poètes. Vous pariez ?

LE TROISIÈME BOURGEOIS. — Si vous réussissez, je vous donne ma boutique.

GWENDOLYNE. — Tope. Elle est à moi.

GODIVA, *entrant, et sur un ton artificiel.* — Voilà donc le jeune homme qui consent à mourir !

GWENDOLYNE. — Oui, Godiva, ce jeune homme consent à mourir.

LE TROISIÈME BOURGEOIS, *à Gwendolyne.* — Eh...

GWENDOLYNE, *au troisième bourgeois.* — ... Je parlerai pour vous, mon ami. (*A Godiva :*) Une émotion bien compréhensible l'étreint, vous le comprenez sans peine. Vous voir ici, dans ce lieu, en cette minute...

GODIVA. — Si je suis ici en cette minute, c'est justement pour rendre hommage à ce monsieur avant qu'il meure, et pour dire que jamais mort ne fut plus utile. O monsieur, soyez tranquillisé ! Alors que vous vous balancerez à la potence, toute langue dehors, pauvre carcasse secouée par le vent dans la rougeur du crépuscule, il y aura ici une femme qui ne cessera de chanter vos louanges. Certes, je pourrais vous reprocher la curiosité malsaine qui vous fit jeter un œil concupiscent à votre fenêtre lors... (*Geste du troisième bourgeois.*) Mais laissons cela, vous avez raison. Votre faute est largement compensée par votre héroïsme. Je n'oublierai jamais cette scène : mon mari était là. Il vous annonce que vous serez pendu dans une heure. Vous répondez : « Avec joie ! » C'est admirable.

LE TROISIÈME BOURGEOIS. — Que fait-il, votre mari ?

GODIVA, *ton normal.* — Il choisit la corde. (*Ton théâtral.*) Je sais que n'importe qui à votre place au-

rait renaclé devant la mort. Vous, vous l'avez revendiquée, le sourire aux lèvres, comme un Romain. Laissez-moi vous donner l'accolade, afin que vos derniers instants soient emprunts de douceur...

GWENDOLYNE, *devant la tournure de la scène, et pendant que Lady Godiva embrasse le troisième bourgeois.* — Ouais...

GODIVA. — Et de plus il a les joues tendres. C'aurait pu être un vieillard, qui aurait sacrifié sa vie par lassitude, qui n'aurait eu aucun mérite. Non. Il est tout jeune. Il avait encore devant lui trente ans de soleil, de bons repas, d'aventures féminines. Il y renonce gaîment, n'est-ce pas ?

LE TROISIÈME BOURGEOIS, *funèbre.* — Oui...

GODIVA. — Merci, Monsieur, merci. En une époque où l'instinct bourgeois se cramponne à de sordides valeurs temporelles, vous, Monsieur, vous ressuscitez une chevalerie ! Dans mon pays, au Danemark, quand j'étais encore une toute petite Godiva aux longues tresses blondes, je me passionnais pour les jeunes princes qui combattaient les dragons. Je rêvais la nuit au roi Arthur. J'attendais Lancelot. Ce fut Léofric qui vint. Quelle chute, Monsieur ! Vous concevez ?

LE TROISIÈME BOURGEOIS. — Je conçois. Mais...

GODIVA. — Je me disais : Peut-être un jour rencontrerai-je un homme, un Beowulf, un Alfred, dont l'existence est médiocre et cachée, et qui tout d'un coup ose un acte d'éclat ! Et vous voilà, pour ma gloire ! Evidemment le physique n'y est pas.

LE TROISIÈME BOURGEOIS. — Non ?

GODIVA. — Non, sincèrement. Vous avez les épaules maigres, la poitrine concave ; les jambes ne sont pas belles. Mon chevalier eût été blond, d'ailleurs. Il vous manque un pied dix pouces en hauteur.

LE TROISIÈME BOURGEOIS. — Je suis navré...

GODIVA. — Cela ne fait rien. La mort va vous grandir...

LE TROISIÈME BOURGEOIS. — Mais alors... Vous ne m'en voulez donc pas ?

GODIVA. — De...?

LE TROISIÈME BOURGEOIS. — De... d'avoir... euh... regardé... euh...

GODIVA. — Ah ?... Non, pourquoi ?

GWENDOLYNE. — Godiva, si vous n'en voulez pas à ce jeune homme, pourquoi serait-il pendu ? Son délit est effacé, il n'y a plus d'offense, et sa mort ne signifie rien.

GODIVA. — Bien sûr, sa mort ne signifie rien. C'est Léo qui s'estime offensé. Pas moi. Moi je suis ravie...

LE TROISIÈME BOURGEOIS. — Ravie !?...

GODIVA. — Oui... tout à l'heure, quand il n'a pu se retenir de dire qu'il m'avait vue toute nue, il savait très bien qu'en se dénonçant il se condamnait. C'est très beau, tout cela ! Je ne vois pas pourquoi je n'en tirerais pas orgueil.

GWENDOLYNE. — Admettons. Il n'en reste pas moins que sa mort ne signifie rien.

GODIVA. — Hé bien, c'est pourquoi elle est admirable ! C'est pourquoi monsieur sort du commun ! Il meurt pour rien. Il est désintéressé. Il me fait cadeau de sa vie avec élégance et désinvolture. Il se paie un luxe que personne n'ose se payer. Quel panache ! « Je meurs pour Lady Godiva. Je sais que c'est inutile et je dis tout de même : allons-y avec joie ! »

GWENDOLYNE. — Etes-vous sûre qu'il pense cela ?

LE TROISIÈME BOURGEOIS. — Hé bien...

GODIVA. — Non, Monsieur... Ne dites mot. Je connais votre pudeur. Ces sortes de déclarations sont indicibles. Mais ne croyez surtout pas que vous allez mourir misérablement, sans apparat, tout seul : je serai là. Cela vous fait plaisir, au moins ?

LE TROISIÈME BOURGEOIS. — Beaucoup.

GODIVA. — J'ai longuement insisté auprès de Léo. Vous aurez la meilleure corde. Du chanvre d'Anjou, spécialement utilisé pour les pendus de marque. La potence qu'on est en train de dresser n'a jamais servi. Elle est en bois de chêne. Les ouvriers du château la passent au brou de noix pour que le ton soit plus chaud. Je vous donnerai une chemise de mon mari pour que vous soyez enterré dans une tenue décente. Il faut que la cérémonie ait une certaine allure, une certaine... esthétique. Je suis persuadée que vous y tenez aussi.

GWENDOLYNE. — Godiva...

GODIVA. — Non, non. Ce monsieur mérite tous mes soins. Je veux lui faire plaisir.

GWENDOLYNE. — Il y a peut-être une façon de lui faire encore plus plaisir.

GODIVA. — J'y consens.

GWENDOLYNE. — Ce serait d'empêcher qu'on ne le pende.

GODIVA, *ironique.* — Vous avez de l'humour, Gwendolyne. (*Au troisième bourgeois :*) C'est très drôle, n'est-ce pas ?

LE TROISIÈME BOURGEOIS, *dans un rictus.* — Très.

GODIVA. — Je m'étonne, Gwendolyne, de cette proposition. Vous voulez faire de moi une héroïne de légende, et vous semblez vouloir empêcher l'accomplissement du plus pur élan qui...

GWENDOLYNE. — Je ne renonce pas à faire de vous une héroïne de légende. Mais [lorsque vous êtes revenue de votre... promenade, souvenez-vous que vous m'avez dit : « Cela change tout ! Tout prend un autre sens ! »

GODIVA. — Oui, j'ai dit cela parce que j'avais vécu une heure insolite, prodigieuse, unique...

GWENDOLYNE. — Hé bien, ce jeune homme a également vécu une heure insolite, prodigieuse, unique... Il veut bien mourir avec joie, mais son désir de mourir n'est pas aussi simple qu'il y paraît. Lui aussi est assailli par une foule de sentiments nouveaux.] Avant de disposer d'une âme si légèrement, peut-être serait-il bon de songer que monsieur pourrait... vivre pour vous, au lieu de mourir... que s'il vivait, lui aussi pourrait être une gloire nationale...! Que s'il mourait, Coventry tout entier prendrait le deuil et vous considérerait, le comte et vous, comme deux criminels !...

GODIVA, *choquée.* — Gwendolyne ! (*Un temps. Au troisième bourgeois.*) Mais vous, Monsieur, que dites-vous ? Pourquoi me regardez-vous ainsi ? Vous n'allez pas passer votre vie à me contempler ?

LE TROISIÈME BOURGEOIS. — Je voudrais bien...

GWENDOLYNE, *sur un ton grave et artificiel.* — Godiva, le monde chrétien vous observe. Défendez ce jeune homme contre Léofric. Je me charge du reste.

GODIVA. — Le monde chrétien nous observe ?

GWENDOLYNE. — Le monde chrétien et les Irlandais... au moins. (*Elle sort.*)

GODIVA. — Les Irlandais ! On se sent moins seuls.

LE TROISIÈME BOURGEOIS, *sur le souffle.* — Oui...

GODIVA. — Je vous sauverai. (*Un temps.*) Dieu, que tout cela est sensuel... Ce qui s'annonce entre nous est terriblement sensuel, n'est-ce pas ?

LE TROISIÈME BOURGEOIS. — Je n'ai aucune expérience de la sensualité.

GODIVA. — Moi non plus... Jusqu'à présent, mon occu-

pation principale était de bâtir des monastères, des abbayes...

Le troisième bourgeois. — Je connais votre piété.

Godiva. — Je m'occupe aussi de bonnes œuvres.

Le troisième bourgeois. — Oui. Les petits lépreux du comté, les filles-mères de la vieille ville...

Godiva. — Haute.

Le troisième bourgeois. — Comment ?

Godiva. — De la Ville-Haute.

Le troisième bourgeois. — Et le pain des orphelins de l'Assomption.

Godiva. — Du vendredi saint. Je devais bientôt créer une chorale d'aveugles.

Le troisième bourgeois. — Je sais, Madame, je sais. Je vous suivais, de loin, dans toutes ces opérations.

Godiva. — Cela me désennuyait. Mais depuis ce matin, je suis sûre que, même sans m'occuper de bonnes œuvres, je ne m'ennuierai plus jamais. J'ai découvert que le monde était... oui, terriblement sensuel... Ce que j'ai fait n'est pas dans ma nature, et pourtant je l'ai fait : et j'y ai pris du plaisir, Monsieur. N'est-ce pas choquant ?

Le troisième bourgeois. — Ce que j'ai fait, Madame, n'est pas non plus dans ma nature. Et pourtant je l'ai fait. Comme vous, j'y ai pris du plaisir. Et je n'ai pas trouvé cela choquant. Et si je voulais mourir, Madame, c'est que moi aussi j'ai découvert le monde au moment où je vous ai vue, euh !...

Godiva, *suggérant.* — Nue...

Le troisième bourgeois. — Disons... sans défense, devant moi... Et que ne jamais vous revoir (*Godiva murmure : « nue. »*) ... m'apparaissait insupportable.

Godiva. — Vous ne voulez vraiment plus mourir.

Le troisième bourgeois. — Je crois que non.

Godiva. — Je comprends ! Si l'on m'avait dit, après ma chevauchée : « Tu n'auras jamais plus d'autre occasion d'être troublée aussi intensément » j'aurais aimé mourir. Mais puisque l'univers est aussi sensuel, je suis certaine qu'en dehors des abbayes à construire, il y a des...

Le troisième bourgeois, *convaincu, sur le souffle.* — Houi !...

Godiva. — Vous avez pensé la même chose ?

Le troisième bourgeois, *même jeu.* — Houi !... en dehors des occupations paroissiales, des affaires de la Cité, c'est énorme ce qui reste à découvrir...

Godiva. — Enorme. Nous avons des idées communes, Monsieur...?

Le troisième bourgeois. — ... Tom.

Godiva. — Monsieur Tom. Nous sommes frères.

Tom. — Oui. Mais mon beau-frère va me pendre.

Godiva. — Votre beau-frère...?

Tom. — Léo...

Godiva, *souriant.* — Ah ! oui... (*Affolée.*) Non, non, je m'y opposerai.

Gwendolyne, *entrant comme un boulet.* — Des pigeons voyageurs partent de Coventry ! La nouvelle se répand. L'Ecosse réagit en faveur de Tom !

Godiva. — Tant mieux. (*Gwendolyne sort.*) Il est bon que, nous rencontrant sur le même terrain sentimental, nous trouvions des appuis, vous pour survivre, moi pour vous défendre... Ainsi, vous êtes...?

Tom. — Condamné.

Godiva. — Non...

Tom. — Votre beau-frère...

Godiva. — Non.

Tom. — Célibataire.

Godiva. — Non, comme métier.

Tom. — Tailleur.

Godiva. — Tailleur.

Tom. — Tailleur célibataire.

Godiva. — Ce doit être une bien douce existence.

Tom. — Une existence bénie, Madame. Mais qui conduit à bien des perversités.

Godiva. — Comment ??

Tom. — Connaissez-vous un métier plus érotique, plus excitant et plus déprimant pour les sens, plus *sexuel*... que celui de tailleur ? Bien sûr, je reste de marbre quand je prends les mesures d'un gros bourgeois ou d'un grand escogriffe de moine ou d'une dame dont les... (*Il mime les formes excessives de la dame.*) Mais il y a les jeunes filles anglaises, [il y a cette délicieuse armée de petites collines rondes et vallées profondes, qui provoquent... l'instinct guerrier si je puis m'exprimer ainsi.] Certaines journées où j'ai dû faire l'essayage de deux ou trois demoiselles, [à force d'attouchements sur tant de terrains moelleux, élastiques, parfumés,] je suis épuisé, je tourne dans mon lit comme un écureuil, je rêve la nuit de ce que vous pensez...

Godiva. — Je ne pense à rien de précis, monsieur Tom ? C'est Gwendolyne qui m'habille et j'avoue que cela m'est indifférent.

Tom. — Encore une découverte à faire, Madame.

Godiva. — Laquelle ?

Tom. — Celle des mains d'un maître-tailleur.

Godiva. — Ah ? Parce que vos émotions sont partagées par les jeunes dames que vous habillez ?

Tom. — Je crois. J'en suis même sûr. Elles ne les expriment pas ; enfin, pas plus que moi ; en réalité, elles commettent chaque fois un petit adultère.

Godiva. — Mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu ! moi qui allais vous dire : « Voudrez-vous m'habiller un jour ? »

Tom. — Peut-être êtes-vous insensible à mes mains. Mais pour le savoir...

Godiva. — Essayons...

Tom. — Essayons... (*Il prend les mesures avec des mains expertes.*) Tour de cou : treize pouces ; tour de poitrine...

Godiva, *gémissant.* — Hmmm...

Tom. — Plaît-il ?

Godiva. — Rien... rien...

Tom. — Deux pieds cinq pouces... Tour de taille... mais à quoi bon, Madame, je vais mourir...

Godiva. — Moi aussi !

Gwendolyne, *surgissant.* — Ne mourez pas ! Votre légende se forme ! La Cornouailles est avec nous ! (*Elle disparaît.*)

Godiva, *qui n'a pas eu conscience de la présence de Gwendolyne.* — Cessons, cessons ce jeu... Heu... continuez à vous raconter... Qu'avez-vous éprouvé, voyons ? en me voyant ? Un choc ?

Tom, *très approbatif.* — Ho !...

Godiva. — Sensuel ?

Tom. — Non. Pur. Très pur... D'abord. Le choc du chien regardant l'évêque. Du ver luisant admirant la bougie.

Godiva. — Moi aussi, j'étais très pure d'abord, en entrant dans la ville.

(*Le rythme du dialogue s'accélère. Aucune pause entre les répliques.*)

Tom. — Puis, je me suis senti tout d'un coup ivre

d'un rêve héroïque et brutal. J'ai eu conscience d'une liberté totale.

GODIVA. — Moi aussi. J'ai mangé un melon.

TOM. — Et moi j'ai regardé vos têtons.

GODIVA. — Monsieur Tom, je crois que vous allez trop loin.

TOM. — Je vais toujours trop loin, je le disais tout à l'heure au comte Léo...

GODIVA. — N'invoquez pas le comte Léo. Je doute que cette conversation lui plaise. Nous ne sommes plus du tout en pleine pureté.

TOM. — La pureté est au fond de nous-mêmes. C'est le monde qui est sensuel et nous impose ses lois.

GODIVA. — Oui, nous sommes purs et sensuels. C'est exaltant, cette dualité.

TOM. — C'est atroce ! Je voulais en même temps vous briser dans une étreinte fulgurante, et fuir vers la Scandinavie pour combattre sous vos couleurs.

GODIVA. — C'est en effet inconciliable.

TOM. — N'est-ce pas ?

GODIVA. — Il n'y a plus rien à faire en Scandinavie.

TOM. — Reste l'étreinte fulgurante.

GODIVA. — Pendant que vous imaginiez cela, que faisais-je (1) ?

TOM. — Vous faisiez une moustache de vos cheveux.

GODIVA, *mimique rapide.* — Comme cela ?

TOM. — Oui.

GODIVA, *un peu perdue.* — Mon Dieu, mon Dieu, que les propos que nous tenons manquent de grandeur ! Nous ne sommes pas du tout à la hauteur du débat qu'il faut engager avec Léo. Je ne me sens plus très lucide... Le fait que vous me considériez comme une femme...

TOM. — Voyons, Madame... Telle que vous étiez, je pouvais difficilement vous prendre pour un sergent de la milice municipale...

GODIVA. — Je veux dire : comme une femme *accessible...*

TOM. — Vous étiez pire qu'accessible.

GODIVA. — Comment ? Il n'y a rien de pire pour une grande dame que d'être accessible.

TOM. — Lady Godiva, dans ce costume, ou plutôt dans ce manque absolu de costume, vous m'apparteniez. Au milieu de la cité frappée d'immobilité, vous étiez la seule femme et j'étais le seul homme.

GODIVA. — Vous êtes une brute.

TOM, *éclatant.* — Je suis un mâle. Nommez-moi un dragon dans les environs, je suis dans un tel état de surexcitation que je vous le patafiole en deux coups de rapière. Je vous rapporte sa langue et je vous fais un collier de sa queue. Je me sens capable de tout. Je revendique l'étreinte brutale dont je parlais.

GODIVA. — Quoi ?!... Quand ?

TOM. — Tout de suite.

GODIVA. — Dans les romans de chevalerie, le héros met des semaines avant de revendiquer.

TOM. — Excusez-moi, mais j'ai un quart d'heure avant d'être sauvé ou pendu. Et vous ne me défendrez, et *je ne me défendrai* contre la mort que si notre aventure est un commencement, non une fin..., que si j'ai un espoir certain de...

(*Entre Gwendolyne.*)

Où en sont les nouvelles ?

(1) Toutes ces répliques, à un rythme précipité, crescendo.

GWENDOLYNE. — La moitié du pays est conquise. Neutralisez Léo, Godiva, vous le pouvez. (*Elle disparaît.*)

GODIVA. — On fait de nous des êtres exceptionnels... Croyez-vous que nous sommes deux êtres exceptionnels ?

TOM. — Absolument. Nous avons franchi les limites de la morale bourgeoise.

GODIVA. — Mais Monsieur Tom, si je ne peux me raccrocher à la morale bourgeoise pour vivre, que puis-je faire ?

TOM. — Vous en créer une.

GODIVA. — Une...?

TOM. — Une morale. La morale des êtres d'exception.

GODIVA. — Qu'est-ce qu'elle permet ?

TOM. — Toutes les exceptions. Toutes les infractions à la morale ordinaire !

GODIVA. — Mais c'est immoral.

TOM. — Ce qui est immoral, c'est de vouloir justifier un acte immoral avec la morale ordinaire. Imposez votre conviction, et votre victoire paraîtra morale. Et nous vivrons, Madame. Et nous pourrons nous rencontrer, parler de nos âmes, nous exalter hors de cette communauté aux rêves matérialistes et sordides. Je souffre de n'être que tailleur avec le cœur démesuré que j'écoute battre en moi !... (*Ils se tendent les mains.*)

GODIVA, *murmure.* — Tom... (*Très fortement, scandant ses phrases.*) Je sens que je vais brûler comme une pomme de pin ! Qu'avez-vous fait de Lady Godiva ?

TOM. — Une femme.

GODIVA. — Que Léo n'entre pas en ce moment. Je suis incapable de parler. Je tremble des pieds aux cheveux... (*Crescendo.*) Je suis troublée, je suis émue, je suis énervée...

(*Et Léo entre, bien entendu.*)

Ciel !

(*Léo tient une corde à la main.*)

LÉOFRIC, *à Godiva.* — Comment, vous poussez la délicatesse jusqu'à faire vos adieux à notre gentilhomme ? Votre charité chrétienne vous perdra, Godiva. Le roi Knut disait : « Il est bon d'être seul face à la mort. C'est ainsi qu'on apprend à vivre. »

GODIVA, *électrique.* — Léo, j'en suis encore à attendre une phrase du roi Knut qui ressemble à un propos sensé. Je tiens le roi Knut pour un prodigieux imbécile..., surtout à la minute présente, car si vous faites appel à lui pour dénouer ce drame, nous serons encore là au chant du coq.

LÉOFRIC. — Qu'est-ce qui vous tourmente, ma mie ? Où est le drame ? Si vous y tenez, baisez ce garçon sur la bouche afin qu'il sache ce qu'il perd, et hâtons-nous, la potence est levée.

(*Etrange baiser... préhensif entre Tom et Lady Godiva, dont les mains se cherchent, se frôlent nerveusement.*)

Ne poussez pas la cruauté trop loin. Voilà, Messire. Et maintenant, dehors ! Cela vous apprendra à vouloir vous rincer l'œil !

TOM, *bouleversé par le baiser, tonitruant.* — Soyez correct !!!

LÉOFRIC. — J'ai mal entendu.

TOM, *hurlant.* — Je suis pur comme l'agneau et je vous dis : soyez correct !!

LÉOFRIC. — Foutre ! C'est A MOI qu'il recommande d'être correct !?! Tout nu au bout de la corde ! Les fesses aux corbeaux ! Godiva, cessez de contempler cette limace ! Qu'est-ce qui se passe ?

GODIVA, *d'une voix calme, douce, musicale.* — Léo, tout est changé.

LÉOFRIC. — Ma mie, j'ai les oreilles chaudes. Qu'est-ce qui est changé ? Par Dieu, si vous voulez jouer la comédie en ce moment, vous vous trompez d'heure et de lieu.

GODIVA, *de la même voix musicale.* — Léo, ce garçon est innocent.

LÉOFRIC. — Innocent ?

GODIVA. — Innocent.

LÉOFRIC. — Il n'a pas forfait à sa parole en vous regardant toute nue ?

GODIVA. — Si.

LÉOFRIC. — Alors ?

GODIVA. — Léo, c'est justement pourquoi il mérite toute notre considération.

LÉOFRIC. — Vous, vous êtes une intellectuelle et vous allez m'empapilloter comme un caramel si je vous écoute. Au large !

GODIVA. — Un mot.

LÉOFRIC. — Cette affaire est terminée.

GODIVA. — Léo, il s'agit de moi.

LÉOFRIC. — Il s'agit d'un satyre. Personne à Coventry ne s'y est trompé : toute la population lui a collé un surnom sur le front : Peeping Tom !

GODIVA. — Je ne saisis pas l'argot.

LÉOFRIC. — Tom le clin d'œil, Tom le regardeur, Tom le voyeur ! Il faut effacer de la face du globe les obsédés de ce genre, sans quoi l'Angleterre deviendra un pays de cagots !

TOM. — Je suis parfaitement sain, Léo.

LÉOFRIC. — Moi aussi, Tom, je suis parfaitement sain. Nous sommes tous parfaitement sains. Vous allez donc crever en parfaite santé. (*Eclatant d'un rire démesuré.*) Ce sera une mort très saine !!! ah ! ah ! ah !

GODIVA, *calmement entre deux éclats.* — Léo...

(*Mais Léofric continue à rire.*)

Léo...

LÉOFRIC, *s'essuyant les yeux et se calmant.* — Ah ! je serai mort de rire avant qu'il meure de pendaison.

GODIVA. — Léo, si nous discutions calmement.

LÉOFRIC, *se mouchant.* — Hein ? Oui. (*Riant.*) Oui, pourquoi pas ? A une heure près le diable attendra la belle âme de Monsieur... Je me sens d'excellente humeur. Peeping Tom, tâtez la corde. C'est Lady Godiva elle-même qui a recommandé le chanvre d'Anjou.

GODIVA. — Léo...

LÉOFRIC. — Oui. Donc, ce garçon est innocent, il mérite considération, il est sain comme une vache laitière de Folkestone et c'est vous, Milady, qui prenez sans rire la défense du bonhomme. Allez-y. J'ouvre mes oreilles aux dimensions d'une porte cochère. On n'a pas si souvent l'occasion de s'amuser. (*Il s'assied et joue avec la corde.*)

GODIVA. — Savez-vous ce qui vous manque, Léo ?

LÉOFRIC. — Non, mais je vais le savoir.

GODIVA. — Il vous manque le sens des nuances : pour vous, la vie consiste à manger, dormir, faire la guerre, lever les impôts, donner de la gueule un bon coup — pardonnez l'expression, elle n'est pas de moi — et c'est tout. Vous vous êtes théoriquement mis en selle sur ce cheval depuis l'âge de raison et vous n'en descendez plus. Entre un animal et vous, quelle différence y a-t-il ? Aucune.

LÉOFRIC, *entre ses dents, l'œil au plafond.* — Ben voyons !

GODIVA. — J'allais dire : « Il ne vous manque plus que la parole. » Excusez-moi, je veux dire : « *Vous avez* la parole et l'animal ne l'a pas. » Mais malgré ce don de la parole, vous n'évoluez pas plus qu'un animal, vous ne faites aucun effort pour considérer l'univers dans sa complexité, vous ne fluctuez pas. Moi j'ai fluctué deux ou trois fois depuis ce matin. En un mot vous n'avez pas le sens des nuances. Vous avez l'intelligence butée d'un bœuf de trois ans. Je ne vous vexe pas ?

LÉOFRIC. — Je suis comblé, au contraire.

GODIVA. — N'ai-je pas raison ?

LÉOFRIC. — Lady Godiva, au sujet des nuances, mon ami le roi Knut... (*Un temps. Aucune réaction.*) Vous ne refusez pas d'entendre ce que disait le roi Knut ?

GODIVA. — Non. Rien de tel qu'une sottise massive pour étayer un raisonnement.

LÉOFRIC. — Le roi Knut disait que les nuances, c'est la perte des nations. Il disait : « Retournez le problème sous toutes ses faces, deux et deux feront toujours quatre, car il y a une vérité absolue. »

GODIVA. — C'est faux Léo. Car s'il y a une vérité, il y a une contre-vérité. Et le roi Knut a perdu une fois de plus l'occasion de se taire.

(*Léofric veut parler, mais il y renonce.*)

Si l'univers était aussi simple et aussi mathématique, ma descente à Coventry ce matin n'aurait été qu'un acte parmi d'autres actes. Elle n'aurait rien bouleversé de ma vie. En revenant, je n'avais plus qu'à redevenir une dame pieuse et douce comme je l'étais. Vous saisissez ?

LÉOFRIC. — Je sue sang et eau pour voir comment, à travers la contre-vérité et la mathématique, vous en arriverez à l'innocence de Peeping Tom.

LE TROISIÈME BOURGEOIS. — Ne vous inquiétez pas.

LÉOFRIC. — Si. Justement. Je m'inquiète.

GODIVA. — Vous êtes trop bon. Donc, apparemment un (*Elle se désigne.*) et un (*Elle désigne Léo.*) font deux et notre vie commune se déroule ; vous, appliquant les principes du roi Knut ; moi, aspirant à je ne sais quoi à travers mes travaux de dame noble. Brutalement, surgit, provoqué par vous, l'événement que vous savez...

LÉOFRIC, *crescendo.* — Plût à Belzébuth qu'il n'eût jamais surgi, cet événement ! En un éclair, vous la pudique, vous la mule du Pape, vous voilà, poitrine au vent, fonçant sur Coventry à toute bride, pour en revenir la tête à l'envers, accompagnée d'un gros butor joufflu que vous voulez passer pour un pur esprit... et qui m'engueule, par-dessus le marché ! Il m'engueule, moi, Léofric, comte de Chester, duc de Mercie, ami personnel du roi Knut...

GODIVA, *toujours calme.* — Le roi Knut...

LÉOFRIC. — Assez ! Vous êtes plus intelligente que moi, vous le savez, votre équipée vous a gonflé la cervelle et allumé le derrière, et vous voulez me posséder par des raisonnements alambiqués... Vous êtes une intellectuelle ! Et lui aussi malgré son air de tailleur pour dames, il a l'œil intellectuel...!

(*Geste de Godiva.*)

Quoi ?

GODIVA, *plus serrée, plus rapide.* — Dans ce chapelet de grossièretés, une phrase exacte : Monsieur et moi, nous sommes des intellectuels, et nous attendons, pour nous faire comprendre, que vous vouliez bien élever le débat.

GWENDOLYNE. — A l'échelon national.

LÉOFRIC. — Que faites-vous là, vous ?

GWENDOLYNE. — J'aide Madame !

LÉOFRIC. — Retournez à votre mangeoire !

GWENDOLYNE. — Vous gâchez tout, comte Léo; prenez garde ! L'Angleterre est aux écoutes !

LÉOFRIC. — Je vais vous faire pendre tous les trois !

GODIVA. — Voilà plusieurs fois, Léo, que vous vous prenez pour Caligula ; encore une menace de ce genre, et j'en appelle à la population. Nous avons l'intention très nette, Peeping Tom et moi, d'être célèbres. Vous y gagnerez, car notre gloire rejaillira sur vous en dépit de votre rôle ridicule.

GWENDOLYNE. — Savez-vous que la nouvelle va se répandre à travers toutes les Iles Britanniques et sautera par-dessus la Manche pour être sue de tout le continent ? [Jusqu'à présent l'Angleterre était connue par ses guerres. Mais dites-moi, que reste-t-il des légions de César ? Des ruines. Du vent. Tandis que du roi Arthur il reste les plus précieuses de nos légendes.] Savez-vous que Lady Godiva peut entrer toute vivante dans la mythologie anglo-saxonne aux côtés du roi Arthur ? Qu'elle peut faire partie du patrimoine littéraire ?

LÉOFRIC. — Oui, mais lui, *lui ?*

GWENDOLYNE. — Lui ? C'est le témoin.

GODIVA. — Tout événement historique a un témoin.

GWENDOLYNE. — Un événement historique n'est pas un événement historique sans un témoin, soyez logique.

LÉOFRIC. — Mais tonnerre de nom de mille barbes de barbus, personne ne vous demande d'être des événements historiques ! Contentez-vous d'être quelque chose dans l'Etat !

GODIVA. — Moi je préfère être *quelqu'un* dans l'Histoire de l'Etat.

LÉOFRIC. — Mais *lui :* le rôle de votre oiseau ?

GWENDOLYNE. — Sans Peeping Tom la population aurait toujours douté de la présence de Lady Godiva dans Coventry, [car les héros sont modestes. Elle n'aurait jamais noté l'exploit dans son carnet.

GODIVA. — Surtout le melon et le veilleur de nuit.

GWENDOLYNE. — Nous ne connaissons pas le melon. Nous ne connaissons que l'acte pris en bloc. L'Illiade ne consigne pas les maux d'estomac ou les bronchites d'Hector et d'Achille. Homère n'a vu ce qu'il fallait voir.] Sans Homère, l'Illiade n'existerait pas. Voilà Homère.

LÉOFRIC, *assommé.* — Voilà Homère. Bonjour Homère. (*Il serre la main de Tom.*) Les bras m'en tombent. Vous n'allez pas me faire croire que ce tailleur de malheur n'a vu dans Lady Godiva que l'héroïne d'une nouvelle Illiade ?!

GODIVA. — Qu'est-ce qui vous en fait douter ? N'a-t-il pas tenté violemment de s'opposer à mon départ afin d'éviter la concupiscence des regards des...?

LÉOFRIC. — Pardon ! C'est *moi* qui ai fait fermer les fenêtres de Coventry...

GWENDOLYNE. — Et *qui* a contrôlé vos ordres, *par civisme ?*

TOM. — Moi. (*Rapidement.*) J'ai regardé pour voir si personne ne regardait.

LÉOFRIC. — Mais en même temps, vous avez regardé Lady Godiva.

TOM. — En toute pureté. En artiste. En témoin historique !

LÉOFRIC. — Pendu ! Haut et court ! J'appelle la garde !

GODIVA, *sur un signe de Gwendolyne.* — Bon. Il ne nous reste plus qu'à soulever Coventry pour faire pendre Léo.

LÉOFRIC. — Vous oseriez ???

GODIVA. — Oui. Un être aussi dénué que vous du sens des nuances à la tête d'un pays est un danger public. Gwendolyne, faites sonner le tocsin.

GWENDOLYNE. — Inutile. J'ai tout prévu. (*A la coulisse.*) Faites entrer Coventry.

[LÉOFRIC. — Félonie !

GWENDOLYNE, *rectifiant.* — Diplomatie !

LÉOFRIC. — Démagogie !

GWENDOLYNE. — Démocratie !

(*Entrent les bourgeois.*)

Messieurs, le comte Léofric désire savoir où en est l'opinion publique.

LÉOFRIC. — Je me fous de l'opinion publique.

GWENDOLYNE. — Vous avez tort. Une révolution vous pend au nez. Dites-nous, Messieurs, ce qui fut convenu entre nous !

LÉOFRIC. — « Convenu » !! Trahison !]

LE PREMIER BOURGEOIS. — [Monsieur, nous représentons trois millions d'habitants.

GWENDOLYNE. — Dès que Coventry a su que vous alliez faire pendre notre concitoyen, c'est toute la nation anglaise que nous avons appelée au secours.] Des pigeons voyageurs ont répandu la nouvelle de l'exploit de Lady Godiva à la vitesse de trente coups d'ailes-minute dans le pays entier.

LE PREMIER BOURGEOIS. — Plus d'Ecosse !

LE DEUXIÈME BOURGEOIS. — Plus l'Irlande.

LE TROISIÈME BOURGEOIS. — Des messages nous sont parvenus en retour ! le peuple ne veut pas qu'on touche à ses héros.

LÉOFRIC. — Mon pied aux fesses !

LE DEUXIÈME BOURGEOIS, *montrant des papiers.* — Voici les missives de félicitations. Les Highlanders : « Bravo dame toute nue. Demandons portrait en pied de Lady Godiva. »

LE PREMIER BOURGEOIS. — Les bénédictins de Stonehenge : « C'est une sainte. »

LE DEUXIÈME BOURGEOIS. — [Les habitants de l'île de

Wight : « Jusqu'à présent Histoire d'Angleterre était un ramassis de batailles, traîtrises, assassinats, coups de pied en vache.] Lady Godiva apporte bouffée d'air pur. Congratulations. »

[LE PREMIER BOURGEOIS. — De Manchester : « Poètes locaux se mettent au travail pour écrire légende Godiva et Peeping Tom en vers, prose et tout autre moyen existant. Sincèrement vôtre. »]

LE DEUXIÈME BOURGEOIS. — De la Cornouaille : [« Dernier exploit spectaculaire dont avons entendu parler est l'exhumation par le roi Knut du cadavre de son frère Harold qu'il a piétiné et jeté ensuite à la Tamise. Cette légende était usée jusqu'à la corde. N'avions plus rien pour égayer nos veillées.] Donnez-nous détails sur chevauchée Godiva : les bardes de Cornouailles en feront leurs choux gras, ajouteront détails et enjolivures. Merci. »

LE PREMIER BOURGEOIS. — Les dames du comté de Warwick : « Avons mal compris message. Lady Godiva manque-t-elle vêtements ? Nous lui tricotons des chaussettes. »

LE DEUXIÈME BOURGEOIS. — Les comités des fêtes de Cambridge.

LE PREMIER BOURGEOIS. — Inverness.

LE DEUXIÈME BOURGEOIS. — Oxford.

LE PREMIER BOURGEOIS. — Penbroke.

LE DEUXIÈME BOURGEOIS. — Salisbury.

LE PREMIER BOURGEOIS. — Sudbury.

LE DEUXIÈME BOURGEOIS. — Countisbury.

LE PREMIER BOURGEOIS. — Canterbury.

LE DEUXIÈME BOURGEOIS. — Bishop Light, Breacon Beacons, Milford Haver, Deal, Fann, Kew, Knol, Eigg...

LE PREMIER BOURGEOIS. — ... Kern, Wells, York, Ham, Kent, Hull, Neath, Sea, Perth, Broom...

LE DEUXIÈME BOURGEOIS. — Et un comité d'artistes peintres de Glasgow.

LE PREMIER BOURGEOIS. — Message général : « Hourrah ! »

LE DEUXIÈME BOURGEOIS. — Le lord-maire de Londres : « Nommons Léofric citoyen d'honneur pour avoir eu idée si originale. »

LE PREMIER BOURGEOIS. — Le shérif de Fort-William : « Sacré Léofric ! Ecrivez-moi lettre détaillée. Bien à vous. John. »

LE DEUXIÈME BOURGEOIS. — Le lord-maire de Londres : « Nommons Lady Godiva gloire nationale et ferons taire quiconque s'y opposera, y compris le roi Edouard lui-même, car nous sommes toujours certains d'avoir des rois et pas du tout sûrs d'avoir des héroïnes ! »

LÉOFRIC. — Atteinte à la royauté ! Je...

LE PREMIER BOURGEOIS. — Du cabinet du roi Edouard : « Délicieusement choqué, mais considérons performance Godiva unique dans les annales du Royaume ; elle mérite d'être consignée pour en souligner la nouveauté, l'audace, la grandeur, l'allure, la beauté, l'intérêt artistique, moral, civique et cœtera... »

LÉOFRIC. — Le roi Edouard !!... Le roi Edouard est d'accord !

LE DEUXIÈME BOURGEOIS. — De la municipalité de Coventry : « Donnons au citoyen Tom, seul témoin oculaire du fait mémorable, une pension annuelle de 600 livres, et le surnom de Peeping Tom sans que ce terme soit péjoratif. »

LE PREMIER BOURGEOIS. — Demandons à Lady Godiva de recommencer chaque année au mois de mai pour le plaisir de toute la ville.

GODIVA, *gaiement*. — Eh !...

LE PREMIER BOURGEOIS, *suppliant*. — Ho...

GODIVA, *approuvant bouche fermée*. — Mm, Mm...

LÉOFRIC. — Chapelain, au secours ! Aidez-moi ! Faites faire des bulles contre Lady Godiva !

LE CHAPELAIN. — Non, comte Léo. Le pape ne tentera rien contre un gloire nationale. Ce qui était subversif est devenu légal. Ma cloche, Madame ?

GODIVA. — Vous l'aurez.

LE CHAPELAIN. — Dieu n'est plus un jeune homme ?

GODIVA. — Dieu est un vénérable vieillard. Le jeune homme est à mon côté.

LE CHAPELAIN. — L'ordre est rétabli.

LÉOFRIC. — Je ferai pendre toute l'Angleterre.

LE PREMIER BOURGEOIS. — Soyons sérieux !

LÉOFRIC, *il trépigne, proche de la folie, se calme*. — Bon. J'aurai bu le... le machin.

LE CHAPELAIN. — Le calice.

LÉOFRIC. — ... jusqu'à la lie. Vous êtes une bande d'intellectuels et vous m'avez possédé par la dialectique. Alors, Godiva, chaque année, vous allez vous exposer à...

GODIVA. — A l'amour de mon peuple. A l'adoration des cœurs purs, oui.

LÉOFRIC. — Au moins, je vous verrai nue. Enfin !

GWENDOLYNE. — Non, Monsieur. Ce sera une reconstitution historique, vous resterez donc au château.

LÉOFRIC. — Je...

LE DEUXIÈME BOURGEOIS. — Du cabinet du roi Edouard · « Ne pas oublier tout de même que j'ai besoin de dix mille livres. »

LÉOFRIC. — Ah ! les dix mille livres ! Forbans ! Salopards ! vous les avez oubliés, pas vrai ?... On repart à zéro, le roi a parlé ! Mon argent !

LE PREMIER BOURGEOIS. — Noble thane, vous pensez bien que vous aurez dix fois dix mille livres, vingt fois, trente fois dix mille livres par le seul fait que Lady Godiva, chaque année, attirera...

LE DEUXIÈME BOURGEOIS. — Les pèlerins vont accourir par dix fois dix mille, vingt fois, trente fois dix mille à la foire de mai. En faisant payer une demi-couronne par pèlerin, nous remplirons vos coffres et les nôtres.

LÉOFRIC. — Jamais ! Exploiter les charmes de ma femme ? Bande de commerçants ! Souteneurs !

LE PREMIER BOURGEOIS, *apportant une dépêche*. — Du cabinet du roi Edouard : « Cher Comte, agissez intelligemment, et pour Godiva, et pour les dix mille livres. Faites démentir ce que me disait à son lit de mort le roi Knut : Léofric est le plus remarquable imbécile que j'aie connu. »

LÉOFRIC, *saisissant la dépêche*. — Bon, je mets les pou-

---

ces. Puisque le roi Knut en personne est de votre côté, je quitte la barricade, on va voir ce qu'on va voir. D'accord pour tout. D'accord pour le droit de péage des pèlerins. Mais alors, allons plus loin, mes bonshommes. Envoyez vos pigeons avec un dessin de Lady Godiva sans voile, de dos, de face, de profil, à cheval, à pied, de près, de loin, en noir et en couleurs, ceci aux quatre points cardinaux. Exploitez votre lieu saint ! Faites placer des écriteaux partout ainsi conçus : « Coventry, telle direction, telle distance, dame nue de noblesse authentique garantie une fois par an. Prière louer d'avance vos chambres dans les auberges. » Et agrandissez-les, vos auberges !... monnayez vos balcons pour le cortège ! Organisez des transports à bon marché ! Faites faire des petites Godiva de cuivre et de vermeil en médailles, en statuettes, en porte-bougies, en écuelles, en cuillères et en couteaux ! Ah ! je suis un remarquable imbécile ! Ah ! C'est le civil qui l'emporte sur l'armée, l'église sur le laïc et le damoiseau sur le mari ! Hé bien, vive la fesse et le téton ! Le monde entier ne vivra plus que pour cette nouvelle mode ! Annoncez que chaque année, le jour de la foire de mai, je serai tout nu aux côtés de Lady Godiva, et Peeping Tom aussi ! Et Gwendolyne aussi ! Et lui, et vous deux ! Et tout Coventry ! Et le roi Edouard ! Et le Pape ! et le bon Dieu !!!

LE CHAPELAIN, *hurlant au public.* — Honni soit qui mal y pense !

LÉOFRIC. — Bien entendu !

LE RIDEAU TOMBE

"Lady Godiva", le public... et "notre" critique

Nous avons l'habitude d'offrir à nos lecteurs, à cette même place, des extraits des principales critiques, publiées dans la presse, se rapportant à la pièce qui précède. Nous sommes obligés de procéder autrement en ce qui concerne Lady Godiva, *pour la bonne raison que la comédie de Jean Canolle n'a pas (encore) été soumise au jugement de la critique. Et cela, parce que, jusqu'à présent, les représentations qui ont eu lieu au Nouveau Théâtre de Paris, gardant un caractère strictement privé, étaient réservées aux seuls membres du « Club du Théâtre des Quat' Jeudi (1). »*

Ce Club, animé par le comédien Christian Alers, tente — et réussit — une expérience que je crois unique dans l'histoire du théâtre : donner l'occasion à des auteurs nouveaux de voir leurs pièces nouvelles montées dans les conditions les plus favorables ; révéler à un public nouveau des spectacles de qualité, sans préoccupations mercantiles, en lui demandant sa collaboration matérielle (sous forme de cotisation) et sa collaboration artistique (sous forme de critiques et de suggestions).

Les résultats déjà obtenus prouvent que cette formule est viable puisque, depuis le début de 1958, le Club en est à son troisième programme et qu'il en prévoit autant pour la saison prochaine. Toutes les représentations, données jusqu'à ce jour, l'ont été à bureaux fermés et devant des salles pleines et enthousiastes. La seule réserve que j'opposerai à cette formule — que l'on se doit d'encourager, par ailleurs — c'est qu'elle risque de priver une pièce, qui a fait ses preuves devant le public sélectionné du Club, de poursuivre une carrière normale devant les critiques (professionnels) et les spectateurs (payants).

C'est le cas de Lady Godiva, *pièce originale, bien menée, bien réalisée, bien jouée, bien écrite et bien accueillie, susceptible, à mon avis, de faire une belle carrière dans n'importe quel théâtre de la capitale. Il est dommage, en effet, qu'après les quelques soirées du Nouveau Théâtre de Paris, tant d'efforts et de talents dépensés ne puissent profiter au plus grand nombre.*

Nous connaissons Jean Canolle. L'une de ses premières comédie, Hamlet de Tarascon, *a obtenu le Prix Tristan Bernard et a été publiée dans notre n° 92. Ses romans, dont le dernier,* L'Homme au papier bleu, *l'ont signalé comme l'un des écrivains de la jeune génération sur lesquels les lettres françaises pouvaient le plus compter.* Lady Godiva *le classe parmi nos meilleurs auteurs dramatiques. Sur un thème scabreux et rebattu il a écrit une pièce vive, spirituelle, profonde, conduite avec maîtrise dans un style personnel et varié. La piquante aventure de la belle lady que son butor de mari oblige à s'exhiber, entièrement nue, à travers la ville de Coventry, se transforme en divertissant conte philosophique, paradoxal et non conformiste. Du Boccace revu par un Jean Anouilh souriant.*

Lady Godiva, prude épouse de Léofric, comte de Chester, après avoir accompli sa promenade historique (pour ne pas se parjurer et... à son corps défendant) prend conscience, sur son cheval blanc, de la réalité toute charnelle de son existence. Sa vie en sort transformée. Aussi, est-ce avec sympathie, puis avec amour, qu'elle regardera « Peeping » Tom, qui n'a pas hésité à risquer la mort pour l'admirer telle que Dieu l'a faite.

S'il me fallait chercher chicane à Jean Canolle, je lui reprocherais une fin un peu lâche, après une très bonne première partie et une excellente scène « d'explications » entre Godiva et Tom, ainsi que quelques plaisanteries faciles et insistantes sur les intellectuels. Quant à l'interprétation, bien dirigée par Michel de Ré, elle est remarquable. Silvia Montfort est une Godiva idéale, belle, éclatante, traînant tous les regards après soi. Robert Murzeau est « hénaurme » de verve et de puissance dans son personnage de mari frustré et de solennel imbécile. Christian Alers est Tom, le voyeur inspiré et inconscient. Il s'y montre plein de finesse et d'efficacité. Le reste de la distribution (Hubert Deschamps, l'aumônier; Mireille Perrey, la gouvernante ; Paul Demange et Lucien Guervil, les bourgeois) est à l'avenant.

Lady Godiva, la vraie, méritait de passer à la postérité. Celle de Jean Canolle mérite de passer en spectacle régulier.

André CAMP

(1) « Club du Théâtre des Quat' Jeudis », 11 *bis* avenue de Suffren, Paris (7e). Tél. FONtenay 47-70.

Comédie en un acte de Léon Ruth

sur un thème espagnol
de Leandro Fernandez de Moratin

LE "OUI" DES JEUNES FILLES

Représentée pour la première fois à Paris par le Théâtre National Populaire
sur la scène du Palais de Chaillot, le 22 novembre 1941
Reprise sur la scène de la Gaîté-Lyrique, le 11 mai 1944
Diffusée à plusieurs reprises par la R.T.F., l'I.N.R. et la Radio suisse

Distribution

	1941	1944
Don Felice, 45 ans	**Henri Nassiet**	**Maurice Escande**
Cœcilia, 18 ans	**Simone Alain**	**Nicole Dyvor**
Carlos, 26 ans	**Claude Fournier**	**Pierre Cressoy**
Dona Vittoria, 48 ans	**Suzanne Nivette**	**Jacqueline Murano**
Rita, 20 ans	**Christiane Sertilanges**	**Babette Mallet**

Un palier, meublé de façon sommaire, à l'étage d'une auberge provinciale. A gauche, les portes des deux chambres. A droite, une fenêtre, puis la porte d'une troisième chambre. Au fond, l'escalier.

L'action se situe en Espagne, au début du XIXe *siècle.*

scène 1

DONA VITTORIA, RITA

On entend d'abord Dona Vittoria qui monte péniblement les marches de l'escalier, geignant et soufflant. On l'entend avant de la voir apparaître.

DONA VITTORIA. — Je n'y arriverai jamais ! Je n'en peux plus. Quel voyage !

(*Elle y parvient enfin.*)

RITA. — Nous y voilà, senora. Il n'y a qu'un étage. Ce n'est pas la peine de vous mettre dans un état pareil.

DONA VITTORIA. — Ah ! Rita ! Quelle vie que la mienne ! Avoue !

RITA. — Oui, senora. Asseyez-vous.

DONA VITTORIA. — Je veux bien. J'ai les jambes rompues. Ah ! la ! la ! Où sont nos chambres ?

RITA. — La vôtre est ici. (*Elle indique la deuxième chambre à gauche.*) La senorita et moi, nous sommes en face.

DONA VITTORIA. — Je suis exténuée. Les cahots de cette voiture ! Et cette chaleur ! Et cette enfant boudeuse qui fera le malheur de ma vie, Rita, vous verrez.

RITA. — Ecoutez, senora, avouez que ce n'était tout de même pas la peine de nous presser ainsi puisque don Felice n'est même pas là.

DONA VITTORIA. — Tu n'as donc pas encore compris que c'est nous qui sommes en retard ? Ce digne gentilhomme nous aura sûrement attendues pendant tout l'après-midi et voilà que nous arrivons seulement avec la nuit. Sais-tu du moins où il loge ?

RITA. — Sur le même palier, nous a dit l'aubergiste. Comme il n'y a que trois chambres, ce doit être celle-là, celle qui est à côté de la vôtre.

DONA VITTORIA. — Mais que devient Cœcilia ?

RITA. — Elle nous suivait, senora.

DONA VITTORIA. — Oh ! des moustiques, déjà, sur le palier !

RITA. — Qu'allons-nous trouver dans les chambres !

scène 2

DONA VITTORIA, RITA

CŒCILIA, *qui monte précipitamment l'escalier*

DONA VITTORIA. — Qu'est-ce que c'est ? Ah ! c'est toi, Cœcilia.

CŒCILIA. — Oui, maman.

DONA VITTORIA. — Tu es toute essoufflée.

CŒCILIA. — J'ai couru...

DONA VITTORIA. — Par une chaleur pareille ! Qu'est-ce qui t'a pris ?

CŒCILIA. — Rien...

DONA VITTORIA, *apercevant la cage que Cœcilia tient à la main.* — Oh ! tu as pensé à Frasquita, notre chère petite caille du bon Dieu ! Ça, c'est gentil. Comment ai-je pu l'oublier ? (*Parlant à l'oiseau.*) Ti, ti, ti ! Ti, ti, ti ! Petite fleur de plume ! Ma chérie ! Tu es fatiguée, toi aussi ! Jamais tu n'as été tellement bousculée ! Pauvre petite fille ! Rita, n'oubliez surtout pas de la faire dîner, n'est-ce pas ? Je compte sur vous !

RITA. — Oui, oui, senora.

DONA VITTORIA. — Enfin, Cœcilia, qu'est-ce que tu as ? Ne vas-tu pas me faire grâce de ton air chagrin ? Qu'ai-je fait à Notre Seigneur...

CŒCILIA. — Don Felice est en bas, maman.

DONA VITTORIA. — Quoi ?

CŒCILIA. — Don Felice vient. Il me suit. Il traversait la rue quand je suis montée.

DONA VITTORIA. — Pourquoi ne l'as-tu pas attendu ? Descendons ! Allons à sa rencontre !

CŒCILIA. — Restons ici, maman, il nous rejoindra bien assez tôt.

DONA VITTORIA. — Qu'est-ce que tu veux dire ?

CŒCILIA. — Qu'il n'était pas là quand nous sommes arrivées et que ce n'est donc pas à nous de nous précipiter, mais à lui de s'excuser.

DONA VITTORIA. — Et tu es sa fiancée ! Et tu viens de le fuir ! Cœcilia, tu feras le désespoir de ta mère.

scène 3

LES MEMES, DON FELICE

DON FELICE. — Oh ! Je suis confus, senora, senorita. Vous étiez là ! Me pardonnerez-vous ?

DONA VITTORIA. — Nous arrivons, don Felice ! Nous ne sommes même pas encore installées...

DON FELICE. — C'est mon impatience qui est cause de tous ces contre-temps. Je suis sorti à la rencontre de votre voiture. J'en ai profité pour m'assurer que nous partirions demain pour Madrid dans des conditions aussi confortables que possible en ce maudit pays. J'étais au relais et je n'y ai vu arriver que votre postillon qui avait pris un raccourci pour vous déposer plus vite à cette auberge. Du moins, la route n'a-t-elle pas été trop pénible ?

DONA VITTORIA. — Mais non, Don Felice, et puis le plaisir de vous trouver ici nous faisait oublier les petits inconvénients du voyage.

DON FELICE. — Cœcilia...

DONA VITTORIA. — Oui, c'est ma chère fille que je vous amène, don Felice.

DON FELICE. — La senorita Cœcilia n'a-t-elle pas trop souffert de la chaleur, de la poussière ? N'avez-vous pas été trop secouées dans cette vieille guimbarde ?

DONA VITTORIA. — Nous sommes un peu défraîchies par toute une journée de voiture, don Felice. Mais Cœcilia est toute à la joie de sortir du couvent, d'entrer dans la vie et de vous y rencontrer. N'est-ce pas, Cœcilia ?

CŒCILIA. — Mais oui, maman.

DON FELICE. — Est-ce bien vrai ? Je serais tellement heureux !

DONA VITTORIA. — Mais qu'allez-vous dire là ! Il faut la croire. Cœcilia est incapable de mentir. N'est-ce pas, Cœcilia ?

CŒCILIA. — Oui, maman.

DON FELICE. — Vous avez l'air triste, Cœcilia ?

DONA VITTORIA. — Quelle idée ! C'est la fatigue. N'est-ce pas, Cœcilia ?

CŒCILIA. — Oh ! oui, maman.

DONA VITTORIA. — Allons, Rita, occupe-toi de nos chambres.

RITA. — J'y vais, senora.

DONA VITTORIA. — Soigne bien aussi Frasquita.

DON FELICE. — Frasquita ?

RITA. — C'est la caille de dona Vittoria.

DONA VITTORIA. — Un amour de petite bête, don Felice. La douceur et le charme fait oiseau ! Et si intelligente ! N'est-ce pas, Cœcilia ?

CŒCILIA. — Oui...

RITA, *qui emporte la cage.* — Venez, Frasquita ! Ah ! il nous faut aussi des lanternes, car la nuit vient. (*Imitant discrètement Dona Vittoria.*) N'est-ce pas, Cœcilia ?

CŒCILIA, *machinalement.* — Oui, Rita.

(*Rita sort en pouffant de rire par l'escalier.*)

scène 4

LES MEMES, *moins* RITA

DON FELICE. — La bonne humeur de cette fille me rassure. Le voyage ne l'a guère abattue, non plus que la chaleur. J'ose donc espérer que, vous non plus, senora, senorita, vous n'en avez pas trop souffert ?

DONA VITTORIA. — Je vous le disais bien, don Felice. Il n'y a que Cœcilia qui est un peu étourdie et chagrinée aussi en quittant son couvent, où elle laisse ses amies, ses habitudes, toute sa petite existence de jeune fille.

DON FELICE. — N'est-ce que cela, Cœcilia ?

CŒCILIA. — Sûrement, don Felice.

DON FELICE. — Votre mère disait tout à l'heure qu'au contraire, vous vous réjouissiez d'entrer dans le monde.

DONA VITTORIA. — Une joie teintée d'un peu de regret, voilà tout.

DON FELICE. — Quoi qu'il en soit, laissez-moi vous répéter combien je suis navré que ma hâte de vous revoir m'ait fait improviser cette rencontre en pleine campagne, sur la route de Madrid. En forçant un peu les chevaux, vous auriez pu arriver dans la nuit au terme de votre voyage et je vous aurais réservé

en ville un accueil moins impromptu que celui qui vous est offert ici.

DONA VITTORIA. — Nous y serons très bien.

DON FELICE. — Ce n'est certainement pas l'avis de votre fille.

DONA VITTORIA. — De Cœcilia ? Pouvez-vous imaginer...

CŒCILIA. — Don Felice...

DON FELICE. — Ne vous excusez pas, senorita, vous voyez de quelle franchise j'use avec vous. En présence de votre mère, parlez de même.

DONA VITTORIA. — Mais évidemment, parle, dis enfin quelque chose.

CŒCILIA. — Que voulez-vous que je dise, maman ?

DONA VITTORIA. — Je ne sais pas, moi. Comme cette enfant est timide, don Felice ! Mais c'est votre présence qui l'effarouche. Si vous saviez comme elle bavarde quand nous sommes seules !

DON FELICE. — Est-ce qu'elle se tait vraiment parce qu'elle n'ose pas parler, ou parce qu'elle ne veut rien dire de ce qu'elle pense ?

DONA VITTORIA. — Je ne comprends pas.

DON FELICE. — Cœcilia, consentez-vous de bon cœur à m'épouser ?

DONA VITTORIA. — Bonté divine ! Qu'allez-vous lui demander là ! Et qui donc lui ferait violence ?

DON FELICE. — Voulez-vous, Cœcilia, me répondre, vous et vous seule ?

DONA VITTORIA. — Vous allez la faire pleurer !

DON FELICE. — C'est bien ce que je craignais.

DONA VITTORIA. — Vous n'y entendez rien, don Felice, permettez-moi de vous le dire. Comment ! Voilà une enfant qui a vécu jusqu'à ce matin cloîtrée, pieuse, parmi des religieuses dont elle partageait tellement la dévotion qu'elle a songé à les imiter et à prendre elle-même le voile...

DON FELICE. — Vous ne m'aviez jamais parlé de ce projet.

DONA VITTORIA. — Il vous aurait effrayé.

DON FELICE. — Sans aucun doute.

DONA VITTORIA. — Mais ce n'était pas sérieux. La preuve, c'est qu'elle est là, notre petite Cœcilia.

DON FELICE. — Ce n'est pas une preuve. Votre mère dit-elle la vérité, Cœcilia ?

CŒCILIA. — Oui, don Felice.

DONA VITTORIA. — Oh ! vous aurais-je menti, et sur un sujet aussi grave ! Avez-vous si peu d'estime pour moi, don Felice !

DON FELICE. — Cœcilia, avez-vous vraiment et de bon cœur renoncé à devenir l'épouse de Dieu pour vous marier avec moi ?

DONA VITTORIA. — Quelle question !

DON FELICE. — Laissez-la répondre elle-même.

DONA VITTORIA. — Non, je ne le lui permets pas ! Don Felice, j'ai eu l'honneur de vous fréquenter parce que votre domaine est voisin du couvent dont ma sœur est l'abbesse. Vous avez pu apprécier cette sainte femme. Vous ne pouvez douter des conseils inspirés par Notre Seigneur qu'elle a prodigués à cette enfant qui lui était confiée. Et vous nous faites l'injure d'un pareil soupçon ! Vous attendez, pour tout remettre en question, que votre fiancée, car Cœcilia est votre fiancée, soit sortie du couvent. Jeter ainsi le trouble dans une âme si pure !

DON FELICE. — Nous risquons en ce moment, elle et moi, notre avenir, senora. Je peux affirmer que le sien m'est encore plus précieux que le mien.

DONA VITTORIA. — Alors, tranquillisez-vous.

DON FELICE. — Non, car Cœcilia ne sourit pas.

DONA VITTORIA. — Souris, Cœcilia !

CŒCILIA. — Maman !

DON FELICE. — Cette scène est absurde !

DONA VITTORIA. — C'est aussi mon avis !

DON FELICE. — Cœcilia, pardonnez-moi, si je m'inquiète en vain. Mais je vous en supplie, soyez sincère. Vous êtes à un âge où le cœur est encore tout neuf. Vous ne pouvez avoir appris à dissimuler déjà. Or, encore une fois, pardonnez-moi mon absolue franchise, mais le mariage que je vous offre ne paraît pas vous réjouir, et j'en souffre un peu.

CŒCILIA. — Si je suis grave, Don Felice, c'est parce qu'en effet, je sais combien est sérieuse la décision que je vais prendre. Mais à qui voulez-vous que je me fie pour assurer mon avenir, sinon à ma mère ?

DONA VITTORIA. — Etes-vous enfin convaincu, don Felice ?

DON FELICE. — Regardez-moi, Cœcilia. Je vous aime, avec tous les trésors de tendresse dont est capable une âme à qui pèse lourdement sa solitude. Mais, pourtant, voyez-moi tel que je suis. N'écoutez surtout pas votre pitié. Elle ferait notre malheur à tous deux. J'ai passé la quarantaine, vous n'avez que dix-huit ans. Il est possible que cette différence d'âge ne signifie rien pour vous. Tout mon être souhaite éperdument que vous ne vous en aperceviez jamais, ou, plutôt, que lorsque les jours viendront où vous y réfléchirez sans doute, je vous aie donné assez de bonheur pour que ce grave inconvénient ne compte plus. Nous pouvons être heureux. Pour moi, c'est même une certitude. C'est de vous que je m'inquiète. Nous allons vivre à Madrid, où des jeunes filles, très honnêtes, cependant, se moqueraient du mariage que j'espère. Je voudrais que vous les laissiez rire en vous moquant vous-même de la légèreté de leur jugement. J'aimerais que vous pensiez alors que vous m'avez choisi librement, avec une sagesse que votre cœur ne démentira jamais. Je suis riche, mais ma fortune aura-t-elle toujours pour vous tout son prix ? Je vous aimerai jalousement, mais n'en serez-vous jamais importunée ? Vous êtes déjà bien belle, Cœcilia, mais votre vertu, un jour, n'en sera-t-elle pas impatientée ?

DONA VITTORIA. — Don Felice, quel langage !

DON FELICE. — Toute jeune fille cache en elle-même son idéal. Si vous croyez que je puis vous aider à en approcher, je vais être le plus heureux des hommes. Mais si votre enthousiasme, votre ardeur, vos rêves, même vos illusions me dépassent, ah ! Cœcilia, n'hésitez pas ! Mon amour ne doit pas, ne peut pas faire votre malheur.

DONA VITTORIA. — Puis-je enfin dire un mot, don Félice ?

DON FELICE. — J'ai presque fini, dona Vittoria, et Cœcilia, votre fille, va pouvoir me répondre elle-même. C'est nous qui nous marions. C'est à nous de décider.

DONA VITTORIA. — Ma fille m'obéira, don Felice. Et puisqu'il vous plaît ainsi, elle ne vous épousera pas.

DON FELICE. — Senora...

DONA VITTORIA. — Fallait-il, mon Dieu, que même cet affront ne nous soit pas épargné ! Nous sommes d'une famille, don Felice, qui, pour être ruinée, n'en a pas perdu le sentiment de la dignité. Ma pauvre enfant, tu fais un bien rude apprentissage de l'existence ! Mais tu as appris, par bonheur, à élever ton cœur au-dessus des épreuves qui peuvent le menacer. La prière te consolera !

DON FELICE. — Mais, dona Vittoria, vous auriez pu permettre à votre fille de décider elle-même...

DONA VITTORIA. — Non, don Felice, trop tard ! Dieu sait, et elle aussi, tout le bien que je pensais de vous. Si c'est moi-même qui lui ordonne maintenant de renoncer à ce mariage, elle comprendra que ce n'est pas sans raison que je lui impose ce sacrifice.

DON FELICE. — Mais qui vous parle... Cœcilia !

DONA VITTORIA. — Tais-toi, mon enfant !

DON FELICE. — Ah ! si elle pouvait enfin parler !

DONA VITTORIA. — Vous lui reprochez sa pudeur, à votre aise !

DON FELICE. — Je souhaite seulement que votre fille...

DONA VITTORIA. — Que voulez-vous qu'elle vous avoue ? Les amoureux qu'elle a laissés à Madrid quand, à l'âge de douze ans, elle est partie pour le couvent ? Les conquêtes qu'elle a pu faire pendant qu'elle grandissait à l'ombre du cloître sous la pieuse surveillance de sa sainte femme de tante ? Allons, ma fille, parle, puisque don Felice veut que je me taise ! Dis-lui le nom de tes amants !

DON FELICE. — Senora !

DONA VITTORIA. — Je m'emporte ! Mais comment pourrais-je entendre plus longtemps vos injures ? Ah ! vous me faites payer cher la gratitude que je vous dois.

DON FELICE. — Vous ne me devez rien, dona Vittoria. Je regrette de ne pouvoir réussir à obtenir de Cœcilia qu'elle me parle à cœur ouvert. J'y renonce.

DONA VITTORIA, *à Cœcilia.* — Alors, tu ne dis rien ?

CŒCILIA. — J'attends que votre colère soit apaisée. Si vous voulez toujours de moi pour épouse, don Felice, voici ma main.

DON FELICE. — Cœcilia !

DONA VITTORIA, *qui l'embrasse.* — Ah ! mon enfant, ma chère enfant, j'en étais sûre !

CŒCILIA, *en lui rendant ses baisers.* — Vous pouvez compter sur moi, maman !

DONA VITTORIA. — Tu verras que tu n'auras pas à t'en repentir ! Alors, don Felice, avais-je raison ?

DON FELICE. — Peut-être !

DONA VITTORIA. — Vous doutez encore !

CŒCILIA. — Don Felice !

DON FELICE. — Je n'ose croire à mon bonheur, Cœcilia ! Si vous saviez combien je vais vous aimer. Disposez de moi, ma chérie !

DONA VITTORIA. — Allons ! Voilà enfin le langage d'un amoureux !

CŒCILIA. — Merci, don Felice. Je ne suis qu'une pauvre orpheline. Puisque vous acceptez de me recueillir, je vous fais don de toute ma vie.

DONA VITTORIA. — L'entendez-vous, ingrat ?

DON FELICE. — Oui, dona Vittoria. Mais je suis indigne d'un trésor aussi précieux. C'est le seul scrupule qui, trop longtemps, m'a empêché d'en accepter le dépôt. Ma chère Cœcilia ! Quelle ne va pas être ma dévotion, mon amour...

DONA VITTORIA. — Maintenant, je peux mourir.

CŒCILIA. — Maman !

DONA VITTORIA. — Ma petite, tu ne doutes pas, au moins, que c'est à ton seul avenir que j'aie jamais songé ?

CŒCILIA. — Non, je n'en ai jamais douté...

DONA VITTORIA. — Tu es toute ma vie.

DON FELICE. — Toute la mienne aussi, désormais.

DONA VITTORIA. — Mon enfant !

CŒCILIA. — Ma pauvre mère !

DONA VITTORIA. — Enfin heureuse, aujourd'hui, mon enfant, et grâce à toi, grâce à vous deux.

DON FELICE. — Vous pleurez, Cœcilia ?

DONA VITTORIA. — De joie, mon ami, ce sont des larmes de joie ! N'est-ce pas Cœcilia ?

CŒCILIA. — Oui, maman.

scène 5

LES MEMES, RITA

RITA, *qui apparaît au-dessus de l'escalier avec des lanternes allumées et la cage de la caille.* — Excusez-moi, senora, senor, senorita. Mais je vous apporte de la lumière.

DONA VITTORIA. — Embrasse Cœcilia, qui vient de se fiancer !

RITA. — Vraiment ? Tout arrive ! Mes compliments, senorita. Je vous souhaite beaucoup d'enfants, si vous vous mariez !

DONA VITTORIA. — Comment ! Si elle se marie !

RITA. — Oh ! Elle se mariera sûrement !

DON FELICE. — Alors, Rita, tu n'embrasses pas Cœcilia, ainsi que dona Vittoria t'y invite ?

RITA. — Il faut d'abord que je me débarrasse de toutes ces lanternes. A chacun la sienne. Prenez-les. Maintenant, nous n'avons plus qu'à rentrer dans nos chambres...

DON FELICE. — Décidément, vous nous envoyez coucher, Rita.

RITA. — Ne devons-nous pas partir demain de très bonne heure ?

DON FELICE. — A l'aube, il est vrai.

DONA VITTORIA. — De quoi te mêles-tu, Rita ?

DON FELICE. — Elle a raison, dona Vittoria. D'ailleurs, avec nos lanternes à la main, nous avons tellement l'air d'être prêts à rentrer chacun chez nous, que nous n'avons plus rien de mieux à faire pour aujourd'hui. Qu'en pensez-vous, Cœcilia ?

CŒCILIA. — En effet.

DONA VITTORIA. — Et ma petite Frasquita, ma petite bête du Bon Dieu ?

RITA. — La voici, senora !

DONA VITTORIA. — Accroche sa cage près de la fenêtre.

RITA. — Il y a justement un clou...

DONA VITTORIA. — Lui as-tu donné à manger ?

RITA. — La fille de l'aubergiste s'est amusée, tout à l'heure, à lui émietter un biscuit.

DONA VITTORIA. — La gentille enfant !

DON FELICE. — Souhaitons-nous maintenant une nuit qui ne soit pas trop mauvaise.

DONA VITTORIA. — A demain, don Felice.

DON FELICE. — Oui. Je serai très matinal. Le postillon m'a promis de venir m'éveiller avant d'aller atteler les chevaux. Je frapperai ensuite à votre porte.

DONA VITTORIA. — Merci !

DON FELICE. — Essayez de bien dormir, Cœcilia !

CŒCILIA. — Oui, don Felice.

DONA VITTORIA. — Bien que ce soit un soir à rêver toute éveillée, n'est-ce pas Cœcilia ?

CŒCILIA. — Oui, maman.

DONA VITTORIA, *du seuil de sa chambre.* — A demain !

DON FELICE, *avant de sortir, lui aussi.* — Oui... A vous revoir toujours, Cœcilia !

CŒCILIA. — Oui...

scène 6

CŒCILIA, *seule, puis* RITA

RITA. — Oh ! la ! la ! M'en suis-je donné du mal, pour les décider à rentrer chez eux et à nous laisser enfin seules ! Vous pleurez, senorita !

CŒCILIA. — Je n'en peux plus ! Voilà des heures, des jours que je me contrains. Et maintenant, c'est fini. Mon désespoir est sans remède. Ce mensonge va durer tant que je vivrai.

RITA. — Non, senorita !

CŒCILIA. — Où vas-tu ?

RITA. — Voir si votre mère est bien absorbée par sa pieuse correspondance ou si elle déguste son bouillon, enfin si elle ne pense qu'à elle... Oui : elle écrit, elle baille, elle va prier, puis dormir. Je la connais.

CŒCILIA. — Qu'y a-t-il ?

RITA. — Don Carlos est ici !

CŒCILIA. — Que dis-tu ?

RITA. — Je l'ai vu.

CŒCILIA. — Lui !

RITA. — Il vous cherchait.

CŒCILIA. — Et tu me le dis seulement !

RITA. — Il vous cherche mais il ne veut pas vous voir.

CŒCILIA. — Quoi ?

RITA. — Ou du moins, il hésite, il est très malheureux.

CŒCILIA. — Mon Dieu ! Que lui est-il arrivé ?

RITA. — Il n'a pas voulu me le raconter. Il a d'abord songé à me remettre une lettre pour vous...

CŒCILIA. — Pourquoi ne pas me voir, puisque, maintenant, je suis libre d'aller et venir ?

RITA. — Il n'ose pas, senorita, et il n'a pu se décider à me faire je ne sais quelle confidence qui lui pèse sur le cœur...

CŒCILIA. — Mais cette incertitude est affreuse !

RITA. — Oh ! que je suis sotte ! J'oubliais d'enlever nos lanternes ! Je les emporte dans notre chambre.

CŒCILIA. — Qu'est-ce que tu fais ? Tu nous mets dans l'obscurité ! Enfin, explique-toi !

RITA. — Notre chambre donne sur la cour. J'ai montré à don Carlos les fenêtres de ce palier qui, elles, ouvrent sur la ruelle, derrière l'auberge, et qui, seules en ce moment, doivent être obscures puisque don Felice et la senora veillent sans doute encore. C'est ainsi qu'il pourra reconnaître où nous sommes. Je lui ai dit que vous l'attendriez à cette fenêtre, et qu'à son signal, vous en approcheriez. Dès que vous l'entendrez, vous lui apparaîtrez. Car, pour l'annoncer, un guitariste l'accompagnera et chantera une sérénade. Les paroles que vous échangerez seront confondues pour toute oreille indiscrète avec le chant et la musique et, pour tout regard trop curieux, ils seront deux pour égarer les soupçons. Est-ce assez ingénieux ? Est-il assez amoureux ?

CŒCILIA. — Il est surtout bien prudent...

RITA. — Il le faut encore, paraît-il, senorita. Un peu de patience ! Pour qu'aucune confusion ne soit possible et que vous soyez sûre que c'est bien lui, il battra trois fois des mains, vous savez, comme là-bas, quand, entre onze heures et minuit, dans le lourd silence du couvent, cet appel doux et léger me faisait frémir presque autant que vous, senorita, tant il exprimait d'immense espoir !

CŒCILIA. — Don Carlos !

RITA. — Oui, senorita, lui-même, enfin ! Vous voyez combien vous aviez tort de douter de lui !

CŒCILIA. — Rita !

RITA. — Eh ! voyez-vous, les hommes et les femmes, cela m'a toujours fait penser aux melons d'Anover. Il en est de mauvais ? Sans doute. Mais que les bons sont excellents ! Tant pis pour celui qui choisit mal ! Qu'il plaigne son sort mais qu'il ne dégoûte pas les autres !

CŒCILIA. — Et tu crois vraiment que j'ai bien choisi ?

RITA. — Je n'en doute pas. Ah ! Pauvre don Felice !

CŒCILIA. — A qui vas-tu penser en ce moment ?

RITA. — Je veux vous donner du courage, senorita, en vous rappelant par ce nom que l'heure presse.

CŒCILIA. — Tu as raison.

RITA. — Pourtant, il faut bien dire que don Felice n'est pas un méchant homme...

CŒCILIA. — Voudrais-tu que je le regrette ?

RITA. — Il méritera, sans doute, un jour, que vous le plaigniez. Quel chagrin vous allez lui faire !

CŒCILIA. — Attends, hélas ! que j'aie pu renoncer à lui. Pourquoi don Carlos n'est-il pas encore là ? Pourquoi m'as-tu parlé de l'amour de don Felice ? Rita, j'ai peur ! Tu as raison, don Felice m'aime et il va souffrir par ma faute ! Rita, pourvu que don Carlos ne vienne pas m'infliger la même douleur, venger son rival, châtier le manquement à la foi jurée que je vais commettre. Ah ! Rita ! Pourquoi ne vient-il pas ? J'ai peur que le ciel ne me punisse !

RITA. — Senorita... (*Une sérénade prélude, approche qui va être chantée en sourdine.*) Ecoutez, senorita !

CŒCILIA. — Lui, enfin ! Mon amour !

(*La musique seule, puis trois battements de mains très doux.*)

RITA. — Plus de doute ! Ouvrez la fenêtre, sans bruit !

CŒCILIA. — Et doucement, qu'il connaisse un peu, lui aussi l'impatience qui m'a si longtemps tourmentée.

RITA. — Oui, mais plus vite tout de même, car il ne faut pas que nous soyons surprises !

scène 7

LES MEMES, DON FELICE

Don Felice, pendant que Cœcilia parle à la fenêtre, sort de sa chambre sans être aperçu ni par la jeune fille ni par Rita, toute occupée à suivre le manège de sa maîtresse. Il contourne la pièce et s'approche de la fenêtre par le fond.

CŒCILIA. — Est-ce vous, don Carlos ?... Oh ! oui, je reconnais votre voix !... Non, nous sommes seules, Rita et moi... Pourquoi m'avoir si longtemps abandonnée ? Rita, regarde si personne ne nous écoute...

RITA, *après un rapide regard.* — Personne, senorita. D'ailleurs, soyez tranquille. J'ai l'oreille fine et, malgré la musique de ce joueur de sérénades, j'entendrais craquer le parquet.

CŒCILIA, *tout à coup raidie.* — Quoi !... Que dites-vous ?... Non !... Vous partez !... Que m'importe votre désespoir !... je n'y crois pas... Vous renoncez à moi ! Oh ! mon Dieu !

RITA. — Senorita ! Parlez plus bas ! Calmez-vous !

CŒCILIA. — Va le chercher, Rita, qu'il monte ! Je veux le voir !

RITA. — Ce n'est pas possible, senorita ! Pensez ! (*Une pierre, qu'enveloppe un papier, roule sur le parquet, lancée par la fenêtre.*) Qu'est-ce que c'est ?

CŒCILIA. — Non ! Je ne lirai pas cette lettre qui nous sépare !... Où pourrais-je vous rejoindre ensuite !... Si vous n'avez pas trompé ma confiance, attendez-moi... Il faut que je vous parle, que vous ayez, vous, le courage de me dire, face à face... Pensez que toute ma vie en dépend ! Don Carlos, ne partez pas ! Pas encore ! Rita descend pour aller vous chercher... Attendez-la... Je vous l'envoie...

RITA. — Je ne trouve pas cette lettre... Senorita, c'est de la folie ! Introduire ici...

(*En approchant de la fenêtre, don Felice heurte par mégarde la cage de la caille, qui tombe.*)

RITA. — Qu'est-ce que c'est ? Oh ! Quelqu'un, senorita, quelqu'un ! venez vite !

CŒCILIA. — Non, je ne veux pas ! Don Carlos, attendez...

(*Mais, sans force, elle n'a pu empêcher Rita de fermer la fenêtre et elle se laisse entraîner par elle.*)

RITA. — Suivez-moi ! Soutenez-vous ! Pensez au scandale !

CŒCILIA. — Je suis morte !

scène 8

DON FELICE, *puis* RITA

Don Felice, dans l'ombre, tâte le parquet et trouve la lettre qu'il développe de la pierre qu'elle entoure.

RITA, *qui s'éclaire avec sa lanterne.* — Cette maudite lettre d'abord, qu'on sache au moins de quoi il s'agit !

DON FELICE. — Donne ta lumière !

RITA. — Ah ! Don Felice !

DON FELICE, *qui la tient par le poignet.* — Tais-toi, ne bouge pas, éclaire-moi ! (*Il lit la lettre.*) Je rêve, Rita, je suis fou ! Est-ce lui ? Est-ce... Qui me trompe ? Qui se moque de moi ? Va le chercher ! Qu'il vienne ! Qu'elle vienne, elle aussi, qui m'a engagé tout à l'heure son honneur, qui m'a dupé, alors que je m'acharnais à la mettre en garde contre mon amour, à lui prouver ma bonne foi ! Et lui ! Va le chercher, te dis-je ! Il t'attend dans la ruelle, tu le sais bien ! Ils me bafouent tous les deux ! Je t'ordonne d'aller le chercher. Ne veut-elle pas le voir, ton innocente maîtresse, cette douce enfant naïve ! Moi aussi, je veux me convaincre que c'est bien lui ! Alors, qu'attends-tu ?

scène 9

LES MEMES, CŒCILIA

DON FELICE. — Vous !

RITA. — Senorita...

DON FELICE. — Fais ce que je t'ai dit...

RITA. — Don Felice...

DON FELICE. — Ne vois-tu pas que, pour une fois, la colère fut bonne conseillère. Je suis calme, maintenant, Rita. Je m'excuse de t'avoir brusquée. L'homme qui a mal n'est pas toujours maître de son premier mouvement. Mais je te demande, maintenant, de n'amener cette personne que dans quelques minutes, lorsque j'aurai parlé à... Cœcilia.

RITA. — Je ne sais plus...

DON FELICE. — Cœcilia, je désire rencontrer tout de suite don Carlos. Je crois le connaître. Ordonnez vous-même à Rita de m'obéir.

CŒCILIA. — Va...

RITA. — Mais, senorita...

CŒCILIA. — Qu'importe, désormais ? Don Felice en sait plus long que nous, maintenant qu'il a lu cette lettre qui m'était destinée. D'ailleurs je suis moins curieuse que lui. Il est vrai que la vie vient de m'en apprendre tellement en cinq minutes ! Tout est perdu, qu'ai-je à craindre encore ? Va, Rita, instruisons-nous au moins sur notre malheur, puisque tel est le bon plaisir de don Felice.

DON FELICE. — Enfin, je vous entends, Cœcilia. Vous parlez. Et je vous découvre !

(*Rita est sortie en silence par l'escalier.*)

scène 10

DON FELICE, CŒCILIA

DON FELICE. — Alors ? Vous voilà donc telle que vous êtes vraiment ? Pire peut-être ! Est-ce possible ? Et pourtant, il vous a suffi de paraître, tout à l'heure, pour que ma folle illusion l'emporte et pour que votre charme opère de nouveau. Quel être dangereux qu'une jeune fille comme vous ! Mais pourquoi m'avoir trompé ? Pourquoi vous être moquée de ma souffrance ? Pourquoi vous être jouée de moi ? Non ! Non ! maintenant, répondez. Ne m'opposez plus ce visage pur, impassible, cette fausse timidité ! Oubliez-vous que je vous ai entendue parler tout à l'heure et avec quelle passion ! Quelle flamme ! Quelle âme j'ai entrevue en vous que je ne soupçonnais certes pas... Il est vrai, Cœcilia, que, moi, vous ne m'aimez pas ! Mais, alors, je vous le répète, pourquoi une pareille duplicité ? La vie me vengera, Cœcilia, prenez garde ! Une femme n'a pas le droit d'abuser ainsi du cœur d'un homme ! Ah ! votre silence ! Alors, non, pas un mot ?

CŒCILIA. — Je n'ai rien à vous dire, don Felice, sinon que je rentrerai au couvent.

DON FELICE. — Oui, c'est cela, la vocation religieuse dont me parlait votre mère ! Mais si je ne vous avais pas surprise, ce n'en étaient pas moins nos propres noces que nous célébrions !

CŒCILIA. — J'aurais été pour vous une femme absolument fidèle.

DON FELICE. — Et don Carlos, qu'en faisiez-vous ?

CŒCILIA. — Il disparaissait...

DON FELICE. — Tout simplement ?

CŒCILIA. — Hélas ! D'ailleurs, ne savez-vous pas qu'il en est déjà ainsi, puisque vous avez gardé la lettre qu'il m'écrivait...

DON FELICE. — Trop heureux d'avoir pu l'intercepter, Cœcilia. A quel avenir m'entraîniez-vous ! Votre inconscience me fait frémir.

CŒCILIA. — Je n'avais pas l'intention de vous tromper et cette lettre, si vous ne me l'aviez pas prise, je vous l'aurais donnée.

DON FELICE. — Oui da !

CŒCILIA. — Don Felice !

DON FELICE. — Et vous avez l'air sincère !

CŒCILIA. — Je le suis.

DON FELICE. — Dans ce cas, si vous étiez tellement disposée à me dire la vérité, m'expliquerez-vous ce mur de silence que vous dressiez entre nous ?

CŒCILIA. — J'attendais que mon malheur soit certain, que je vous connaisse mieux aussi, pour vous donner le choix entre mon retour au couvent et notre mariage.

DON FELICE. — Car c'est moi qui aurais décidé ?

CŒCILIA. — Sans doute.

DON FELICE. — Et votre volonté, à vous ?

CŒCILIA. — Je n'en ai plus.

DON FELICE. — C'est affreux.

CŒCILIA. — N'est-ce pas ?

DON FELICE. — En somme, vous obéissiez à votre mère.

CŒCILIA. — C'est son droit.

DON FELICE. — Donc, si mon caprice ne m'avait pas inspiré de venir devancer ici votre arrivée à Madrid, si ce... don Carlos n'avait pas eu le courage de vous y rejoindre, si je n'avais pas surpris votre amour, je vous épousais, car aveuglé comme je l'étais, je ne me serais guère attardé à votre chagrin de jeune fille, en admettant, d'ailleurs, que la crainte de votre mère ne vous eût pas au dernier moment empêchée de m'en faire l'aveu. Nous aurions été, tous deux, très consciencieusement malheureux. Voilà ou mène la pieuse éducation que vous avez reçue, Cœcilia. Ce silence prudent et craintif devient l'art suprême de la dissimulation. Vous n'osez pas exister, ce qui justifie toutes vos ruses, tous vos subterfuges, tous vos mensonges par omission. Et cette duplicité finit par forger votre âme d'enfant. Où vous mènera-t-elle si l'amour ne vous libère pas enfin ? J'en frémis, je frémis même bien davantage que vous ne l'imaginez ! Quelle aventure, tellement effroyable qu'elle me distrait de la douleur dont j'ai d'abord souffert quand, tout à l'heure, je vous ai perdue...

CŒCILIA. — Que voulez-vous dire ?

DON FELICE. — Vous ne vous contentez plus de m'écouter...

CŒCILIA. — Cette lettre...

DON FELICE. — Je vous la rendrai bientôt.

CŒCILIA. — Que voulez-vous en faire ?

DON FELICE. — Vous méfiez-vous de moi ?

CŒCILIA. — Non, mais...

DON FELICE. — N'oubliez pas que j'étais votre fiancé, Cœcilia, que j'avais votre parole quand je l'ai lue. J'en avais le droit et je me réjouis d'en avoir usé. Que votre mère et votre tante la religieuse furent coupables et moi-même, comme j'ai été imprudent !

CŒCILIA. — Pardonnez-moi, don Felice, car je suis surtout malheureuse !

DON FELICE. — Et vous vous résignez.

CŒCILIA. — Que voulez-vous que je fasse ? Que vais-je devenir d'ailleurs ? Et surtout quel sera le sort de ma pauvre maman, par ma faute ?

DON FELICE. — Et voilà pourquoi, sans cesse, avec une obstination un peu bête, à tout vous répondiez « oui ! » « Oui, maman ». « Oui, don Felice. » Un « oui » qui reniait votre âme. Le « oui » des jeunes filles.

CŒCILIA. — Oui, don Felice.

DON FELICE. — Non, pour quelque temps, rayez ce petit mot si facile de votre vocabulaire, Cœcilia. Il a risqué de me faire trop de mal. Habituez-vous d'abord à me rendre mon âge, celui d'un père, non d'un amant.

CŒCILIA. — Vous vous trompez car j'aurais pu très bien vous épouser, si je vous avais aimé.

DON FELICE. — Peut-être, mais c'est une chance qui, pour moi, devient de plus en plus rare. Quarante-cinq ans, en Espagne, c'est l'aube de la vieillesse.

CŒCILIA. — Hélas ! pourquoi faut-il que vous souffriez, vous qui, seul, semblez avoir pitié de moi ? Et vous qui connaissez ma mère, vous voyez bien que je détruis son bonheur à elle aussi ! Et en vain, don Felice, en vain, car, pour moi non plus, il n'y a plus d'espoir. Alors, pourquoi, pourquoi ? Réfléchissez combien j'ai été folle de ne pas écouter la sagesse, si triste qu'elle soit. Mais surtout pourquoi suis-je abandonnée par le seul être auquel je voulais confier ma vie ? Vous qui savez, dites-moi maintenant...

DON FELICE. — Non, encore un peu de patience, ma chère enfant, et, en tout cas, séchez ces pleurs, calmez cette fièvre, apaisez cette inquiétude. Comptez absolument sur moi.

CŒCILIA. — Qu'allez-vous faire ? Le voir ! Lui ! Vous allez le voir !

DON FELICE. — Quand vous serez rentrée dans votre chambre, oui. Quoi ? Vous n'avez pas confiance ?

CŒCILIA. — Oh ! si, maintenant, je sens que vous venez à mon secours. Merci. Mais réussirez-vous ? Et de quelle mission vais-je vous charger, vous ! J'ai honte !

DON FELICE. — C'est moi qui l'ai revendiquée, ne l'oubliez pas. Et je ne réponds encore de rien ni de personne, sauf de moi et de tout ce qui est en mon pouvoir. Me croyez-vous ?

CŒCILIA. — Oh ! oui.

DON FELICE. — Quel beau regard, enfin ! Quelle femme vous serez ! Décidément, vous méritez mieux que moi.

CŒCILIA. — Non, c'est moi qui, en ce moment, deviens indigne de vous.

(*Elle lui baise les doigts.*)

DON FELICE. — Que faites-vous ? Oui, vous avez raison. Ce geste de respect achève de vous éloigner de moi. Allez. Finissons-en vite.

CŒCILIA, *au seuil de la porte de sa chambre.* — J'ai un peu peur.

DON FELICE. — De quoi ?

CŒCILIA. — Je ne sais pas...

DON FELICE. — De moi ?

CŒCILIA. — Non, maintenant que je vous connais.

DON FELICE. — De don Carlos ?

CŒCILIA. — Non, car vous semblez de force à le soumettre.

DON FELICE. — Alors ?

CŒCILIA. — D'un être inconnu qui est en vous deux, que je rencontre pour la première fois et qui surgira sans doute quand vous allez vous affronter.

DON FELICE. — Cœcilia !

CŒCILIA. — De l'homme, sans doute...

(*Elle disparaît brusquement dans sa chambre.*)

scène 11

DON FELICE, *puis* DON CARLOS

DON FELICE, *quand don Carlos, au bout d'un moment, apparaît au-dessus de l'escalier.* — Toi !

DON CARLOS. — Rita guettait la fenêtre de sa maîtresse. Quand elle s'est éclairée, elle m'a fait signe de monter...

DON FELICE. — T'entendre parler de Rita, te surprendre dans le cœur de Cœcilia, découvrir en toi l'adversaire que je redoutais !

DON CARLOS. — Mon père !

DON FELICE. — Et, d'abord, comment l'as-tu connue ? Où ? Qu'est-ce que c'est que cet amour secret ? Pourquoi me l'as-tu caché ? Ah ! ne t'obstine pas à te taire, je te le conseille ! De toi, je ne le supporterai pas.

DON CARLOS. — Je vous fournirai toutes les explications que vous désirez. J'attends simplement que votre colère me laisse quelque répit. J'excuse votre douleur...

DON FELICE. — Ma douleur ! Tu oses y faire allusion !

DON CARLOS. — Mon père !

DON FELICE. — Tu as raison. Je m'emporte. C'est trop injuste, aussi. Je ne méritais pas une pareille épreuve.

DON CARLOS. — C'est affreux ! Ma seule présence, désormais, vous fait mal !

DON FELICE. — Ton ingratitude, surtout, me révolte.

DON CARLOS. — Comme si j'en étais responsable !

DON FELICE. — Sais-tu ce qu'a été ma vie consacrée à ton enfance, puis à ton adolescence ? J'avais trente ans quand je suis devenu veuf. Je me suis sacrifié à toi. Il a fallu que ta vie d'officier fasse décidément de moi un homme seul, perdu dans Madrid, pour que je songe à un nouveau mariage. Je ne suis pas tellement vieux, à quarante-cinq ans ! Et voilà que ton insolente jeunesse, à toi, la tienne qui me doit tout, vient me barrer la route, m'interdit mon suprême espoir de reprendre vie, de ne pas être déjà fini !

DON CARLOS. — Je sais tout cela. Ces reproches, depuis cinq jours, m'obsèdent. Voilà pourquoi il fallait me laisser poursuivre mon chemin, partir...

DON FELICE. — Et emporter son cœur, à elle, faire figure de héros, te vouer aux éternels regrets !

DON CARLOS. — Mais, mon père, qu'y puis-je ? Qu'exigez-vous enfin ? Moi aussi, je souffre !

DON FELICE. — Oh ! toi, tu n'en es pas moins heureux. Ces douleurs-là vous enrichissent, vous enorgueillissent. Si je pouvais encore les éprouver !

DON CARLOS. — Vous devenez méchant, pour la première fois, père, avec moi !

DON FELICE. — Oui... A quoi bon ? Excuse-moi, Carlors. Et raconte-moi d'abord tout ce qui s'est passé, tout, entends-tu, cela, du moins, je l'exige. Et ne crains rien. Ton absolue sincérité me sera un réconfort. Va, je t'écoute...

DON CARLOS. — Je n'ose...

DON FELICE. — Je t'en prie.

DON CARLOS. — Eh bien ! Voilà ! En retournant, il y a cinq mois, à Saragosse, après le congé que j'avais passé auprès de vous, je me suis arrêté, un soir, à Guadalajara, dans la propriété de votre intendant. Ce brave homme célébrait, comme chaque année, l'anniversaire de sa femme. J'ai appris plus tard que celle-ci, beaucoup plus jeune que lui, s'était prise d'affection pour la nièce de la supérieure du couvent voisin. Elle allait la voir assidûment et elle avait obtenu que cette jeune fille puisse assister à cette petite fête de famille. Elle était là...

DON FELICE. — Cœcilia...

DON CARLOS. — Oui... Pour n'intimider personne en arrivant comme un intrus, je priai votre intendant d'éviter de prononcer mon véritable nom et de ne pas me présenter comme le fils du seigneur du lieu. Il refusa d'abord, j'insistai. Finalement, il accepta, en me remerciant de ma discrétion. Il dit que j'étais le fils d'un de ses vieux amis d'enfance.

DON FELICE. — Pourquoi ce mensonge ?

DON CARLOS. — Je viens de me justifier. Faut-il vous le répéter ?

DON FELICE. — Bon, bon, va.

DON CARLOS. — Toute l'équivoque est née de ce moment-là...

DON FELICE. — Pourquoi n'as-tu pas dit ensuite la vérité ?

DON CARLOS. — Je ne sais pas au juste...

DON FELICE. — Allons, parle-moi franchement, ne crains rien...

DON CARLOS. — Afin d'être sûr d'être aimé pour moi-même. Mais je vous fais mal...

DON FELICE. — Non, non. Tu as raison. Toi, tu as pu acquérir la certitude que tu étais aimé pour toi-même...

DON CARLOS. — Il n'y a pas un mot de moi qui ne vous blesse !

DON FELICE. — Et tu l'as aimée tout de suite ?

DON CARLOS. — Tout de suite. Elle regardait tout et tout le monde avec une sorte d'émerveillement à la fois très naïf et très grave. Elle m'a contemplé de même. Et j'ai aussitôt souhaité remplir ce cœur si pur et si riche. Je lui ai parlé, elle a rougi...

DON FELICE. — Elle t'a répondu ?

DON CARLOS. — Bien vite, elle bavardait, elle me ravissait, c'est le mot, car elle m'emportait dans l'univers de poésie où elle habitait.

DON FELICE. — Peut-être même t'a-t-elle dit aussitôt qu'elle t'aimait ?

DON CARLOS. — Non, car il a fallu d'abord qu'elle prenne conscience de son amour. Elle était si neuve ! Mais moi, j'ai senti qu'elle m'aimait bien avant qu'elle le sache.

DON FELICE. — Et tu en tirais vanité ?

DON CARLOS. — J'en étais fier.

DON FELICE. — Et comment ce beau roman a-t-il pu durer ?

DON CARLOS. — J'ai dû en faire confidence à votre intendant.

DON FELICE. — Car il connaît, lui, votre intrigue ?

DON CARLOS. — Oui. Tout comme moi, il ignorait votre intention.

DON FELICE. — Enfin !... C'est donc grâce à lui que tu as revu Cœcilia ?

DON CARLOS. — Oui et non. Je venais passer la nuit chez lui. En un temps de galop, je m'échappais de Saragosse et j'accourais. Comme Cœcilia ne pouvait sortir du couvent, je m'approchais, entre onze heures et minuit, d'une petite fenêtre du monastère qui ouvrait sur la campagne et où elle m'attendait. Je battais par trois fois des mains...

DON FELICE. — Comme cette nuit...

DON CARLOS. — Oui. Elle me signalait de même qu'elle était là. Et nous nous parlions dans le silence et l'obscurité...

DON FELICE. — Et puis ?

DON CARLOS. — Quoi ?

DON FELICE. — C'est tout ? Votre grand amour n'a jamais pu s'exprimer que par des colloques nocturnes, assez puérils, en somme ?

DON CARLOS. — Elle m'a écrit aussi, des lettres pleines de fraîcheur, de pudeur et d'abandon...

DON FELICE. — Des lettres ?

DON CARLOS. — Oui, que Rita remettait à votre intendant.

DON FELICE. — Et tu répondais de même, par les bons offices de Rita ?

DON CARLOS. — Oui...

DON FELICE. — Et comment as-tu su que Cœcilia était ma fiancée ?

DON CARLOS. — Il y aura demain matin cinq jours. Une lettre m'a été adressée d'urgence par l'intermédiaire de votre intendant. Cœcilia m'annonçait son départ prochain pour Madrid.

DON FELICE. — Où elle venait me rejoindre ?

DON CARLOS. — En compagnie de sa mère, oui.

DON FELICE. — Que t'écrivait-elle ?

DON CARLOS. — A quoi bon ? Je vous en prie, mon père, épargnez-moi.

DON FELICE. — Crois-tu que je souffre moins que toi ?

DON CARLOS. — Je ne peux pas imaginer votre douleur...

DON FELICE. — Merci !

DON CARLOS. — Mais je connais la mienne.

DON FELICE. — Que te disait-elle de moi ?

DON CARLOS. — Elle vous connaissait à peine.

DON FELICE. — Moi, j'avais eu le temps de l'aimer.

DON CARLOS. — De loin...

DON FELICE. — Mais avec un cœur d'autant plus avide que l'âge lui permettait de connaître tout le prix de son espérance. Alors, que t'annonçait-elle ?

DON CARLOS. — L'arrivée de sa mère.

DON FELICE. — Et puis ?

DON CARLOS. — Son projet de mariage avec vous.

DON FELICE. — C'est tout ?

DON CARLOS. — Non.

DON FELICE. — Quoi encore ?

DON CARLOS. — Elle invoquait les serments que nous avions échangés. Elle me suppliait de tenir ma parole.

DON FELICE. — Contre ton père !

DON CARLOS. — Vous oubliez qu'elle n'en savait rien. Et puis, quand même...

DON FELICE. — Achève.

DON CARLOS. — Mon père, laissez-moi partir, la fuir, tout quitter...

DON FELICE. — Et après, que changeras-tu à ce qui est ?

DON CARLOS. — Du moins, ne verrai-je plus où nous en sommes.

DON FELICE. — Tu oublieras ?

DON CARLOS. — Peut-être...

DON FELICE. — Et elle ?

DON CARLOS. — Elle !

DON FELICE. — Elle aussi ?

DON CARLOS. — Elle m'affirmait qu'elle en mourrait.

DON FELICE. — Quel enfantillage !

DON CARLOS. — Enfin, que désirez-vous de nous ?

DON FELICE. — De vous ?

DON CARLOS. — Oui, d'elle et de moi ?

DON FELICE. — Rien.

DON CARLOS. — Que signifie ce rien ?

DON FELICE. — Ni toi, ni moi ne l'épouserons. Nous la laisserons à sa sotte mère. Elle lui cherchera un autre parti.

DON CARLOS. — Vous ne parlez pas sérieusement ?

DON FELICE. — Je t'annonce, au contraire, une intention qui me paraît bien affermie.

DON CARLOS. — Vous allez l'abandonner ? Quelle faute a-t-elle commise ? Celle de m'aimer ?

DON FELICE. — Oui, peut-être as-tu raison. Elle-même avait réussi à me persuader tout à l'heure. Mais la réalité est trop atroce. Je ne pourrais pas supporter que tu l'épouses. Non, je ne veux pas la voir chez moi.

DON CARLOS. — Vous ne voulez pas qu'elle soit ma femme ?

DON FELICE. — Ce n'est pas possible.

DON CARLOS. — Alors, épousez-la !

DON FELICE. — Moi ?

DON CARLOS. — Elle y consentira.

DON FELICE. — Qu'est-ce que tu veux dire ?

DON CARLOS. — Elle sera pour vous une fidèle compagne, une sûre amie, un exemple de vertu conjugale !

DON FELICE. — Tu me disais qu'elle ne survivrait pas à votre rupture.

DON CARLOS. — La mort, à son âge, n'est pas chose si aisée. Elle pleurera, longtemps, peut-être. Elle me regrettera toujours, oh ! pas moi, mais la vie qu'elle aura perdue en renonçant au rêve que j'incarne pour elle. Ne vous en inquiétez pas. Cela passera ! Le chagrin deviendra lassitude, lassitude de la peine que, pendant quelque temps, elle portera en elle, lassitude de la vie qui s'use. Mais, vous, vous serez heureux ! Et un jour, plus tard, elle-même sera sans doute contente...

DON FELICE. — Et toi ?

DON CARLOS. — Moi ? Je ferai mon métier.

DON FELICE. — Suffira-t-il à te consoler de ton amour de jeunesse ?

DON CARLOS. — Par bonheur, c'est un métier où la jeunesse peut être courte.

DON FELICE. — Qu'entends-tu par là ?

DON CARLOS. — Le métier des armes, en temps de guerre, guérit vite les peines de cœur. Or, la guerre est proche.

DON FELICE. — Tu es fou ?

DON CARLOS. — Est-ce moi ? Est-ce vous ? Est-ce le jeu atroce et capricieux de la vie, de la mort et de l'amour ?

DON FELICE. — Tu te grises de ton désespoir, mais je t'interdis de plaisanter là-dessus !

DON CARLOS. — Cette fois, vous n'y pouvez rien.

DON FELICE. — Carlos !

DON CARLOS. — Pourquoi vous émouvoir enfin ? Parce que je pense au moment où je ne serai plus là ? Vous souciez-vous tellement du sort que vous me faites ? Les gens sont bizarres ! Ils ne veulent pas de remords définitifs. Tant qu'il y a de la vie, même misérable, il y a pour eux de l'espoir.

DON FELICE. — Et tu parles à ton père !

DON CARLOS. — Non...

DON FELICE. — Tu n'es plus mon fils ?

DON CARLOS. — Vous êtes un amant déçu qui abuse de son autorité.

DON FELICE. — Carlos !

DON CARLOS. — Je vous avais bien dit que notre entretien deviendrait vite odieux.

DON FELICE. — C'est donc moi qui ai tort. Si je ne me résigne pas, tout m'abandonne. Et la vie ne compterait plus pour toi ! Pas cela, Carlos ! Je te demande pardon...

DON CARLOS. — Non ! non ! Pas vous ! Vous ne méritiez pas de souffrir par moi.

DON FELICE. — Si, parce qu'il faut que tu sois mon fils, d'abord et, maintenant, avant tout. J'ai failli devenir un vilain homme, Carlos ! Je croyais pourtant être un bon père.

DON CARLOS. — Pouvez-vous en douter ?

DON FELICE. — Quelqu'un vient...

DON CARLOS. — Si c'était elle ? Laissez-moi m'en aller. Vous aviez raison. Ce n'est pas possible. Je ne veux plus la rencontrer à cause de vous qui serez toujours entre nous.

DON FELICE. — Reste ! Je te l'ordonne. Entre dans ma chambre.

DON CARLOS. — Mais réfléchissez vous-même...

DON FELICE. — C'est à moi de recouvrer mon sang-froid. C'est de mon âge. Compte sur moi.

DON CARLOS. — Père !

DON FELICE. — Oui, mon enfant, ton père, désormais.

DON CARLOS. — C'est trop dur et trop injuste.

DON FELICE. — C'est dans l'ordre. Va. Laisse-moi.

scène 12

DON FELICE, DONA VITTORIA

DON FELICE. — Ah ! c'est vous !

DONA VITTORIA. — Mais oui, don Felice, déjà. Je n'ai pas pu fermer l'œil de toute la nuit. La joie me tenait éveillée. Mais, vous-même, don Felice, que faites-vous là ? Déjà prêt ! Il me semblait même tout à l'heure que je vous entendais parler. Avec qui ?

DON FELICE. — Avec votre gendre, dona Vittoria.

DONA VITTORIA. — Avec vous-même, alors ?

DON FELICE. — Non...

DONA VITTORIA. — Je ne comprends pas.

DON FELICE. — Asseyez-vous. Vous serez mieux ainsi pour m'écouter.

DONA VITTORIA. — Qu'y a-t-il encore ?

DON FELICE. — Votre fille est amoureuse, dona Vittoria, et vous n'en saviez rien !

DONA VITTORIA. — Amoureuse ?

DON FELICE. — Mais oui.

DONA VITTORIA. — De vous, alors ?

DON FELICE. — Hélas ! Non.

DONA VITTORIA. — Qu'est-ce que c'est que cette histoire absurde ? Vous n'aurez donc pas pitié de moi, ni d'elle, ni de vous-même ? Qui a bien pu vous raconter que ma pauvre Cœcilia avait une autre aventure d'amour ?

DON FELICE. — Elle-même, dona Vittoria.

DONA VITTORIA. — Qui ?

DON FELICE. — Cœcilia, et aussi son chaste amant, et l'évidence enfin !

DONA VITTORIA, *appelant*. — Cœcilia !

DON FELICE. — Non ! Pas encore ! Laissez-moi d'abord vous expliquer...

DONA VITTORIA. — Plus rien ! Vous mentez ou vous dites la vérité ! S'il en est ainsi, je la tue.

DON FELICE. — Dona Vittoria, je vous somme de vous taire et de m'entendre.

DONA VITTORIA. — Non ! Elle ou vous, allez mourir de honte ! Et les saintes femmes qui ont veillé sur son innocence vous maudiront avec moi. Car je ne crois pas, entendez-vous, qu'elle soit coupable ! Cœcilia !

DON FELICE. — Calmez-vous !

DONA VITTORIA. — Quand vous serez confondu ! Pas avant, méchant homme ! Cœcilia, veux-tu venir !

DON FELICE. — Lisez d'abord cette lettre...

DONA VITTORIA. — Qu'est-ce que c'est ?

DON FELICE. — Un message de son amant que j'ai intercepté...

DONA VITTORIA. — Cœcilia, Rita, laissez-là vos bagages. Je veux vous voir tout de suite.

DON FELICE. — Mais l'honnêteté de votre fille, dona Vittoria, m'est plus que jamais chère, et...

DONA VITTORIA. — Je ne veux plus rien entendre avant qu'elles soient là. Tout ce que vous me direz doit désormais être jugé par Cœcilia. Elle saura qui vous êtes...

DON FELICE. — Apprenez-le d'abord...

DONA VITTORIA. — Mais enfin, Cœcilia, que signifie ? Es-tu sourde ? Rita !

scène 13

LES MEMES, RITA, CŒCILIA, *puis* DON CARLOS

RITA. — Vous m'appelez, senora ?

DONA VITTORIA. — Et Cœcilia, où est-elle ?

RITA. — Dans sa chambre...

DONA VITTORIA. — Cœcilia !

CŒCILIA. — Maman ?

DONA VITTORIA. — Qu'est-ce que tu as ?

CŒCILIA. — Moi ? Rien !

DONA VITTORIA. — Ce n'est pas possible ! Les soupçons de don Felice me troublent l'esprit. Ecoute ce que cet homme ose affirmer. Donnez-moi cette lettre, don Felice.

DON FELICE. — Non, senora, c'est à moi...

DONA VITTORIA. — Vous me l'avez offerte, tout à l'heure, je la prends. Connais-tu cette écriture ?

CŒCILIA. — Don Felice, vous m'avez trahie !

DON FELICE. — Non, Cœcilia, j'ai tenté de plaider votre cause. Je ne désespère pas d'ailleurs de la gagner quand votre mère consentira enfin à entendre quelqu'un d'autre qu'elle-même...

DONA VITTORIA. — Va-t-on m'expliquer ?

DON FELICE. — Voilà longtemps que j'attends que vous formuliez ce vœu, dona Vittoria. Voulez-vous d'abord me rendre cette lettre ? Je m'en vais vous la lire et vous renseigner sur son auteur : « Ma bien-aimée à qui j'ai voué toute ma vie, quel malheur nous frappe ! Vos fiançailles ne seraient rien car je vous jure que vous n'épouseriez pas mon rival, si celui à qui votre mère vous destine n'était mon père... »

CŒCILIA. — Son père !

DON FELICE. — « ... Je lui dois plus que ma vie. Lui dois-je la vôtre ? Je n'ai pas le courage d'en décider. Je m'éloigne à jamais. Je souhaite que vous puissiez m'oublier. Je ne pouvais être heureux que par votre bonheur. Mais je sens affreusement hélas !

qu'il nous fallait que ce bonheur vous fût offert par moi. Et je ne peux même pas être jaloux ! A quoi bon vivre désormais ? Adieu ! Déchirez cette lettre, effacez le passé car je n'existe plus ! » Voilà ce que dit la lettre qui vous était destinée, Cœcilia, et qui est signée du nom véritable de celui qui vous l'a écrite, don Carlos de Urbina.

DONA VITTORIA. — Alors, c'est vrai ?

CŒCILIA. — Carlos, mon amour !

DONA VITTORIA. — Misérable enfant ! Fille perdue ! Me tromper ainsi !

DON FELICE. — Vous êtes folle, senora !

CŒCILIA. — Laissez-moi, maman !

RITA. — Senora !

DONA VITTORIA, *maîtrisée par Rita et don Felice.* — Tu flétriras le couvent où je vais t'enfermer ! Lâchez-moi ! Il vaut mieux en finir tout de suite.

DON CARLOS, *qui surgit.* — En effet, renoncez à la revoir jamais. Je l'emmène. Elle est à moi.

DONA VITTORIA. — Qui est-ce, celui-là ? Quoi ! Lui ! Le voilà ! Il ose... Dans ses bras, elle est dans ses bras !

DON FELICE. — Carlos, embrasse Cœcilia. Tu le peux. C'est ton baiser de fiançailles.

DON CARLOS. — Merci, mon père !

DONA VITTORIA, *qui s'écroule en pleurs sur une chaise.* — Alors, cela !

CŒCILIA. — Don Felice !

DONA VITTORIA. — Alors, je ne suis plus rien, moi ici ? Mon consentement ne compte plus. Je saurai bien vous faire voir ce que peut encore une mère bafouée !

DON FELICE. — Pas de drame, Dona Vittoria. Un homme qui a bien failli, lui, devenir, par votre faute, un mari bafoué, vous en prie. Le fils héritera du père, dona Vittoria. N'est-ce pas l'essentiel ? La voilà bien mariée, votre fille. Souriez à votre gendre !

DONA VITTORIA. — Alors, c'est vous ?

DON CARLOS. — Mais oui, senora.

DONA VITTORIA. — Ah ! jeunesse !

RITA. — Voilà le mot qu'il faut dire, dona Vittoria ! Quel gentil couple ! Vous en serez bientôt fière !

DONA VITTORIA. — Puisque c'est vous-même qui en décidez ainsi, don Felice !

DON FELICE. — Oui. Pour que leur bonheur devienne le mien. Pour m'y reposer dans la vraie quiétude, dans un véritable amour. Et quand l'enfant naîtra, comme un beau fruit, j'en serai le père, trois fois le père, par eux deux et par la vie que je leur aurai donnée, de tout mon vieux cœur apaisé. Voulez-vous bien que mon petit-fils soit aussi un peu mon fils ?

DON CARLOS. — Il le sera, père. N'est-ce pas, Cœcilia ?

CŒCILIA. — Oh ! oui...

DON FELICE. — Vous l'entendez, enfin, le véritable « oui » des jeunes filles !

RIDEAU

ABONNEMENTS

	AVANT-SCÈNE (23 n°s)	THÉATRE AUJOURD'HUI (6 n°s)	RELIURES 23 n°s AV.-SC.
France et U. F. F. F.	3.300	800	1.500
Etranger F. F.	3.500	950	1.700
Allemagne (Rép. Féd.) D. M.	35	12	17
Autriche (1) Sch.	240	70	110
Belgique (2) F. B.	390	125	150
Brésil (3) Cr.	600	250	370
Canada (4) Doll. C.	10	3	4
Danemark (5) Cr.	55	15	26
Espagne Pes.	500	140	240
Etats-Unis Doll.	10	3	4

	AVANT-SCÈNE (23 n°s)	THÉATRE AUJOURD'HUI (6 n°s)	RELIURES 23 n°s AV.-SC.
Finlande (5) M. F.	3.100	900	1.500
Grande-Bretagne L. St.	3	1	1 1/2
Italie (6) L.	5.700	1.700	3.000
Liban (7) Liv. St.	27	8	14
Norvège (5) Cr.	60	18	30
Portugal (8) Esc.	220	80	135
Suède (5) Cr.	45	15	22
Suisse (9) F. S.	35	12	17
Venezuela (10) Bol.	35	12	17

Pour la France et U. F. : 27, rue St-André-des-Arts, PARIS (6e). C.C.P. Paris 7353.00 ou chèque bancaire ou mandat-poste

REGLEMENTS POUR L'ETRANGER :

(1) Librairie Kosmos, Wollzeile 16 - Vienne 1.
(2) M. H. Van Schendel, 5, rue Brialmont - Bruxelles.
(3) Journal Français du Brésil, avenue Presidente. Antonio Carlos, 58-9, Rio-de-Janeiro.
(4) M. Durand, 1481 rue Mansfield - Montréal.
(5) Librairie Française, Box 5046 - Stockholm 5.
(6) Dr. Carlo di Pralormo, 12 via Lambruschini - Turin.
(7) Nadal, Immeuble Dandan, rue de Lyon - Beyrouth.
(8) Lib. Bertrand, 73, rua Garrett - Lisbonne.
(9) M. R. Haefeli, 11, av. Jolimont - Genève.
(10) M. Blot, Apartado 3450 - Caracas.

Pour les autres pays étrangers, règlement à Paris par chèque bancaire libellé en monnaie nationale sur la base de 180 francs français par numéro ou de 3.500 francs français par abonnement.

LE JAPON ET MOLIÈRE au Théâtre des Nations

L'an dernier, déjà, le Japon avait envoyé au Théâtre des Nations une remarquable troupe de drame Kabuki, qui nous avait révélé la beauté hiératique et le symbolisme raffiné de cette forme d'art, typiquement japonaise, qu'est le Nô. Acteurs, chanteurs et musiciens nous avaient initiés à ces lentes mélopées, ces expressions figées, ces gestes rituels qui apparentent la représentation dramatique à une cérémonie religieuse dont la liturgie a été fixée, une fois pour toutes, au XVIIIe siècle.
La danse Kabuki est encore plus ancienne que le drame Kabuki puisqu'elle en est la forme originelle, et le spectacle, présenté par la troupe Hanayagi, de Tokyo, conçu à la manière d'estampes qui défilent, l'une après l'autre, lentement sous les yeux, constitue un album, richement enluminé, des différentes danses japonaises d'autrefois. Danses rituelles, danses folkloriques, vifs tableaux de pluie ou de giboulées, facéties d'inspiration populaire où l'on retrouve la vie et la verve de nos fabliaux du Moyen Age, évocation de jours de fête villageoises, tout cela nous a valu une merveilleuse promenade, à travers le temps et l'espace, dans un précieux jardin japonais. Certes, l'on aimerait, parfois, que le rythme s'accélérât, que l'accompagnement musical, reposant essentiellement sur le « shamisen » (sorte de violon primitif introduit au Japon par les jésuites de Saint-François-Xavier), fût plus varié et moins sommaire. Mais c'est que nos oreilles européennes ne sont pas habituées à reconnaître dans ces miaulements lancinants le froissement de la brise dans les pins ou le murmure d'un ruisseau. Bref, nous perdons, malgré notre meilleure volonté, l'essentiel de sa poésie.

Par contre, ce que nous ne perdons pas, c'est le chatoiement des soieries féminines, le jeu subtil des éventails agités par des mains étonnamment expressives alors que les visages demeurent impassibles. Nous nous souviendrons longtemps de la fuite, sous la pluie, des deux jeunes geishas de Kyoto, ou de la danse de la fille-cigogne, dans son kimono blanc qui se confond avec le paysage de neige. Tué le jour de son mariage par un amoureux évincé, le kimono blanc se transforme en kimono rouge — non couleur de sang, mais couleur d'amour et de joie. Puis l'aube blanche paraît enfin, et c'est la mort.

Chargée également de symbolisme et de poésie est la danse du tambourin, qui nous montre un pauvre jardinier boiteux, épris d'une noble dame de la cour. Ayant découvert un tambourin tendu de soie, le malheureux s'imagine que, s'il parvient à en tirer un son, la belle dame deviendra son épouse. Il s'acharne sur son tambourin pendant des jours et des nuits jusqu'à en perdre la raison et se jeter dans un étang. Plus directe est la fable des deux joyeux célibataires qui vont pêcher des femmes sur un pont sacré. Mais quand l'un, qui est le seigneur, ramène au bout de sa ligne une compagne ravissante, son domestique ne retire de l'eau qu'un laideron !

C'est bien dans un autre monde, étrange et coloré, que nous ont entraînés les danseurs japonais.

***

Le Théâtre du Nouveau Monde était déjà venu de Montréal à Paris en 1955, lors du deuxième Festival International, pour y jouer différentes farces de Molière, dont *Le Mariage forcé* et *La Jalousie du Barbouillé*. En 1956, le Maroc nous avait, à son tour, soumis une version arabe des *Fourberies de Scapin*, ce qui prouve, de chaque côté, une dilection marquée pour l'œuvre de Molière. Ce choix n'est pas le fait du hasard. Il correspond à un besoin. Acteurs canadiens et marocains remplissent chacun dans leur pays, une mission similaire : apporter le théâtre à des populations éloignées, par les distances et le préoccupations, de toute vie artistique. Tout naturellement, aussi, ils ont choisi Molière, dont la jeunesse éternelle s'adapte merveilleusement à tous les publics. A voir l'allégresse avec laquelle ils interprètent les personnages molièresques et les réactions des spectateurs, il y a tout lieu de croire qu'ils remplissent leur mission.

Le Malade imaginaire que nous ont offert les comédiens du Nouveau Monde déborde, si je puis dire, de santé. Argan, à l'encontre des malades du Docteur Knock, est un bien portant qui s'ignore. Le teint fleuri, la panse rebondie, l'œil vif et le verbe clair, il fait plaisir à voir, à entendre. Le contraste entre son aspect physique et ses propos est des plus réjouissants. Autour de lui, chacun s'efforce de suivre son train, de soutenir son rythme. Et la pièce classique, enlevée tambour battant, laisse tout le monde pantois, essoufflé et ravi, des deux côtés de la rampe. Quant aux intermèdes, dans la plus pure tradition des tabarinades du vieux Pont-Neuf, ils provoquent, sans forcer, un rire ingénu et facile.

Plus surprenante, bien sûr, est la réalisation marocaine de la même pièce. Si Argan, bourgeois parisien, se transforme en Hamza, opulent seigneur de l'Atlas, sec et colérique, Toinette, la servante forte en gueule de notre répertoire, devient le valet Radi, entreprenant et volubile. En changeant de nationalité et de langage, Angélique change son nom en celui de Ghita, Cléante en Nourredine et Thomas Diafoirus en Jaafar. A les entendre discuter, remuer, crier et protester, avec autant de naturel que de vivacité, l'on ne doute plus de la qualité de cette adaptation arabe. Les personnages de Molière semblent parfaitement acclimatés à leur nouvelle destinée. Miracle du Théâtre, miracle du génie.

"LE SYSTÈME RIBADIER", de Georges Feydeau (Théâtre La Bruyère)

Comme chaque saison, à pareille époque, Georges Vitaly nous ordonne une cure de vaudeville dans son Théâtre La Bruyère. Le traitement n'est pas désagréable. Après Labiche, voici Georges Feydeau, flanqué pour cette fois de Maurice Hennequin, qui nous proposent un « Système Ribadier », contre lequel nul Comité de Salut Public ne pourrait s'insurger...

Cette histoire de mari libertin qui, pour mieux endormir les soupçons de son épouse, plonge celle-ci... dans le plus profond sommeil, n'est pas plus vraisemblable qu'une autre mais atteint parfaitement le but qu'elle s'est fixé : distraire les honnêtes gens. Elle ne souffre, à mon avis, que d'un seul handicap. Elle vient après un acte inconnu — et désopilant — d'Henry Murger, *Le Serment d'Horace*. Cette farce déboutonnée est un chef-d'œuvre d'humour percutant, farfelu, irrésistible. A sa suite, la mécanique à déclencher les rires, savamment mise au point par Feydeau et son complice, apparaît froide et impersonnelle.

Le Serment d'Horace, comme *Le Système Ribadier* bénéficient d'une interprétation hors de pair, digne des Variétés de la grande époque... et du Théâtre La Bruyère-Vitaly, avec l'inénarrable Jacques Dufilho, les savoureux Claude Nicot, Jacques-Henri Duval et Pierre Lioté, la gracieuse et subtile Monique Delaroche, les vives et charmantes Micheline Luccioni et Piella Sorano. Une soirée que je vous recommande pour les fraîches soirées d'été.

Henri-François Rey raconte

AUGUSTE

de Raymond Castans

« Auguste »
comédie en deux actes et cinq tableaux
de Raymond Castans
a été créée le 21 décembre 1957
au Théâtre des Nouveautés
(direction Benoît-Léon Deutsch)
dans une mise en scène de Jean Wall,
des décors de Francine Gaillard-Risler
et la distribution suivante :

Auguste Roussel	**Fernand Raynaud**
Georges Flower	**Guy Tréjean**
Boyer de l'Ain	**Lucien Barjon**
Albert Chevallier	**Pierre Mirat**
Walter Dupont	**Paul Préboist**
Françoise Martin	**Agnès Laurent**
Jeanne	**Denise Clair**

NOUS sommes à Paris en 1958. Là-dessus pas de doute et dans un Paris tel qu'en lui-même *Paris-Match* et les grands hebdomadaires le changent chaque semaine... Le Paris des starlettes, des « contact-men » et des « public-relations ». En pleine réalité, comme on le voit...

Donc, le grand agent de publicité Georges Flowers, qui lance les vedettes comme d'autres les lessives ou le chewing-gum, vient d'avoir l'idée de génie. Pour que l'on parle d'une sienne pouliche de son écurie, il a décidé, premièrement, de faire sauter ladite pouliche du pont de l'Alma sous le prétexte d'un suicide, deuxièmement de faire sauver la belle par une bête de cinéma, le « grand acteur de Hollywood » Gary Johnson, troisièmement de jouer à ce petit jeu quand le président de la République soi-même inaugurera le Salon nautique.

En soi l'idée manque d'originalité, mais passons... Il nous semble qu'une dénommée Carole Martine en fit autant voilà quelque cent ans... soit dit en passant, l'idée vraiment originale eût consisté à faire sauver la tendre brebis par le président de la République en personne...

Tout est donc prêt et le génial agent attend d'une minute à l'autre le coup de téléphone qui lui annoncera le succès, mais rien ne vient. L'agent se ronge les ongles, la secrétaire de l'agent, qui en a vu d'autres et n'en pense pas moins, se ronge les sangs. Tout le monde se ronge sauf un petit monsieur qui ressemble étrangement à Fernand Raynaud qui frappe, qui entre et qui déclare : « Je viens de sauver la brebis. »

Vous imaginez la tête du roi de la publicité. Hideuse cette tête, c'est tout juste s'il ne gifle pas le vaillant sauveteur ; tout juste s'il ne porte pas plainte contre lui pour entrave à la liberté commerciale...

Tout est perdu l'honneur y compris, car la starlette en a été quitte pour un bain forcé, la « grande vedette » n'a pas plongé et le président de la République ne s'est aperçu de rien...

Le sauveteur, Auguste, pour les intimes, est idiot, employé de banque et boy-scout à ses heures... Il ne comprend naturellement rien aux cris de son interlocuteur. Il a sa petite idée, Auguste : revoir la douce et tendre qu'il a retirée de l'onde amère. Qu'à cela ne tienne, justement la voilà.

Elle est blonde, armée d'une queue de cheval sur la tête, avec cette allure si particulière des postulantes cinématographiques qui tiennent tout à la fois de la bonne Bretonne qui arrive à Paris, de la délinquante primaire et de la putain après trois ans de métier.

Et pas contente la demoiselle. Fichue sa carrière cinématographique, évanouis ses rêves. Ce bain était sa seule chance et cet imbécile a tout gâché... Sortie d'Auguste, qui n'a toujours rien compris, maudissant le maître-baigneur qui lui donna ses premières leçons de brasse.

Le temps passe comme il se doit et Auguste manque de trépasser d'une congestion pulmonaire, suite de son bain. Quant au génial agent, il est passé à d'autres travaux.

REVENU de l'hôpital, Auguste rend visite à l'agent avec toujours la même idée en tête : revoir la blonde pouliche. Depuis que dans l'eau il l'a tenue dans ses bras, il en rêve la nuit. Mais c'est un Auguste différent, toujours aussi idiot bien sûr, mais bizarrement, étrangement célèbre. La Presse, qui sans doute ce jour-là n'avait rien à se mettre sous la dent, a fait un sort au geste d'Auguste et depuis, avec l'aide de Jean Nohain, de Saint-Granier et de l'abbé Pierre, on ne parle plus que de ce brave sauveteur « bien de chez nous ». C'est alors que dans la cervelle, toujours fertile, du grand agent de publicité naît une idée, encore une ! et de l'expliquer au médaillé de sauvetage. C'est simple : dans son écurie, il a, le vaillant contact-man, une super-vedette, Marilyn Wood. Un de ses films doit sortir à Paris. Il faut organiser un lancement publicitaire, pour faire du bruit. Une seule manière : joindre le nom d'Auguste, devenu célèbre, à celui de Marilyn. Et les joindre comment ? En faisant courir le bruit qu'ils sont fiancés.

C'est simple et efficace, du moins c'est le Barnum qui le dit. Auguste ne veut rien entendre... Il n'est pas de ceux qui cèdent au charme d'une vedette fût-elle Marilyn Machin chose. Il est bien de chez nous, Auguste, et ce qu'il veut c'est la petite starlette aquatique. Bien entendu, Barnum le convainct. Il a toujours l'argument qu'il faut · deux cent mille francs par mois et vous êtes mon homme. Auguste préférerait rester à la banque, mais rien à faire, tout se complique comme à loisir, car cette banque dont il fut des années le modeste serviteur délègue chez Barnum une sorte de vieux fossile pour lui demander, au Barnum, d'organiser la publicité de l'établissement. Auguste est coincé. Par fidélité à la banque, il se doit de se fiancer à Marilyn.

Seulement la Marilyn se montre souvent avec un milliardaire aztèque, roi du guano et autres combustibles, jaloux comme un aztèque et redoutable comme le serpent à plumes en personne, et un soir, à l'Opéra bien entendu, Auguste sort la blonde Marilyn. Le roi du guano lui saute au collet et Auguste ne peut faire mieux que de l'étendre raide d'un coup de poing. Il faut dire que le milliardaire ne mesure qu'un mètre cinquante.

Scandale, bien entendu, mais scandale qui rapporte puisque Barnum saute dessus. On parle d'Auguste, on parle de Marilyn, on parle de la banque d'Auguste. De quoi se

plaint-on ? On parle beaucoup sur scène aussi et souvent pour ne rien dire. Tout ce joli monde n'a plus qu'à se transporter à Cannes où, comme par hasard, se tient le festival du cinéma, Auguste au bras de la Marilyn, Auguste que l'on fait passer maintenant pour un milliardaire.

La pièce se terminerait là si l'auteur ne savait que Cannes est dans la banlieue de Paris. La starlette arrive donc comme ça. Elle passait... On voit fondre et dégouliner le cœur d'Auguste comme une glace au soleil. Du coup, il rate Marilyn, encore un scandale. Non, Barnum est là. « Auguste a plaqué Marilyn, Auguste va épouser la petite starlette. » De toutes façons on parle de Marilyn. Aussitôt dit, aussitôt fait, on marie les deux tourtereaux, pour la frime bien entendu. Mariage publicitaire, mais c'est mal connaître le cœur humain et les auteurs de boulevard. Auguste aime sa starlette et la starlette en veau froid aime son Auguste. Migraine, jaunisse de Barnum.

Tout cela se terminerait en tragédie. Mais non, car voici le fossile bancaire qui surgit. Lui aussi il passait... et avec une bonne nouvelle. Le grand patron de la banque est mort... irrésistible... mort, mais laissant en testament à Auguste la bagatelle de vingt milliards.

Evanouissement d'Auguste, sels et final avec toute la troupe. Auguste engage Barnum pour redevenir un homme strictement anonyme et strictement inconnu. C'est grand, c'est noble, on écrase une larme d'attendrissement. L'auteur a lu Sénèque.

H. F. R.

Le Directeur de la publication : Jacques CHARRIERE.

IMPRIMERIE COMMERCIALE, 6, rue Gambetta, Le Mans.

AUGUSTE

raconté

par

Henri-François Rey



GEORGES FLOWERS LANCE LES VEDETTES COMME D'AUTRES LES LESSIVES OU LE CHEWING-GUM. LANCERA-T-IL AUGUSTE, PETIT EMPLOYÉ DE BANQUE, SAUVETEUR A SES HEURES ?

AUGUSTE A TIRÉ DE L'EAU FRANÇOISE MARTIN, STARLETTE EN MAL DE PUBLICITÉ. ELLE EST BLONDE AVEC CETTE ALLURE PARTICULIÈRE DES POSTULANTES CINÉMATOGRAPHIQUES.

Photos BERNAND



GRACE AUX IDÉES GÉNIALES DE FLOWERS, FRANÇOISE ET AUGUSTE SONT DÉSORMAIS CÉLÈBRES.



FLOWERS, MAINTENANT, VA FIANCER AUGUSTE A LA STAR INTERNATIONALE AVEC LA BÉNÉDICTION DU RICHE PROTECTEUR DE LADITE STAR.



MAIS AUGUSTE PRÉFÉRERAIT CONTINUER A « S'OCCUPER » DE SA STARLETTE.



SES VŒUX SONT COMBLÉS. LE MARIAGE EST DÉCIDÉ.



AUGUSTE EST TOUT ÉMU. IL SUPPORTE MAL LES ÉMOTIONS FORTES.



MAIS TOUT EST BIEN QUI FINIT BIEN. EN TOUTE SIMPLICITÉ. LE COUPLE DE L'ANNÉE EST CRÉÉ.



Photo Pic

LES BALLETS KABUKI HANAYAGI, DE TOKYO, ONT APPORTÉ, SUR LA SCÈNE DU THÉATRE DES NATIONS, LE CHARME DÉSUET ET SUBTIL DES TRÈS VIEILLES ESTAMPES JAPONAISES

Photo BERNAN

« LE SYSTÈME RABATIER » EST INFAILLIBLE POUR DÉCLENCHER LES RIRES AU THÉATRE LA BRUYÈRE. JACQUES-HENRI DUVAL, PIERRE LIOTÉ, JACQUES DUFILHO ET MICHELINE LUCCIONI EN SONT LES INTERPRÈTES BREVETÉS

SPECTACLES DE PARIS

INTERPRÉTÉ PAR DES ACTEURS CANADIENS (*à droite*) OU MAROCAINS (*à gauche*), MOLIÈRE EST TOUJOURS MOLIÈRE. «LE MALADE IMAGINAIRE», A MONTRÉAL COMME A RABAT, SERA TOUJOURS BERNÉ PAR SON ÉPOUSE, BLONDE OU BRUNE, POUR LA PLUS GRANDE JOIE DES SPECTATEURS

Photos PIC





AUX SOMMAIRES DES DERNIERS NUMEROS :

LOPE DE VEGA,
Claude Santelli.

L'AMOUR PARMI NOUS,
Morvan Lebesque.

LA BRUNE QUE VOILA,
Robert Lamoureux.

OSCAR,
Claude Magnier.

DOMINO,
Marcel Achard.

PROCES A JESUS,
Diego Fabbri - Thierry Maulnier.

PLAINTE CONTRE INCONNU,
Georges Neveux.

ROMANOFF ET JULIETTE,
Peter Ustinov - M.-G. Sauvajon.

PAPA BON DIEU,
Louis Sapin.

CHAMPAGNE ET WHISKY,
Max Régnier.

LA MEGERE APPRIVOISEE,
Jacques Audiberti.

OURAGAN SUR LE CAINE,
Herman Wouk - José-André Lacour.

LE CŒUR VOLANT,
Claude-André Puget.

UN REMEDE DE CHEVAL,
Leslie Sands - Frédéric Valmain.

HENRI IV,
Luigi Pirandello,
Benjamin-Crémieux.

LA TERRE EST BASSE,
Alfred Adam.

(Liste complète sur demande)

DANS NOTRE PROCHAIN NUMÉRO

« PATATE »

DE MARCEL ACHARD

THÉATRE SAINT - GEORGES

l'Avant-Scène

LE JOURNAL DU THEATRE
DIRECTEUR GENERAL : ROBERT CHANDEAU
27, RUE SAINT-ANDRE-DES-ARTS, PARIS (6e)
DAN. 67-25 - C. C. P. PARIS 7353.00
CONDITIONS D'ABONNEMENT P. 40
PRIX DU NUMERO : 180 FRANCS